

RÉCITS CONTEMPORAINS

BRUTUS

LE

MAUDIT

PAR

J. CHANTREL



PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

23, RUE CASSETTE, ET RUE DE MÉZIÈRES, 11

RÉCITS CONTEMPORAINS

I

BRUTUS LE MAUDIT

BRUTUS LE MAUDIT

(1792-1848)

PAR

J. CHANTREL



PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

23, RUE CASSETTE, ET RUE DE MÉZIÈRES, 41.

1866

Traduction réservée.



111354

PRÉFACE.

La première idée de l'histoire qu'on va lire, nous est venue en parcourant certaines productions malsaines de ces derniers temps. Un écrivain qui ne se nomme pas, a entrepris de livrer en pâture aux mauvaises passions et à l'ignorance des masses, le clergé et les ordres religieux. Pour arriver à son but, aucune calomnie ne lui coûte ; il ne recule devant aucun détail, et pousse au mépris et à la haine, tout en feignant de n'avoir en vue que les vrais intérêts de la religion et de la morale.

Le bon sens public a fait justice de ces miséra-

bles productions. Aussi n'avons-nous nullement le dessein de combattre directement l'écrivain dont il s'agit. Il a parlé de maudits, de prêtres, de religieuses, de moines; nous nous sommes dit qu'il ne serait pas sans utilité de présenter dans une série de récits, l'action des hommes qui méritent véritablement d'être appelés maudits, et, en regard, la vie de ces prêtres, de ces religieuses, de ces moines qui rendent tant de services à la société et qu'on ne peut attaquer qu'en s'en prenant aux exceptions, qui ne prouvent rien, qui ne démontrent même que mieux la sainteté et l'utilité des institutions dont les exceptions ne sont que l'abus et la perversion.

On trouvera peut-être, dans nos récits, des allusions qui paraîtront trop transparentes. Nous répondrons d'abord que, sous ce rapport, nous ne pourrions jamais mériter les reproches de l'auteur anonyme qui s'est soigneusement appliqué à rendre tous ses personnages reconnaissables, en changeant à peine quelques lettres de leurs noms;

il est vrai qu'ils sont d'ailleurs tellement défigurés dans le récit, qu'il eût été impossible autrement de les signaler à la malignité du lecteur. Nous répondrons ensuite que, forcé de faire agir une certaine classe de personnages sous le portrait desquels on pourrait écrire des noms propres, nous avons eu soin de les placer à une époque ou dans des circonstances où ceux auxquels on pourrait penser ne se sont pas réellement trouvés. Quant aux personnages dont les noms appartiennent à l'histoire, nous n'avions pas à user de la même réserve, et, quant aux faits mêmes de l'histoire contemporaine qui forment comme le cadre de nos récits, nous nous sommes appliqué à leur donner leur vraie physionomie et à être exact jusque dans les moindres détails.

Nous publions aujourd'hui un premier récit, dont la révolution de Février forme la trame ; nous nous sommes efforcé d'y montrer combien la jeunesse doit se mettre en garde contre les sociétés secrètes et contre les enseignements de l'in-

crédulité. Le récit se termine à la mort du principal personnage; si quelques autres figures de cette nouvelle ont assez intéressé le lecteur pour qu'il désire connaître le reste de leur destinée, nous reprendrons la plume, et, quand notre œuvre sera achevée, nous aurons montré ce qu'est le prêtre, ce qu'est la religieuse, ce qu'est le moine, en transportant nos personnages, tour à tour, à Rome, dans les missions et sur le théâtre des principaux événements contemporains.

BRUTUS LE MAUDIT

(1792-1848)

I

PROLOGUE.

C'était par une pluvieuse soirée de décembre de l'année 1847.

Dans une des rues étroites et tortueuses qu'on rencontre encore sur la montagne Sainte-Genève, à Paris, malgré toutes les démolitions et les reconstructions de ces dernières années, un homme d'un certain âge, car déjà l'on pouvait distinguer, à la clarté du gaz, bien des cheveux blancs mêlés aux noirs et une barbe toute blanche, s'avancait lentement, longeant les murs, regardant à droite et à gauche, se retournant quelquefois, et donnant tous les signes d'une véritable inquiétude.

Il n'avait pas de parapluie.

D'ailleurs, s'il ne tenait pas à préserver sa personne, mais seulement ses vêtements, un parapluie n'était guère nécessaire.

Son chapeau déformé attestait de longs services ou une absence complète de soin.

Sa redingote de drap noir, son pantalon de même étoffe et de même couleur, montraient la corde et brillaient çà et là d'un éclat tout autre que celui de leur lustre primitif.

Lorsqu'il est dix heures, dans certaines des rues de la Montagne, on ne rencontre pas plus de monde que si l'on était dans les rues les plus désertes de la plus paisible ville de province.

De temps en temps, un bourgeois et son *épouse*, qui se sont donné un billet de spectacle, ou quelque étudiant qui rentre dans la pension bourgeoise dont il trouverait plus tard la porte fermée, ou encore, mais de loin en loin, un sergent de ville égaré, qui passe par là pour l'acquit de sa conscience, et avec la conscience de n'avoir rien à faire.

Qu'est-ce donc que pouvait avoir à craindre l'homme que nous avons vu s'engager dans la rue tortueuse?

On n'entendait rien, que la pluie tombant à flots pressés.

On ne voyait rien, que la lueur sombre du gaz à travers la pluie, et que les flaques d'eau, réverbérant cette lueur et indiquant les endroits plus difficiles à traverser.

L'homme avançait toujours.

Enfin, comme il arrivait presque à l'autre extrémité de la rue, il s'arrêta devant une maison de misérable apparence, il prit une clef, l'introduisit dans la serrure, et

toujours regardant à droite et à gauche, il ouvrit la porte, entra vivement, referma la porte avec précaution et disparut.

Quelqu'un qui l'aurait suivi aurait entendu ses pas s'éloigner peu à peu dans un assez long corridor ; puis on l'aurait entendu monter un escalier en bois, puis, en regardant à une petite fenêtre qui se distinguait par des vitres fendues et par deux ou trois carrés de papier remplaçant les vitres absentes, on aurait tout à coup aperçu la vive flamme que produit l'allumette chimique ; enfin on aurait deviné que l'inconnu allumait une lampe, et qu'il rabattait sur la lumière un réverbérateur.

Mais un observateur placé dans la rue n'aurait pas pu aller plus loin.

Quel était cet inconnu ? Que faisait-il ? Comment vivait-il ?

Comment se trouve-t-il, en apparence, l'unique habitant de cette maison délabrée ?

Sur aucun de ces points, le triste état de la fenêtre ne pouvait fournir aucun renseignement.

Il y a à Paris tant d'existences qui se cachent, les unes parce qu'elles ont tout intérêt à dérober à la curiosité publique une vie honteuse et coupable, les autres parce qu'elles ont été déclassées, et qu'une fausse honte, quelquefois une réserve qui n'est nullement motivée, a poussées à s'ensevelir dans la plus profonde obscurité !

A la première vue, à Paris, un honnête homme peut paraître avoir les mêmes allures qu'un scélérat. Il faut quelque temps pour se débrouiller au milieu de ce chaos, de ce perpétuel mélange, de ce tourbillonnement qui éblouit et

déconcerte. Pour bien connaître un homme, il faut pouvoir le suivre quelque temps.

Il est probable que si un curieux s'était amusé à suivre l'homme qui vient de nous occuper, il en serait resté là, et aurait laissé tranquillement l'inconnu à lui-même.

Un curieux plus patient aurait bientôt été plus vivement excité.

Il y avait à peine une demi-heure que l'inconnu était rentré, lorsqu'un autre homme beaucoup plus jeune, mieux habillé, et se protégeant d'un parapluie contre l'eau qui continuait de tomber, s'engagea dans la même rue, donnant les mêmes signes d'inquiétude.

Il s'arrêta devant la même maison et poussa un hum ! qui ne parut produire aucun effet.

Tout resta calme dans la maison délabrée, dont la fenêtre était toujours éclairée par la lampe.

La pluie continua de tomber,

Le ruisseau de couler.

Le deuxième inconnu resta là environ cinq minutes ; puis il poussa un second hum ! qui ne produisit pas plus d'effet.

Mais, quand il eut répété encore une fois le même cri inarticulé, la fenêtre cessa tout à coup d'être éclairée ; sans doute on avait baissé la mèche de la lampe ; la fenêtre s'ouvrit, une forme de tête s'avança, et une voix lança tout bas ces mots dans la rue :

— Est-ce vous, Jules ?

— Oui.

— Le mot de passe ?

— *Progrès et niveau.*

— Très-bien, je vais ouvrir.

La porte s'ouvrit en effet au bout de quelques minutes :

— Est-ce que vous êtes seul ? dit l'homme de la maison.
Je croyais que René viendrait avec vous.

— Il ne pourra probablement pas venir ce soir ; il est retenu par son grand travail dont il doit remettre demain la dernière feuille à l'éditeur ; il m'a envoyé en avant ; s'il n'est pas ici à onze heures, c'est qu'il ne pourra pas venir.

— C'est bien, entrez donc, il fait un temps de chien.

Et la porte se referma ; les deux interlocuteurs s'engagèrent dans le corridor, puis dans l'escalier, et la lumière reparut à la fenêtre.

En ce moment, une forme noire se détacha de l'angle formé par deux maisons voisines qui n'avaient pas pu s'aligner ensemble, passa et repassa devant la maison délabrée, comme pour bien la reconnaître ; puis, après avoir fait entendre ces deux mots : *Progrès et niveau*, elle s'éloigna lentement du côté par où les deux hommes étaient venus ; elle quitta la rue, s'engagea dans la rue des Fossés-Saint-Victor, remonta vers le Panthéon, prit la rue Soufflot, tourna vers l'Odéon et disparut sous les galeries du théâtre.

Le jeune homme que nous avons entendu appeler Jules venait sans doute pour la première fois dans la maison mystérieuse ; car aussitôt qu'il fut entré dans la chambre il se mit à en étudier avec curiosité l'ameublement et les ornements.

L'ameublement était fort simple :

Quelques chaises et un canapé témoignant d'un long usage ;

Des rayons de bibliothèque encombrés de livres entassés pêle-mêle les uns sur les autres ;

Des livres sur la cheminée, confondus avec des boîtes à cigares, des cigares et des pipes ;

Une grande table, occupant le milieu de la chambre, et sur laquelle étaient étalés d'autres livres, des journaux et des revues.

Dans le foyer brûlaient, ou plutôt fumaient deux bûches qui semblaient se regarder mélancoliquement l'une l'autre et se tenir respectueusement à distance, afin de ne pas brûler trop vite.

C'était la misère, le désordre et la saleté confondus ensemble.

Le jeune homme paraissait tout étonné.

Sans doute, il s'était attendu à autre chose.

Il ne savait où mettre son chapeau : l'inconnu le lui prit et le posa sur une chaise, au-dessus d'un tas de livres.

Il ne savait où mettre son parapluie : l'inconnu le prit encore, et l'appuya dans un coin, d'où bientôt se mit à couler un ruisseau qui se dirigea heureusement vers le foyer sans rencontrer les livres gisants par terre, comme ils gisaient partout.

Tout cela se fit sans échanger un seul mot.

Le jeune homme avait perdu la parole.

L'autre paraissait jouir de son embarras.

— Allons, Jules, dit-il enfin, avouez que je vous surprends. Vous comptiez sur autre chose, n'est-ce pas ? Peut-être Bené vous avait-il fait de mon ermitage une peinture séduisante qui ne ressemble guère à la réalité. La réalité, la voici !

Jules ne retrouvait pas la parole.

— Allons ! allons ! c'est assez d'étonnement, jeune homme. Que diable ! n'allez pas rester muet toute la soirée ! Vous n'aviez pas cet air au bal Mabille, où j'ai fait votre connaissance, et où j'ai pu apprécier tout ce qu'il y avait de bon en vous.

Le jeune homme secoua enfin les pensées qui le préoccupaient.

— Oui, Maître, dit-il ; je vous avoue que l'étonnement... mais j'ai l'âme au-dessus de cela. J'ai promis de vous venir voir ce soir, vous voyez que j'ai rempli ma promesse ; je vous ai promis de travailler au grand œuvre avec vous, je serai fidèle à ma parole.

— Nous verrons cela, Jules, nous verrons cela ; d'ailleurs, j'y compte... Mais je suis bien contrarié de ne pas voir René. C'est lui qui m'a mis en rapport avec vous, c'est lui que j'ai initié le premier à nos projets. Sa présence est à peu près nécessaire... Est-ce qu'il ne viendra pas ?

Et il se mit à se promener à grands pas dans la chambre, pendant que le jeune homme essayait de se réchauffer les pieds près des bûches fumantes.

Un hum ! fortement accentué leur fit prêter l'oreille.

Ils restèrent silencieux.

Second hum ! troisième hum !

— Qui est là ? dit l'inconnu en entr'ouvrant la fenêtre.

— *Progrès et niveau.*

Et, sans perdre de temps, l'inconnu descendit l'escalier, ouvrit la porte, et introduisit le troisième personnage.

— Je ne t'attendais plus, René, dit l'inconnu. Jules m'avait fait désespérer de te voir ce soir.

— Bah ! bah ! Je ne manque pas ainsi aux rendez-vous. Il est vrai que je n'étais pas sûr de venir ; mais je me suis tant pressé, que la chose est devenue possible.

Le nouvel arrivé était un homme d'une quarantaine d'années. Des cheveux noirs et abondants encadraient sa figure, où rayonnait l'intelligence ; son maintien était digne ; sa tournure plutôt élégante que négligée, et il affectait un air résolu, un entrain qu'il savait communiquer aux autres.

Mais, sous ces apparences, un observateur attentif pouvait deviner de secrètes inquiétudes, des peines, des remords peut-être.

Ce regard, qui annonçait une vive intelligence, se voilait tout à coup ; il était rare qu'il se fixât ouvertement, loyalement sur le regard qui le cherchait.

Ce front, qui annonçait une grande fermeté, un caractère résolu, se ridait par instant et se couvrait d'un sombre nuage.

Enfin, il y avait dans toute la contenance de René quelque chose de louche et d'embarrassé. A certains mouvements, on croyait voir un homme du monde ; à certains autres, on aurait presque dit d'un religieux accoutumé à surveiller tous ses mouvements. La parole était vive, et pourtant elle gardait une certaine allure compassée. Il y avait un peu de tout dans cet homme : de la retenue et de l'emportement, de la tenue et du laisser-aller, de l'audace et de la timidité ; singulier mélange de caractères opposés, indice presque certain d'une vie qui avait manqué d'unité.

Le vieil homme se retrouvait sous le nouveau ; celui-ci n'avait pas encore l'habitude bien acquise de son rôle.

Somme toute, celui qu'on appelait René attirait par quel-

que chose de supérieur que l'on sentait en lui, mais il repoussait en même temps par ce je ne sais quoi d'indécis, de louche et j'oserai dire d'hypoerite, qui éloigne toute sympathie.

Il eût été plus facile de sympathiser avec le jeune homme, qui pouvait avoir quelque vingt à vingt-deux ans, si, sur cette figure jeune on n'eût pas déjà aperçu les premiers ravages du vice, si, dans ce regard franc et loyal, on n'eût pas découvert le feu sombre des passions dévorantes, et l'embarras d'une conscience encore vivante, mais dont la voix n'était plus écoutée.

Rien ne pouvait attirer dans l'inconnu, maître probable de la maison où se trouvent en ce moment les trois personnages de ce récit.

Il suffisait d'un coup-d'œil pour découvrir que le désordre extérieur n'était que l'expression du désordre intérieur.

De terribles passions avaient dû ravager cette âme.

De terribles passions s'exprimaient par ce regard froid et perçant à la fois, et qui exerçait, par sa fixité et sa profondeur, la fascination qu'exerce le regard du serpent sur l'oiseau dont il veut faire sa proie.

Pour l'homme d'expérience, il n'y avait rien que de repoussant dans ce regard ; pour un jeune homme inexpérimenté, il devait être à la fois effrayant et attrayant ; tout en ayant peur, on s'en approchait, et il y avait en même temps, dans le timbre de la voix, dans l'accent de cet homme étrange, un charme terrible auquel on se laissait entraîner.

Cet inconnu ne pouvait être aimé ; mais il se faisait

craindre et, une fois sous le joug, on devait lui rester soumis comme un esclave.

Il est temps de dire comment ces trois hommes étaient arrivés à se connaître, et pourquoi ils s'étaient rassemblés ce soir-là avec tant de précautions et avec un appareil si mystérieux.

II

LE PRÊTRE PROSCRIT.

La maison dans laquelle nous avons introduit les trois personnages que nous devons faire connaître, avait été témoin, cinquante-cinq ans auparavant, le 3 septembre 1792, d'une scène étrange et horrible.

On sait que, depuis la veille, des monstres altérés de sang égorgeaient sans pitié les malheureux renfermés dans les principales prisons de Paris, à la suite de la journée du 10 août, qui avait marqué la chute de la royauté.

Les prisonniers, c'étaient des nobles, c'étaient des prêtres, les plus beaux noms de la France, les hommes les plus vertueux du pays.

Mais ceux qui avaient juré la destruction de la royauté et de la religion ne pouvaient voir en eux que des ennemis; ils estimaient que la république qu'ils voulaient fonder se-

rait inébranlable, s'ils jetaient dans ses fondements le sang des nobles et des prêtres, le sang de tous ceux qui continuaient à adorer le Dieu de leurs pères et à voir dans Louis XVI le représentant de l'autorité légitime.

Les impitoyables membres de la Commune de Paris avaient donc résolu le massacre des prisonniers.

Deux à trois cents égorgeurs purent impunément tuer dans les prisons, pendant cinq jours, sans rencontrer d'obstacles, ni de la part de la garde nationale, ni de la part de l'Assemblée nationale, ni de la part des ministres.

Les honnêtes gens étaient terrifiés, les complices de la Révolution n'osaient s'opposer à des crimes qui leur faisaient horreur : ils se voyaient impuissants à retenir le monstre qu'ils avaient déchaîné.

Les chefs plus ou moins avoués des massacres, les Manuel, les Billaud-Varennés, les Marat, les Robespierre, les Pétion, les Roland, les Santerre, doivent en porter la responsabilité, aussi bien et plus que l'atroce Maillard, et que tous les hideux exécuteurs des plans de la Commune.

On a cherché, de nos jours, à réhabiliter ces hommes ; c'est une honte pour ceux qui tentent de le faire.

Les massacres de septembre ne furent point l'œuvre d'un emportement populaire, car le nombre des assassins n'excédait pas trois cents.

Ils furent prévus et voulus par la Commune de Paris, et tolérés par les autres autorités ; les bourreaux furent payés régulièrement après l'accomplissement de leur œuvre.

« Je prouverai, disait quelque temps après le girondin Brissot, je prouverai que cette scène atroce n'est pas l'effet

du hasard ; — qu'elle a été préparée et méditée dans le cabinet ; — que les rôles en ont été distribués ; — que des brevets de juges et de bourreau ont été, pour ainsi dire, expédiés ; — que la procédure en a été combinée ; — que les salaires ont été fixés ; — que les mots d'ordre ont été prévus et donnés ; — que les listes des prisonniers ont été examinées, épurées, remises, avec les signalements, aux exécuteurs, afin qu'il n'y ait point d'erreur.

« Je prouverai que le peuple de Paris n'a eu aucune part à cette atrocité, digne des Cannibales ; qu'il n'est pas vrai qu'elle ait été l'ouvrage de trente mille citoyens qui s'étaient portés au Champ-de-Mars pour s'enrôler.

« Je prouverai que le massacre a commencé à deux ou trois heures ; qu'à cette époque il n'y avait pas cent citoyens au Champ-de-Mars ; — que le massacre a précédé l'enrôlement ; — que tous les motifs allégués pour le justifier sont absurdes ; qu'on a eu jusqu'à la précaution de commander dans les journaux des prétextes et des fables ; — que les horreurs auraient pu facilement être réprimées ; — que les massacres ont été commis au plus par une centaine de brigands inconnus, auxquels se sont mêlés quelques citoyens de Paris, actuellement en horreur à leurs concitoyens. »

Voilà ce que dit l'histoire.

La section du Jardin-des-Plantes avait été chargée par le comité de surveillance de procéder au massacre des prêtres du séminaire de Saint-Firmin, situé rue Saint-Victor, où il existe encore, mais où il sert de caserne à la gendarmerie.

Cette section, depuis le 10 août, avait pris le nom de section des Sans-Culottes.

Il y avait, à Saint-Firmin, une centaine de prêtres.

La liste des massacrés s'élève à quatre-vingt-treize.

Les massacres avaient déjà commencé à l'Abbaye et aux Carmes.

L'ordre d'agir arriva à la section des Sans-Culottes, qui fournit aussitôt douze égorgeurs de bonne volonté; l'un des chefs de l'expédition était ce farouche Hanriot, qui devait devenir général de la garde nationale de Paris.

Nous n'avons pas ici à raconter ces scènes horribles; nous n'avons besoin que de les rappeler pour expliquer les événements qui vont suivre.

Un malheureux prêtre était parvenu à s'échapper à la faveur de l'obscurité. Franchissant une muraille, grim pant sur un toit, entrant par la lucarne dans un grenier, il avait pu s'y tenir caché pendant quelques minutes.

Des voix sinistres lui firent comprendre que son évasion était connue, et qu'on était à sa recherche. Déjà des pas se faisaient entendre dans l'escalier qui menait au grenier; n'étaient-ce pas les assassins auxquels il venait d'échapper?

Il regagne le toit, se laisse glisser sur un autre moins élevé, trouve une fenêtre ouverte, entre sans rencontrer personne, et, poussé par une frayeur bien naturelle, ne réfléchissant plus, ne calculant plus, il entre, traverse une chambre déserte, se trouve sur un escalier, le descend, pousse la porte, et se voit dans la rue.

La rue était déserte, mais on entendait dans celle qui l'avaisinaït des cris funèbres, des cris de sang et de mort.

Le malheureux prêtre ne sait de quel côté tourner.

Chaque pas qu'il fait le rapproche de la mort ; en fuyant, il peut se jeter dans les mains de ses féroces ennemis.

Il leva les yeux au ciel, adressa une prière à Dieu, le priant de l'éclairer et de le sauver.

Une torche brille à l'extrémité de la rue ; par là sans doute se trouvent les assassins ; il fuit par l'autre extrémité, et il parcourt ainsi deux ou trois rues, n'osant regarder derrière lui, entendant toujours des cris sauvages, et ne sachant s'il a affaire aux égorgeurs, ou si ce qu'il entend n'est pas l'effet d'une hallucination.

En ce moment, de grands cris partent de la maison près de laquelle il se trouvait. Quelqu'un est en danger. Le prêtre ne songe plus à sa propre vie, il ne songe plus qu'à défendre celle des autres. Il entre, il s'enfonce dans un long corridor ; toujours guidé par les cris, il monte à un premier étage. Les cris ont cessé ; puis tout à coup, il entend le vagissement d'un petit enfant, il entend une exclamation de joie.

Il allait redescendre, mais la porte de la chambre était ouverte ; on l'avait entendu monter, et une voix de femme cria :

— Est-ce toi, Pierre ?

Comme il ne répondait pas :

— Entrez donc, dit une autre voix de femme, venez donc voir votre nouveau-né !

Et, en même temps, la femme venait à lui, tenant dans ses bras le petit enfant qui continuait de vagir.

Il n'y avait plus moyen de reculer.

D'ailleurs, c'était sans doute le moyen de salut que la Providence lui fournissait.

vert d'un bonnet rouge, l'air bagard, les mains et le visage tachés de sang.

— Quoi de nouveau ? dit-il en entrant.

Cet air qu'elle ne lui avait jamais vu, cette voix altérée, ce sang, tout effrayait la jeune mère.

— Pierre, d'où viens-tu donc ? Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Je viens de remplir mon devoir de citoyen, je viens de purger la patrie des monstres qui la souillaient, des traîtres qui conspiraient contre elle. Vive la nation !

L'enfant se mit à crier.

— Ah ! voilà un citoyen qui fait honneur à sa patrie ; il détestera les tyrans, celui-là, et il ne se courbera jamais sous le joug de la superstition. Vive la nation !

Allons donc, Adèle, crie avec moi : Vive la nation !

— Pierre ! dit la jeune femme effrayée, qu'as-tu donc aujourd'hui ?

— Ce que j'ai ?... J'ai fait mon devoir, j'ai sauvé la patrie. Vive la nation ! te dis-je et mort aux Prussiens !

L'enfant criait toujours.

— Eh ! qu'est-ce qu'a donc ce citoyen-là ?

Et le prenant dans ses bras :

— N'est-ce pas, citoyen, que tu détestes les tyrans, et que tu seras un digne sans-culotte ?

La sage-femme reprit l'enfant en tremblant et le coucha dans le berceau qui lui avait été préparé ; la jeune mère, effrayée, se mit à pleurer.

En ce moment le sans-culotte aperçut le prêtre, qui se tenait immobile dans un coin de la chambre, et qu'il n'a-

vait pu voir, parce qu'en entrant il l'avait dépassé de quelques pas.

— Qu'est-ce que cela signifie, s'écria-t-il d'une voix tonnante, qu'est-ce que je vois ?

— Pierre, dit la jeune femme qui ne reconnaissait plus son mari, Pierre, calme-toi, je t'en prie... Monsieur est entré ici tout à l'heure ; il paraît qu'on le poursuivait, je ne sais pourquoi ; la porte de la rue était ouverte, parce qu'on t'attendait, voilà pourquoi il est ici.

— Citoyen, dit le terrible sans-culotte, qui es-tu ?

— C'est un malheureux, continua la pauvre femme ; Pierre, en le sauvant aujourd'hui, nous porterons bonheur à notre petit enfant.

— Citoyen, reprit le sans-culotte, qui es-tu ? C'est toi que j'interroge, ce n'est pas cette citoyenne.

On sentait dans la voix de cet homme un mélange de férocité et d'exaltation produit par la double ivresse du sang et du vin.

Sans doute, il n'était pas né féroce. Mais les scènes de la Révolution, la lecture des feuilles atrocement cyniques qui se multipliaient, les excitations des clubs, l'absence de principes religieux, même certaines idées généreuses qui se joignaient à tout cela, en avaient fait un des membres les plus exaltés de la section des Sans-Culottes.

Dans son intérieur, il se contenait : la douceur de sa femme qu'il aimait, lui imposait, et celle-ci ignorait à quel point son mari avait pu changer dans les derniers mois.

Lorsqu'on vint, de la part de la Commune, demander douze hommes à la section des Sans-Culottes pour une expédition secrète à faire au séminaire de Saint-Firmin, le

citoyen Pierre, qui s'était donné le surnom de Brutus, s'était offert aussitôt, et il était parti sous les ordres de Hanriot.

Il ne croyait pas peut-être encore qu'il s'agissait de massacrer les prisonniers ; il pouvait se croire appelé seulement à les surveiller. Quand il apprit ce que la Commune demandait, on put saisir en effet chez lui un moment d'hésitation.

Mais il était trop tard pour reculer.

Il savait pourtant que son frère était enfermé dans cette prison.

La peur de ses compagnous, le vin qu'on leur servait largement, lui firent tout oublier.

Il trembla en égorgeant la première victime ;

Il n'éprouva presque plus rien en égorgeant la seconde ;

Il ressentit comme une joie barbare en égorgeant la troisième ;

Et l'ivresse du sang lui montant de plus en plus au cerveau, il finit par tuer pour le plaisir de tuer.

A un moment un nuage passa devant ses yeux, il lui sembla voir des bras qui se tendaient vers lui, il lui sembla entendre le nom de frère prononcé par une voix qui ne lui était pas inconnue, mais il continua de chanter le *Ça ira*, il poussa frénétiquement le cri de : Vive la nation, mort aux traîtres ! et il n'entendit plus rien, il ne vit plus rien.

Il continua de tuer tant qu'il se présenta des victimes.

On ne l'avait pas trouvé à la section, qui tenait ses séances dans l'église Saint-Nicolas du Chardonnet : on le trouva à Saint-Firmin.

— Citoyen, lui dit une voix, ta femme te demande, elle est près d'accoucher.

— Vive la nation ! répondit le féroce sans-culotte.
Et il tua encore.

Enfin, ses bras se fatiguèrent, et d'ailleurs les victimes allaient manquer. Il but un dernier verre de vin, mélangé de sang, et il revint chez lui.

III

LE MAUDIT.

Le prêtre qu'il interrogeait était incapable de mentir pour sauver sa vie. Il voyait devant lui un homme qui n'avait plus sa raison, il n'hésita pas à répondre :

— Je suis prêtre; j'étais à Saint-Firmin; je suis parvenu à m'échapper, et c'est ici que j'ai trouvé un asile.

— Mille morts ! hurla le sans-culotte, un prêtre chez moi, un de ces suppôts de la superstition et de la tyrannie assis à mon foyer ! Quelle honte pour Brutus !

— Me voici, continua doucement le prêtre, faites de moi ce qu'il vous plaira ; mais épargnez votre jeune femme que cette scène épouvante. Dieu vient de vous donner un fils, remerciez-le, et revenez à de meilleurs sentiments.

— Pierre, cria la pauvre femme d'une voix affolée, Pierre,

sauve ce prêtre, songe à ton frère ; sauve ce prêtre, et laisse-lui baptiser ton enfant.

— Vive la nation ! mort aux prêtres ! hurla plus furieusement encore le sans-culotte. Qu'est-ce que tu viens me chanter ? Mon frère, il doit être mort en ce moment, car il n'en reste plus à Saint-Firmin. Mon enfant, il ne sera baptisé que dans le sang d'un prêtre.

Et cet homme, ou plutôt cette bête féroce, s'élança sur le prêtre ; la sage-femme s'était enfuie, le prêtre tomba à genoux et adressa une dernière prière au ciel ; un cri terrible retentit.

Le prêtre était tombé baignant dans son sang ;

La pauvre femme s'était évanouie.

Et le sans-culotte considérait toute cette scène d'un air hébété.

Quand il revint à lui, il traîna le cadavre dans la rue, il rendit compte à la Section de ce qui s'était passé, et il n'en fut plus question.

Le sang du prêtre avait en effet rejailli sur l'enfant dans son berceau.

La pauvre mère revint à elle, mais bientôt le délire la prit. Dans l'ardeur de la fièvre, on l'entendait répéter : Pierre ! Pierre ! sauve le prêtre !... Ah ! il le tue !... C'est le sang du prêtre qui est sur mon enfant !... Mon enfant est maudit !... Pierre ! Pierre !

Trois jours après elle était morte.

Le sans-culotte ne pleura pas : le sang et le crime l'avaient transformé en une véritable bête féroce, les sentiments de la nature n'avaient plus de prise sur lui.

Il prit une nourrice, une de ces femmes exaltées et corrompues qui devinrent les *tricoteuses* de la Convention.

L'assassinat d'un prêtre, la mort de sa mère, quels funèbres auspices pour l'enfant qui venait de naître !

Une mégère pour nourrice, un sans-culotte pour père, quelle éducation !

Cet enfant, c'était l'homme que nous avons vu le premier entrer dans la rue tortueuse de la montagne Sainte-Genève.

Le reste répondit à ces tristes commencements.

La Convention inaugura bientôt ces séances d'horrible mémoire dans lesquelles s'instruisit le procès, ou plutôt s'organisa l'assassinat de Louis XVI.

La nourrice de l'enfant n'en manqua pas une seule.

Elle arrivait une des premières, l'enfant suspendu à son sein, et quand les portes s'ouvraient, elle se précipitait pour être au premier rang ; là, couchant l'enfant sur ses genoux, elle prenait son travail, écoutant avec avidité tout ce qui se disait, applaudissant à toutes les paroles de sang, murmurant lorsque quelques voix timides essayaient de défendre indirectement le monarque détrôné.

A la fin, elle n'avait plus besoin de conquérir sa place.

On avait remarqué cette femme, avec cet enfant toujours dans ses bras ; les autres tricoteuses avaient appris son histoire ; elle leur avait conté en riant l'aventure du prêtre massacré ; elle avait plaisanté sur la sensibilité de cette mère, qui s'était avisée de mourir parce qu'on avait égorgé devant elle un ennemi du peuple ; elle aimait à répéter, car c'était elle qui avait assisté à l'agonie de la pauvre mère, elle aimait à répéter les paroles que l'infortunée répétait dans son délire,

et toutes ces femmes savaient que l'enfant avait été considéré comme maudit par celle même qui lui avait donné le jour.

— C'est la nourrice du Maudit, se disaient-elles, lorsque la nourrice arrivait, et elles lui faisaient place, elles se rangeaient devant elle comme devant un être supérieur à elles, puisqu'elle était plus scélérate qu'elles toutes.

Quand arriva la condamnation de Louis XVI, une joie infernale éclata parmi ces femmes hideuses ;

La nourrice du Maudit, emportée par son exaltation, cria plus fort que toutes les autres :

— Mort au tyran ! vive la république !

Le père du Maudit s'applaudissait d'avoir si bien choisi.

Il voulut lui-même porter son enfant, lorsque l'échafaud se dressa sur la place Louis XV ; il attira les regards de l'enfant sur cet échafaud, il l'éleva au-dessus de sa tête, lorsque tomba la tête du roi.

Le sanglant régime de la Terreur passa sur la France.

Le Maudit pouvait à peine bégayer, que son père lui apprenait les plus horribles blasphèmes, qu'il cherchait à pénétrer son âme de toutes les haines qui l'inspiraient lui-même.

On appelait son enfant Maudit ; il semblait en être fier, et dans sa rage contre tout ce que les hommes ont toujours respecté, il se promettait d'en faire le plus irréconciliable ennemi de la société, de l'autorité et de la religion.

Il n'y réussit que trop, aidé dans son œuvre infernale par un de ces indignes religieux pour qui la Révolution avait été une délivrance, qui avait applaudi à tous les crimes, qui s'était livré à tous les vices, et dont on pouvait dire :

Son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Le Maudit, que les sans-culottes appelaient Brutus, comme son père, grandit ainsi au milieu de la plus impure atmosphère : il avait sucé la haine avec le lait ; son intelligence, qui était remarquable, ne se développa que dans les plus mauvaises directions ; il s'accoutuma à ne voir dans tout ce qui est autorité, que tyrannie, dans tout ce qui est religion, qu'abrutissement et superstition.

Il n'avait que sept ans lorsqu'il perdit son père, tué dans une rixe avec d'anciens sans-culottes comme lui, qui lui reprochaient d'avoir tué son propre frère à Saint-Séverin.

Les esprits s'étaient calmés, on aspirait à l'ordre et au retour de l'autorité, et les brigands eux-mêmes ne toléraient plus qu'on leur reprochât leurs anciens exploits.

La mort de son père eût été un bien pour le jeune Brutus, s'il n'était pas resté entre les mains de l'indigne instituteur qu'on lui avait donné.

Celui-ci, voyant revenir des temps moins agités, et surtout, après le 18 brumaire, voyant qu'une main ferme tenait les rênes du gouvernement, s'était retiré avec l'enfant à quelques lieues de Paris, où il possédait une jolie propriété qui n'était qu'un ancien bien national, c'est-à-dire une ancienne abbaye.

Là, vivant loin de toute société, ne recevant de temps en temps que deux ou trois complices de son apostasie, il se mit en mesure de faire de son élève un défenseur acharné de l'impiété.

Le jeune Brutus, nous venons de le dire, avait une remarquable intelligence.

Bien dirigée, cette jeune plante aurait donné des fruits merveilleux.

Mais à son cœur on ne donnait d'autre nourriture que la haine, et, plus tard, quand la voix des passions s'éveilla, on ne lui donna pas d'autre règle que de jouir avec prudence et modération de tous les plaisirs qui s'offraient à ses sens.

Son esprit, cultivé par l'étude de l'antiquité grecque et latine, ne voyait de vertus que chez les païens, de grandeur d'âme que dans les imitateurs du parricide Brutus et du suicide Caton. Dans la science, on ne lui faisait voir qu'un moyen de faire servir la nature aux plaisirs de l'homme ; jamais on ne remontait à l'auteur de la nature, ou, si on le nommait, c'était pour le blasphémer et pour nier son existence.

Inutile d'indiquer quels étaient les auteurs favoris mis entre les mains du jeune homme : tout ce que le dix-huitième siècle avait produit de plus impie et de plus immoral faisait la lecture habituelle du Maudit.

Ainsi se passèrent ces années de l'enfance et de l'adolescence qui exercent une si grande influence sur le reste de la vie.

Il en résulta une sécheresse de cœur et un orgueil d'intelligence dont on ne pouvait attendre que des ruines.

Ce cœur ne pouvait plus s'attendrir sur aucune souffrance, il rapportait tout à lui, et, pour réaliser les rêves de l'intelligence, il était capable de tout entreprendre.

Cette intelligence, admirablement développée au point de vue de la science, enrichie d'une multitude de connaissances, dépensait toutes ses forces à détruire les bases de la

société, sous prétexte d'établir un idéal qui est impossible, puisqu'il est contraire à la nature et à la vérité.

L'Empire s'écroula sous les efforts de l'Europe coalisée ; deux fois l'ennemi pénétra jusqu'au centre de la France ; il y eut comme un immense flux et reflux d'armées ; le sang coula par torrents, et l'on put se croire revenu aux plus tristes temps des grandes invasions des Barbares.

Puis, le ciel parut s'éclaircir, l'atmosphère se purifier ; on se reprit à respirer et à vivre, il y eut comme un épanouissement de toutes les facultés humaines ; ce fut une nouvelle jeunesse du monde.

Alors deux courants contraires s'établirent dans la société.

Les uns, éclairés par la foudre, songèrent à relever des ruines ce qui pouvait être relevé, et à replacer la société sur sa véritable base, tout en donnant à l'édifice les formes nouvelles demandées par le changement des idées.

Les autres, ne trouvant pas les ruines assez complètes, ne pensèrent plus qu'à reprendre le travail interrompu par quinze années de gloire, de triomphes et de désastres, et l'œuvre de destruction fut reprise, avec plus ou moins d'audace, selon que l'autorité se montrait plus ou moins vigilante et ferme.

- Le Maudit devait naturellement être entraîné par le second courant.

Quand les sociétés secrètes se reformèrent, il fit partie des sociétés secrètes.

Et bientôt il en devint un des membres les plus influents.

L'apostat qui l'avait élevé mourut ; il lui laissait une

fortune assez considérable. Brutus possédait ainsi tous les éléments d'une puissante action : une grande intelligence, une volonté énergique et la richesse.

Il serait trop long de le suivre pas à pas dans sa carrière.

Pour lui, tout ce qui était religieux était un ennemi ;

Tout ce qui était soumis à l'autorité était un lâche ;

Il lui fallait la destruction du trône et de l'autel ;

Il lui fallait la république universelle ;

C'était sur les débris des trônes et des autels, sur les débris de la famille et de la propriété, qu'il prétendait élever le nouvel édifice qui abriterait les générations futures et qui ferait régner le bonheur sur toute la surface de la planète.

Au fond, il n'ignorait pas où il allait.

Il savait parfaitement que les doctrines qu'il préconisait n'avaient de force que pour détruire, aucune pour édifier.

Ce bonheur universel de l'humanité, auquel il prétendait travailler, il ne s'en inquiétait guère ; mais, mettant à profit les habiles et infernales leçons de son maître, il savait qu'on mène les hommes en faisant miroiter devant eux de grands mots, des mots sonores et creux ; il savait que, pour les lancer à l'assaut de ce qui existe, il faut leur montrer un grand but à atteindre, le bonheur et les plaisirs, et il jouait de cet instrument à merveille.

Beau de sa personne, doué d'une merveilleuse facilité de parole, connaissant toutes les faiblesses du cœur humain, il parlait à chacun le langage qui lui convenait, et, tout en faisant parade de désintéressement et de modestie, il ne perdait pas un moment de vue son but, qui était de s'élever

au-dessus de tous ces hommes qu'il méprisait, d'en faire les instruments de sa puissance et de satisfaire à la fois son immense orgueil et son immense haine.

Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus, par leur parole et par leurs écrits, à préparer la révolution de 1830.

Le journalisme était devenu une puissance ; il se lança dans le journalisme.

Et en même temps il multipliait les pamphlets anonymes, il poussait à la réimpression des chefs-d'œuvre de l'impiété du dix-huitième siècle ; il s'occupait de tout et dirigeait tout, en s'effaçant du reste avec soin, en ayant l'air de suivre lorsqu'il marchait en tête.

Il avait alors trente-huit ans, l'âge du complet développement intellectuel et moral, l'âge de la plus grande force physique.

Le trône de Charles X tomba.

Le vieux frère de Louis XVI reprit une seconde fois le chemin de l'exil.

Le Maudit crut un moment qu'il atteignait le but.

Les désordres qui suivirent la Révolution de juillet, les haines qui se manifestèrent alors contre les prêtres, la destruction des croix, les scènes honteuses de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché, tout lui faisait croire que c'en était fait au moins de la religion.

Le reste viendrait ensuite.

Le trône qui s'était relevé, il en connaissait la faiblesse, il pensait bien qu'il suffirait d'un souffle pour le renverser à jamais.

Et il retenait l'emportement des impatients.

Il leur disait de ne pas compromettre le succès en hâtant l'exécution de plans qui n'étaient pas encore assez mûrs.

Quand il vit que l'ordre se rétablissait ;

Quand il vit que la vieille religion, qu'il détestait par-dessus tout, reprenait un ascendant considérable, quoiqu'elle ne fût plus soutenue par le pouvoir ;

Quand il vit que des voix puissantes ramenaient la jeunesse vers la chaire catholique, et que d'éclatantes défections n'avaient fait que constater d'une façon plus éclatante la force de cette religion dont il s'imaginait déjà conduire les funérailles ;

Alors il reconnut que la raillerie ne suffisait plus, que la sotte impiété du siècle précédent ne suffisait plus, et il sentit la nécessité de modifier son plan.

Pour cela, il lui fallait des aides.

Il les chercha longtemps.

Nous verrons comment il les trouva.

IV

CHOLÉRA.

Avant d'aller plus loin, il faut raconter un épisode qui aurait pu changer toute la vie du Maudit, et qui, par l'événement, ne fit que la précipiter dans la funeste voie où elle était engagée.

La révolution de Juillet n'avait pas encore éclaté, que l'on commençait à parler d'un fléau terrible qui faisait des victimes par centaines de mille dans l'Inde et dans les pays voisins.

Le fléau avait paru d'abord se concentrer dans ce pays, qui paraît être sa patrie, et l'on s'était rassuré.

Puis étaient survenues les préoccupations de la politique : pour les uns, les enivrements du triomphe ; pour les autres, les désolations qu'apportent avec elles les soudaines catastrophes.

L'année 1830 se passa sans que l'on s'occupât du fléau.

En 1831, les menaces de l'effrayante maladie devinrent sérieuses.

On apprit que les armées russes l'avaient ramenée avec elles du fond de l'Asie.

La Pologne s'était soulevée, le sang coulait à flots dans ce malheureux pays, et le choléra-morbus, plus cruel que les canons et les baïonnettes, plus meurtrier que ces terribles faulx dont les insurgés polonais savaient si bien se servir, décimait les deux armées ennemies, et s'abattait sur les populations, déjà en proie à tous les maux de la guerre.

Bientôt on apprit que le choléra s'avavançait de plus en plus vers l'Occident.

Sa marche prenait une régularité qui permettait de calculer presque à coup sûr son arrivée dans chaque pays.

Dès le mois de septembre 1831, on prévoyait que la France serait envahie dans les premiers mois de l'année suivante.

La science était déconcertée ; le mal était nouveau pour elle, il triomphait de toutes les mesures prises contre lui, des cordons sanitaires, des fumigations, des désinfectants les plus puissants.

On s'était dit que les progrès de la civilisation avaient à jamais chassé la peste de l'Europe, et l'on voyait avec terreur reparaître une épidémie aussi meurtrière que celles qu'avait enregistrées l'histoire : la peste d'Athènes, la peste noire revenaient parmi nous.

Le choléra parut à Londres.

Quelques semaines après, il s'abattit sur Paris.

Alors il y eut de folles épouvantes, de déplorables désordres, des scènes qui eussent été comiques, si tous n'avaient pas craint pour leur vie.

Bien des gens qui avaient battu des mains lorsqu'on avait renversé les croix, tournaient leurs regards vers le crucifix et demandaient grâce.

Bien des gens qui avaient insulté les prêtres, qui les avaient forcés de se cacher, de ne plus traverser les rues de Paris que sous l'habit bourgeois, furent heureux alors de revoir leur habit, d'entendre leur voix consolante, et de recevoir d'eux une suprême bénédiction.

Quelques esprits forts se roidissaient encore, mais ils n'avaient plus envie de rire.

Le blasphème avait disparu des journaux.

Et l'on voyait ces hommes, si hardis la veille contre Dieu, si insolents vis-à-vis de la religion, s'observer dans leurs repas, répandre dans leurs maisons de l'eau chlorurée, s'envelopper soigneusement de flanelle, respirer continuellement des odeurs en traversant la rue, ou ne se hasarder même à sortir qu'en ayant suspendu sous le nez un flacon de camphre.

Il y eut des désordres, nous venons de le dire ;

Mais il y eut aussi de sublimes dévouements.

Il y eut de grands exemples de courage dans tous les rangs de la société ;

Il y en eut surtout dans les rangs de ce clergé qu'on insultait depuis deux ans, dans les rangs de ces religieuses qu'une presse déchainée accablait d'outrages tous les jours.

Et la religion fit sa réapparition dans cette société qui s'éloignait d'elle.

Le prêtre recouvra sa liberté.

Le vénérable archevêque, qui était réduit à se cacher depuis un an et à errer d'asile en asile, reconquit son peuple à force de dévouement et de charité.

Pendant ce temps, le Maudit avait disparu.

A la première nouvelle du mal, il s'était enfui à la campagne ; il s'était soigneusement enfermé dans la vieille abbaye où il avait passé son enfance et sa jeunesse, et il s'était entouré de mille précautions qui le préservèrent en effet du mal.

Dans les derniers jours du mois d'août, Paris se sentit renaitre.

Le fléau s'était dirigé vers le Midi ; il ne faisait plus chaque jour que quelques victimes, il n'inspirait plus d'effroi.

Alors le Maudit se hasarda à revenir.

Il était pressé de reprendre ses intrigues, de revoir ceux de ses amis que le fléau avait épargnés.

Dieu l'attendait là.

Maudit dès sa naissance, maudit dans l'éducation qu'il avait reçue, il n'avait cependant pas été tout à fait abandonné du ciel.

Dieu n'abandonne personne ; il donne à tous les moyens suffisants de connaître la vérité, de pratiquer le bien.

Une voix secrète avait plus d'une fois dit au fils du sans-culotte qu'il n'était pas dans la bonne voie ; il n'avait pu se faire complètement illusion sur le compte du religieux apostat qui l'avait élevé ; il sentait bien, chaque fois qu'il se livrait à ses passions, chaque fois qu'il déclamait

contre la religion, chaque fois qu'il ourdissait de nouveaux complots contre elle et contre la société, qu'il faisait mal, qu'il ne songeait qu'à satisfaire une haine sans motif. Quand il criait contre le prêtre, il se demandait quelquefois quel mal lui avait donc fait le prêtre ; quand il poussait à accumuler les ruines, il se demandait par quoi il pourrait les remplacer.

En un mot, en faisant le mal, il savait qu'il faisait le mal ; il apercevait au-dedans de lui un idéal de justice et de vertu qui lui apparaissait quelquefois comme un point lumineux ;

Et cela l'empêchait d'être tranquille dans sa voie ; mais cela l'irritait, cela le rendait furieux contre les autres autant que contre lui-même, et c'était à force de haine et de désordre qu'il prétendait étouffer la voix importune de sa conscience.

A peine arrivé à Paris, dans cette maison que nous connaissons déjà, soit émotion, soit mauvaise disposition, il se sentit frappé.

D'horribles douleurs le saisirent, un froid mortel s'empara de lui, il vomissait, il se tordait dans d'insupportables souffrances.

La femme qui le servait, effrayée, courut chercher le médecin. Elle ne trouva pas celui dont elle connaissait la demeure ; elle revint éperdue. C'était le soir, la rue était déserte, elle ne savait à qui s'adresser.

Un homme, un vieillard, passait devant la porte.

Elle lui dit dans quel état se trouve son maître, elle le supplie de monter près de lui pendant qu'elle va chercher des secours.

— J'y monte, ma fille, dit le vieillard.

Et le vieillard monte avec une rapidité qui indique que cette maison ne lui est pas inconnue.

Il entre.

— Vous êtes le médecin ?

— Oui, monsieur, je suis médecin, mais peut-être pas comme vous le pensez... Ne vous effrayez pas. Un médecin, va venir ; votre servante va le trouver... En attendant, usez de moi, usez de mes services.

— Oh ! que je souffre !

Le vieillard se mit à le frictionner.

Une potion bouillante était sur le feu, il la fit prendre au malade.

Il y eut un moment de relâche dans les douleurs.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda le malade en regardant celui qui le soignait. Je vous ai déjà vu quelque part.

— Oui, mon ami, vous avez dû me rencontrer quelquefois, car je demeure dans cette rue.

— Je vous ai vu ailleurs.

— C'est possible.

— Je vous ai vu à la campagne.

— C'est possible encore, car je vais de temps en temps dans un village où vous avez, je crois, une propriété.

— Oh ! c'est un prêtre !

Et le malade se sentit pris d'un accès qui menaça de l'emporter.

Le vieillard, avec une force, une énergie qu'on n'aurait pas attendue de son âge, recommença les frictions. Il levait de temps en temps les yeux vers le ciel, il priait :

— Sauvez-le, mon Dieu, disait-il, sauvez-le !

Le médecin n'arrivait pas.

La domestique ne revenait pas ; peut-être n'osait-elle rentrer dans cette maison visitée par le choléra.

Les prières du vieux prêtre obtinrent un nouveau répit.

— Pas de prêtre chez moi ! cria le Maudit.

— Et pourquoi, mon ami ? Quel mal vous ont fait les prêtres ? Quel mal vous ai-je fait ?

— Je comprends, maintenant, c'est vous que je vois toujours partout où je suis. Enfant, je vous ai vu plus d'une fois tourner autour de moi ; à l'abbaye, je vous ai vu rôder autour des murs ; ici, vous passez et repassez continuellement dans la rue ; c'est une persécution, c'est une obsession.

— Ah ! si vous saviez !.....

— Eh ! que puis-je savoir ? Je ne veux rien savoir.

— Si vous saviez combien je vous aime !

— Ah ! par exemple, voilà une plaisanterie qui passe les bornes.

Et, malgré ses souffrances, le Maudit fut pris d'un accès de rire étrange, extraordinaire, qui effraya le prêtre.

Pourtant le mal paraissait se calmer peu à peu. Tout en parlant, le prêtre prodiguait ses soins ; il activait le feu, il renouvelait les potions, il était parvenu à ramener un peu de chaleur dans les extrémités des membres, et le malade, qui se voyait seul, abandonné de sa domestique, sans médecin, commençait à se sentir touché du dévouement de cet homme inconnu.

— Eh ! bien ! moi, je déteste les prêtres, dit-il après un moment de silence.

— Ah ! si vous saviez !... dit encore une fois le vieillard.

— Quoi donc, si je savais ?... Vos airs mystérieux me font rire. Qu'est-ce que j'ai besoin de savoir ? Je sais que je suis maudit, je sais que mon père a été un tueur de prêtres ; je les déteste comme lui, je les abhorre.

— Ne vous a-t-on jamais parlé d'un frère de votre père ?

— Ah ! oui, l'ancien capucin qui m'a élevé m'a conté ça. C'est vrai, il paraît que mon père avait pour frère un calotin... Un bel oncle que j'ai eu là !... Heureusement que mon brave père m'a épargné la peine de le connaître, car on m'a dit...

— Le malade s'arrêta.

Le vieillard pleurait, et il le regardait d'un air si attendri, avec une telle expression de douleur et de pitié, qu'il en fut vivement frappé.

— Pierre ! dit le vieillard.

A ce nom, le Maudit se souleva sur sa couche, en proie à une agitation extraordinaire.

— Pierre ! répéta-t-il, qui vous a dit que mon père s'appelait Pierre ?

— Ah ! pourquoi Pierre est-il devenu Brutus ?

— Mais vous savez donc toute son histoire ! Alors vous savez que, moi aussi, je m'appelle Brutus, vous savez...

— O mon ami, ne prenez jamais ce nom, ne méritez plus l'autre nom qu'on vous donne, reprenez le nom de Pierre.

— Mais jamais je ne me suis appelé Pierre... Je ne suis pas baptisé, et n'ai nulle envie de l'être.

En ce moment la domestique reparut avec un médecin.

Le vieillard fit mine de se retirer.

— Non, non, Monsieur, restez, dit le Maudit, dont la curiosité était vivement excitée, et dont le cœur était ébranlé.

Le médecin donna quelques prescriptions, et laissa le meilleur espoir. L'attaque avait été soudaine et violente, mais les soins intelligents du vieillard avaient empêché le mal de s'aggraver ; les derniers cas, du reste, étaient rarement mortels.

Quand le médecin fut parti, le malade éloigna la domestique.

— Vous m'expliquerez tous ces mystères, dit-il au vieillard.

— Volontiers, dit celui-ci.

Je connais sur votre première enfance des détails qui vous ont été cachés. Si l'on vous a dit que la sage-femme qui assistait à votre naissance s'était enfuie en voyant la fureur de votre père, on ne vous aura pas dit que cette sage-femme, qui était chrétienne comme votre mère, avait plus d'une fois essayé de vous revoir et de vous revoir quelques instants sans que votre nourrice fût présente. Un jour, vous pouviez alors avoir un an, elle y réussit. Pendant une demi-heure, on vous confia à sa garde, dans le Jardin-des-Plantes. Aussitôt, un homme d'une trentaine d'années s'approcha d'elle. Il y avait là de l'eau. L'homme prit de l'eau dans le creux de sa main ; un massif de fleurs le mettait à l'abri, lui, la femme et l'enfant, de la curiosité des promeneurs, très-rares en ce moment, et il répandit de l'eau sur la tête de l'enfant, en le baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et en lui donnant le nom de Pierre, qui était celui de son père.

Le prêtre se tut.

— Continuez ! continuez ! dit le malade.

— Ce prêtre, c'était moi, ajouta le vieillard.

— Vous ! Et quel intérêt vous poussait donc à me baptiser, en vous exposant ainsi à la mort ?

— Je suis votre oncle !

Et, en disant ces mots, le prêtre tomba à genoux. Il pleurait, il priait, il tendait ses bras au Maudit avec toute la tendresse d'un père.

Celui-ci, d'abord touché, le repoussa tout à coup :

— C'est impossible, dit-il. Voilà bien les fables que vous inventez, vous autres calotins ; voilà bien comment vous essayez de tromper le peuple ! Mon oncle est mort depuis long-temps... C'est mon père qui l'a tué, et il a bien fait.

Toute la mauvaise nature du Maudit reparaissait. Un moment attendri, il se roidissait contre lui-même, et il s'efforçait de ne plus voir dans cet homme qui venait de lui sauver la vie, qu'un imposteur essayant d'abuser de sa position pour l'enrôler sous les bannières de la religion.

Le vieillard ne répliqua rien ; il pleurait en silence.

— Pierre, lui dit-il enfin, je vous ai dit la vérité. C'est vrai, mon malheureux frère me frappa, mais sans me reconnaître, et Dieu ne permit pas que ce fratricide s'accomplit. On me crut mort. On me transporta avec les cadavres de mes frères jusqu'à l'endroit où nous devions être enterrés. Là, un des hommes chargés de la funèbre exécution s'aperçut que je respirais encore. C'était un homme compatissant, un de ces hommes qui avaient le courage de se mêler aux bourreaux pour tâcher de leur arracher quel-

ques victimes. Il parvint à me sauver, peu à peu je revins à la vie ; je vécus caché à Paris, d'autant plus facilement que tout le monde me croyait mort. Un jour, je fus rencontré par la sage-femme ; elle poussa un cri d'effroi en me voyant... Je lui dis tout... De son côté, elle m'apprit tout ce qui était arrivé à votre naissance... Pauvre et cher Pierre ! Je suis heureux d'avoir contribué à vous sauver. Mais resterez-vous toujours l'ennemi des prêtres ?...

Le moment était solennel, il était décisif.

De ce moment pouvait dépendre la vie du Maudit.

Il ne doutait plus. L'accent de sincérité du vieillard était tel, qu'on ne pouvait s'y méprendre.

Il avait donc devant lui son oncle ; il se rappelait toutes les circonstances où il l'avait revu, à Paris, à la campagne, tournant autour de lui, le regardant d'un air plein de compassion.

Pouvait-il s'empêcher d'estimer cet homme, d'apprécier cette tendresse qui avait traversé tant d'années sans s'affaiblir, et, en le comparant avec les amis incrédules qu'il fréquentait, en descendant au fond de son cœur, pouvait-il ne pas reconnaître que la vérité, que le bien étaient du côté de son oncle, et non du côté de son père et de l'apostat dont il avait reçu les funestes leçons ?

V

A LA MER.

Un violent combat se livrait dans ce cœur.

Un mot, et ce mot le sauvait ;

Une larme, et cette larme changeait toute sa vie ;

Un cri :

— Mon oncle !

Et ce cri de la nature aurait rattaché le Maudit à tous les liens de la famille, il l'aurait rattaché à la religion, à la vertu.

Ce mot, il allait peut-être le prononcer ; cette larme, elle allait peut-être mouiller sa paupière ; ce cri, on allait peut-être l'entendre.

Mais, en ce moment, un coup de sonnette retentit.

— Catherine ! cria le malade à sa domestique, allez ouvrir.

— Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le prêtre en pleurs, pâle et accablé de douleur, Monsieur, je vous remercie de vos bons soins.

Le vieillard se retira.

Son cœur était brisé.

— O mon Dieu ! disait-il en descendant l'escalier, ne pourrai-je donc le sauver ?

Et il se croisa avec un homme qu'il ne put reconnaître dans l'obscurité, mais qui devait être un de ces amis du Maudit qui se confirmaient avec lui dans leur impiété.

Le coup de sonnette avait en effet changé subitement les dispositions du malade.

Il se sentait mieux,

Il ne craignait plus la mort ;

Il craignait de se trouver en face d'un de ces hommes devant lesquels il s'était tant de fois moqué de la religion et des prêtres ;

Et puis, un regard rapide jeté sur sa vie passée, sur la vie qu'il devrait embrasser, s'il changeait, lui fit peur.

Le passé lui parut inexpiable, l'avenir se présenta à sa pensée comme une série de souffrances et de renoncements, comme quelque chose de lugubre et d'épouvantablement triste.

Et puis, ses amis, comment affronterait-il leurs railleries ? Comment ferait-il pour éviter leurs quolibets, plus que cela, leurs persécutions ?

Car c'est ainsi que sont faits les esprits forts : ils craignent une raillerie, un mot, un geste.

Et c'est ainsi qu'ils s'estiment entre eux ; ils savent que si l'un d'eux vient, comme ils disent, à faire le plongeon,

ils n'auront de cesse qu'ils ne l'aient ramené à eux ou qu'ils ne l'aient accablé sous le poids de leurs sarcasmes et embarrassé dans les inextricables nœuds de leurs déloyales intrigues.

Les chrétiens n'agissent pas ainsi, leurs adversaires doivent en convenir : quand un de leurs frères tombe, quand il se laisse entraîner, quand il devient leur ennemi, ils gémissent, mais ils n'insultent pas; ils prient pour lui, mais ils ne cherchent pas à lui nuire, et ils sont toujours prêts à lui rendre le bien pour le mal.

Toutes ces pensées avaient rapidement passé dans l'esprit du Maudit; on ne saurait dire de quel côté penchait la balance, lorsque le coup de sonnette vint tout décider.

Quand on hésite trop longtemps à quitter une mauvaise voie, on risque bien de perdre l'occasion; c'est ce qui arriva au Maudit.

Il fut le premier à rire avec son ami de la scène qui venait de se passer, et quand il fut entièrement guéri de l'attaque de choléra, il ne songea plus qu'à s'enfoncer davantage dans la voie qu'il suivait depuis quarante ans.

Ses amis eux-mêmes, étonnés du redoublement de haine qu'il montrait contre tout ce qui est religieux, s'effrayaient de son exaltation.

Tout n'alla pas cependant au gré de ses désirs.

Avide de puissance, de richesse et de plaisirs, il voyait s'éloigner de lui la puissance, il sentait que l'âge et une santé qui se délabrait, ne lui permettraient bientôt plus les plaisirs et la richesse qu'il poursuivait de toutes ses forces; la richesse s'enfuit.

Il fit de malheureuses spéculations;

Sa probité ne sortit qu'à peine intacte de plusieurs procès dans lesquels il se trouva engagé ;

Sa propriété de la campagne, l'abbaye, se trouva grevée d'hypothèques ;

Et, un jour, il se vit obligé, pour faire face à d'impitoyables échéances, de choisir entre l'abbaye et cette maison de la montagne Sainte-Geneviève, où il était né, où il avait l'habitude de réunir secrètement autour de lui ses compagnons de désordres et d'impiété.

Il garda l'abbaye.

On était en 1840.

Six mois après, il est appelé dans la maison qu'il avait vendue, il y vient, il monte l'escalier si connu de lui, il arrive dans cette chambre où il était né, où sa mère était morte, où le sang du prêtre assassiné avait rejailli sur lui, où il avait eu la dureté de repousser l'oncle qui venait le sauver.

Un vieillard était couché dans le lit.

— Pierre ! lui dit le vieillard, est-ce vous ?

— Encore lui ! s'écrie le Maudit, et il allait refermer la porte et s'enfuir.

— Pierre, reprend le vieillard, écoutez-moi seulement trois minutes, je vous en prie ; ne rejetez pas la prière d'un mourant.

Le Maudit s'arrêta.

— Cher neveu, reprit le prêtre, je vais mourir ; Dieu ne m'accorde plus que quelques heures. Je vais aller rejoindre mes pères, ces frères que j'ai vu massacrer autour de moi, votre mère...

Il y eut une pause.

Le saint vieillard pensait sans doute à son propre frère, à ce malheureux qui s'était souillé de tant de crimes, et qui, après avoir tué tant de prêtres et fait mourir sa femme d'effroi, avait perverti si odieusement son fils.

— Mais comment êtes-vous ici? dit le Maudit en voyant que son oncle gardait le silence.

— Quand j'ai su que vous étiez obligé de vendre cette maison, je l'ai achetée sans mettre mon nom en avant. Je sentais ma fin s'approcher : j'ai voulu mourir dans le lit où est morte votre mère, ma pauvre sœur, dans cette chambre où vous êtes né, et qui a vu le martyre d'un serviteur de Dieu. Pierre, ai-je mal fait?

Le Maudit garda le silence.

— Maintenant, continua le vieillard, maintenant ma tâche est remplie. J'ai voulu vous garder cette maison, Pierre; aussitôt que je serai mort, elle sera à vous de nouveau. Mon testament est là, il est en règle.

Le Maudit garda encore le silence.

Ce cœur n'était plus capable d'un bon sentiment : il se réjouissait de voir revenir à lui cette maison qu'il avait si longtemps habitée; il se réjouissait presque à la pensée que cet homme qui était là mourant, et qui était son oncle, ne pourrait plus à l'avenir se placer sur son chemin, et qu'il n'existerait plus de témoin qui pût lui reprocher son indigne conduite.

— Pierre, dit enfin le vieillard, je meurs en paix; il manque une seule chose pour que je meure content.

Le Maudit ne dit rien.

— Vous savez ce que je désire, Pierre, me le refuserez-vous?

— Cet entretien vous fatigue, dit le Maudit ; reposez-vous, monsieur. Je vais donner des ordres pour que rien ne vous manque. Je reviendrai.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit doucement le vieillard quand le Maudit fut parti ; mon Dieu ! vous ne voulez donc pas me le rendre ?

La vieille domestique qui le soignait revint près de lui.

— Marie, lui dit-il, Dieu m'appelle. Je suis en règle : j'ai reçu ce matin les derniers sacrements... Priez pour moi, Marie, et si...

Les mots qui suivirent furent prononcés si faiblement que Marie ne les entendit pas.

Le prêtre parut s'endormir ; la vieille servante entendit encore quelque temps la respiration calme et légère du vieillard, puis elle n'entendit plus rien.

Le ciel comptait un habitant de plus.

Le Maudit apprit cette mort avec indifférence.

Personne ne savait que le vieillard fût son oncle, à l'exception de deux ou trois amis qui pensaient comme lui.

Prétextant une indisposition pour garder les apparences vis-à-vis du notaire qui savait qu'il héritait du mort, il se dispensa d'assister à l'enterrement.

Il eût trop souffert de se trouver au milieu des prêtres de la paroisse, qui venaient tous rendre les devoirs suprêmes à leur frère, et d'avoir à entendre ces chants funèbres, chants de tristesse et d'espérance, qui s'appuient sur la foi à une autre vie, dont la pensée seule épouvantait le Maudit.

Puis, il reprit sa vie accoutumée.

La plupart de ses amis l'avaient abandonné, lorsqu'il eut perdu sa fortune.

Il avait bien recouvré la maison paternelle, mais l'abbaye était toujours grevée d'hypothèques ; il ne lui restait guère que tout juste de quoi vivre sans trop de gêne.

L'âge était venu.

Ce n'était plus le gai compagnon d'autrefois ;

Deux passions s'étaient emparées de lui tout entier :

La haine du prêtre, qui n'avait fait que grandir,

Et l'avarice.

En voyant sa fortune s'écrouler, et les amis disparaître, il s'était dit qu'il fallait se ménager des ressources pour la vieillesse, et il thésaurisait peu à peu.

C'est pourquoi la maison de la montagne Sainte-Geneviève était dans le délabrement où nous l'avons vue.

Quant aux amis, le Maudit n'avait pas encore, comme il le disait, trouvé l'homme qu'il lui fallait.

Il le chercha longtemps, avec cette ardeur et cette ténacité que donne la haine, et il le trouva enfin.

Il avait reconnu, nous l'avons dit, que la raillerie ne suffisait plus pour battre en brèche la religion ; l'esprit du temps demandait plus de sérieux. Il fallait un appareil scientifique pour démolir la foi ; il lui fallait donc à la fois un savant et un incrédule, un savant qui connût la doctrine à combattre, ce qui est rare parmi les incrédules, un savant dont l'incrédulité fût une passion, parce que la passion agit et combat.

Une fois qu'il aurait cet homme, il lui serait facile d'agir sur les intelligences peu éclairées, et surtout sur la jeunesse, qui se laisse inconsidérément éblouir par les appa-

rences de la science, et mieux encore par les séductions du style et de l'imagination.

Avec la jeunesse, on a l'avenir.

C'était en 1846, il était allé passer quelques semaines au bord de la mer pour rendre un peu de ton à son tempérament alangui et usé.

Il vivait seul, dans une chambre louée pour une cinquantaine de francs ; les pêcheurs qui la lui avaient louée, lui préparaient ses repas. Déjà il avait ces vêtements négligés, presque sordides, que nous lui avons vus.

Nul ne le connaissait, nul ne cherchait à le connaître.

Pour lui, tantôt assis sur les galets, tantôt sur les bancs d'où l'on pouvait contempler la mer, tantôt rôdant autour du Casino, et, le soir, écoutant ce qui se disait dans les différents groupes, il observait.

Il apprit ainsi qu'un homme dont il avait souvent entendu parler, mais avec qui il n'avait pas réussi à se mettre en rapport, se trouvait comme lui dans la petite ville de bains.

Cet homme, autrefois élevé par un prêtre, envoyé par lui dans un séminaire où il se distinguait par son ardeur à l'étude, mais aussi par son indomptable orgueil et par une insupportable manie de discussion, avait tout à coup renoncé à l'état ecclésiastique ;

Il était rentré dans le monde,

Et comme il possédait certaines connaissances, alors assez rares, dans les langues étrangères, il s'était mis en rapport avec quelques savants, il avait été distingué par

eux, et ils lui avaient fourni les moyens de poursuivre une carrière assez brillante.

Dans cette atmosphère, l'ancien séminariste acheva de perdre sa foi, déjà bien ébranlée.

Il avait beaucoup d'orgueil, une immense ambition, un violent désir de faire parler de lui, il avait à se venger de plus d'une innocente raillerie qui lui avait été au cœur, de certains échecs qui l'avaient vivement blessé.

— Ils s'en repentiront, disait-il souvent.

Et il ne cherchait que l'occasion d'une éclatante vengeance.

Lorsque le Maudit connut ces détails, il ne douta pas qu'il pourrait s'entendre avec René; c'était le nom de l'ancien séminariste.

Dès le lendemain, il vit se promener sur la plage un homme d'une quarantaine d'années, à la figure triste et pensive, les yeux baissés vers la terre, et marchant à pas lents.

— C'est le fameux René, se dit-il.

Il aperçoit un ecclésiastique. Malgré sa répugnance pour la calotte, car il en était encore à ce beau langage, il l'aborde poliment et lui demande s'il connaît le personnage qui se promène ainsi seul.

— Que trop, répondit l'ecclésiastique.

— Est-ce que ce serait le fameux René ?

— Oui, Monsieur.

— Merci.

Et il se mit à se promener aussi comme René, tantôt le précédant, tantôt le suivant, d'autres fois le croisant, et cherchant à attirer son attention.

René ne vit d'abord rien , puis il maugréa contre cet insupportable promeneur qui semblait s'attacher à ses pas, et il allait quitter la plage, quand le Maudit lui dit :

— Vous êtes M. René ?

— Oui.

— Eh bien ! Monsieur, nous sommes amis.

— Je ne comprends pas.

— Je déteste les prêtres, ajouta le Maudit.

— Ah !

René se mit à rire, et, regardant plus attentivement celui qui l'accostait d'une façon si originale, il vit que, sous ces vêtements peu élégants, il y avait un homme intelligent et énergique.

— Vous allez vite, lui-il après un moment de silence, mais j'aime cela. Eh bien ! demain, dans le bois de Sise.

Les deux hommes s'étaient compris.

VI

LE BOIS DE SISE.

Il y a, à une certaine distance de Tréport, tout près de la limite qui sépare la Picardie de la Normandie, un petit bois qui s'avance presque jusqu'au bord de la falaise.

Il a pu s'abriter dans un pli de terrain qui le préserve des vents les plus violents.

Cependant, les arbres qui se trouvent le plus voisins de la mer ont plié sous les efforts de ces vents qui amènent avec eux une eau salée et brûlante. Toutes celles de leurs branches qui s'étendent du côté de la mer sont dépourvues de feuilles, et on voit les autres s'allonger le plus qu'elles peuvent du côté opposé, comme pour chercher un abri parmi les branches des arbres un peu mieux placés.

Ces premiers arbres, ces ronces, ces épines essuient ainsi le premier feu de l'ennemi ; le second rang est déjà

plus épargné, le troisième souffre à peine ; une fois qu'on a fait dix pas dans le bois, on n'aperçoit plus trace de souffrance.

Une seule allée, tracée au fond même du pli de terrain, traverse tout le bois. Si on la suit en s'éloignant de la mer, elle mène en pleine terre ; en sortant de l'ombre produite par les arbres, on retrouve aussitôt la campagne cultivée, quelques clos de pommiers, et de vastes plaines couvertes de blé, d'avoine, de luzerne. Si, au contraire, on reprend l'allée en se rapprochant de la mer, dans l'étroit espace qui reste entre le bois et le rivage, on marche entre deux collines couvertes de cette herbe courte et odorante des falaises, si agréable à sentir sous les pieds, et l'on aperçoit à droite et à gauche quelques-unes de ces belles vaches de Normandie qui ruminent en vous regardant avec leurs grands yeux étonnés et doux.

Puis arrive la falaise, très-peu élevée en cet endroit.

On dit même que, pendant les guerres de la Révolution, les Anglais tentèrent de débarquer là un certain nombre d'émigrés, à la faveur de la nuit et d'un vent qui éteignait tous les autres bruits. Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est le seul endroit des falaises qui s'étendent entre le bourg d'Ault et Tréport où un débarquement serait praticable, quoique bien difficile.

Ailleurs, la falaise se dresse à pic, et à une telle hauteur, qu'il serait impossible d'escalader un pareil rempart.

A droite et à gauche de l'allée dont on vient de parler, quelques sentiers à peine frayés, dont la trace se perd souvent, conduisent du fond du bois sur les hauteurs.

Rien de plus agréable à suivre pendant une de ces belles

journées de septembre, qui conservent la chaleur et l'éclat de l'été tout en donnant déjà un avant-goût de l'automne. De belles fleurs jaunes s'épanouissent çà et là, l'insecte bruit sous l'herbe, quelques oiseaux chantent encore ; on entend dans le lointain le bruit de la mer, les croassements des corneilles qui habitent les falaises, et l'on voit passer de temps en temps au-dessus de sa tête quelque oiseau de mer qui va jouer avec la vague. Des beuglements lointains arrivent aux oreilles, mêlés par fois au bruit de la clochette qui signale un troupeau de moutons, et au chant des coqs des fermes voisines.

Tout est calme et tout est vivant.

C'est là que s'étaient donné rendez-vous le Maudit et René.

Pourquoi avaient-ils choisi le bois de Sise ?

C'est qu'ils étaient à peu près sûrs d'y être seuls. A cette époque, les bains de Tréport étaient peu fréquentés, ceux du bourg d'Ault à peu près inconnus ; il n'y avait pas à craindre de rencontrer, comme maintenant, quelque partie de baigneurs allant en caravane, qui à pied, qui sur un âne, qui dans une carriole, pour faire au bois de Sise un déjeuner sur l'herbe ou une chasse aux noisettes, qui s'y trouvent en abondance.

Mais pourquoi choisir un rendez-vous si lointain ? Pourquoi ces précautions, lorsqu'il était si facile aux deux amis nouveaux de causer tranquillement sur la plage ?

Remarquons-le en passant.

Quand on ne songe à rien que d'innocent, on ne craint pas la société, on ne fuit pas les regards.

Instinctivement, quand on songe à mal, on se cache, on fuit ces regards.

Quoiqu'on se parle bas, quoiqu'on se tienne à l'écart, on craint toujours d'être observé, d'être entendu. Cette personne qui tourne les yeux sur vous, c'est une personne qui vous épie, qui observe vos moindres gestes ; cette autre qui sourit, le visage tourné de votre côté, elle a entendu quelques mots de votre conversation ; bien sûr elle est au courant de vos projets ; votre secret va être dévoilé.

Où vous entendez des éclats de voix, des rires, où vous voyez des gestes animés, vous pouvez dire qu'il n'y a pas de secret.

Mais, si vous rencontrez des hommes qui se tiennent à l'écart, qui parlent à voix basse, qui gesticulent peu, qui jettent à tout instant des regards inquiets autour d'eux, vous pouvez être à peu près sûr qu'il s'agit de quelque projet coupable.

D'ailleurs, René se savait très-mal noté parmi les baigneurs.

Le Maudit, sans être connu, était regardé au moins comme un de ces hommes bizarres dont on ne recherche guère la société.

Si on avait vu ces deux hommes rester des heures ensemble, s'entretenir familièrement, c'eût été un événement parmi les baigneurs.

On se serait demandé d'où venait cette liaison soudaine entre l'ancien séminariste, qui était devenu un homme du monde élégant, d'une bonne tenue, et cet homme que personne ne connaissait, qui vivait misérablement, et qui por-

tait sur ses vêtements la preuve ou d'une grande gêne ou d'une excessive avarice.

Nos deux hommes avaient senti tout cela d'instinct.

Le Maudit se rendit le premier au bois en suivant le bord des falaises.

René traversa le petit village de Mers et se dirigea à travers la plaine au rendez-vous.

La vue de la mer, la vue des champs, tous ces grands spectacles qu'offrent les falaises normandes semblaient ne faire aucune impression sur l'esprit du Maudit. Cet homme avait étudié toutes les sciences ; il était érudit, il connaissait les plus belles comme les plus hideuses productions de la littérature, et rien ne parlait à son cœur. Ce cœur ne s'était jamais alimenté aux sources pures de l'enseignement chrétien, il n'avait jamais éprouvé les douces émotions religieuses ; il était sec et froid, incapable de recevoir les sentiments qui dilatent, capable seulement de nourrir les passions qui consomment et qui dévorent.

Il n'en était pas ainsi de René.

L'orgueil blessé, une ambition sans bornes avaient égaré cet homme, mais il n'avait pu secouer d'un coup tous les souvenirs, tous les sentiments du passé, et ces souvenirs, ces sentiments remontaient de temps en temps dans son cœur comme des bouffées ; il était toujours tiraillé en deux sens contraires ; il apercevait tous les dangers de la voie dans laquelle il s'engageait, il n'avait pas le courage de retourner en arrière, et, fermant les yeux, il se précipitait en avant, cherchant à s'étourdir, cherchant à oublier, au milieu des vaines fumées de la gloire, des jours dont les

souvenirs étaient autant de reproches pour sa conscience encore vivante.

Cet homme n'était pas heureux.

Il se lançait dans le mal, et il avait des aspirations au bien ; il songeait à livrer un combat à mort aux croyances de son enfance, au Dieu dont sa mère lui avait appris à bégayer le nom, et là vue seule d'une verte prairie, d'un beau paysage, lui faisait venir les larmes aux yeux ; et alors, toutes les scènes de son enfance revenaient à sa mémoire, il revoyait sa mère, qui gémissait de sa perversion, il revoyait le vieux curé aux cheveux blancs qui lui avait appris à reconnaître Dieu dans ses œuvres, et si, dans le calme du soir, au milieu de ces enivrantes senteurs de la campagne, du foin coupé, des herbes odorantes, il entendait au loin la cloche de l'*Angelus*, il était prêt à tomber à genoux et à demander pardon à ce Dieu dont les ministres avaient eu tant de bonté pour lui.

Le jour du rendez-vous, à peine eut-il quitté Mers, que la rencontre d'un calvaire vint le bouleverser.

Au pied de ce calvaire, une vieille femme priait agenouillée.

Ainsi il avait vu sa mère, et, dans ce temps là, il s'agenouillait auprès d'elle, il priait avec elle.

Quand il passa près du calvaire, la vieille femme se retourna, tout en continuant la prière qu'elle avait commencée.

Il crut voir dans son regard un reproche. Cet esprit fort, qui riait si volontiers depuis des années des croyances chrétiennes, cet esprit fort se trouva faible devant la vieille paysanne ; il se découvrit devant le Christ, qu'il avait tant

de fois insulté dans ses écrits, et, rougissant de cette faiblesse, il prononça un :

— Bonjour, ma bonne femme,

Qui pouvait faire croire qu'il n'avait voulu saluer que cette bonne vieille, si tranquille dans sa foi, pendant qu'il était si tourmenté dans son incrédulité.

Les esprits forts sont ainsi faits : très-hardis entre eux, mais tout à coup déconcertés quand ils se trouvent en présence de la foi simple, naïve et ferme ; pleins d'insolence quand ils se portent bien, et tout à coup tremblants quand la santé les abandonne, quand la mort s'approche.

Pauvres gens, dont toute la vie se passe à mentir aux autres, à se mentir à eux-mêmes, et qui finissent par se plonger tête baissée dans un avenir dont la pensée les remplit de noires épouvantes !

René avançait toujours, mais son cœur se troublait de plus en plus ; il regrettait d'avoir pris rendez-vous avec le Maudit, qu'il ne connaissait pas encore, mais qu'il commençait à redouter comme un mauvais génie ; il serait revenu sur ses pas, s'il n'avait pas crainé les reproches de cet homme lorsqu'il le reverrait au Tréport.

Il avançait donc, et c'était par lâcheté qu'il avançait ; un homme qu'il n'avait vu que quelques minutes se trouvait maître de lui ; il n'avait échangé avec cet homme que quelques paroles, et il se voyait déjà enchaîné ; il n'était plus libre dans ses démarches, il fallait marcher, marcher quoi qu'il en coûte.

Quand il aperçut le bois de Sise, au lieu d'y entrer par l'un de ces petits sentiers qui l'auraient mené dans l'allée du fond, il tourna à gauche, du côté de la mer, en longeant

le bois, admirant ces ronces, ces broussailles qui abritaient les arbres, cueillant quelques mûres sauvages, mûries par le soleil brûlant du mois de septembre 1846, et il arriva ainsi assez près du bord de la falaise, sur l'herbage au milieu duquel s'élève actuellement un poste de garde-côte.

Il allait s'asseoir, ayant à sa droite le bois, à sa gauche et devant lui la mer qui montait, et dont il pouvait suivre la ligne blanche tracée par l'écume bien au delà du bourg d'Ault, après lequel les falaises disparaissent pour ne plus laisser qu'un rivage bas et sablonneux.

En ce moment, le Maudit sortait du bois par l'allée du fond.

Les deux hommes s'aperçurent.

René aurait voulu retarder le moment de cette entrevue ; il aurait voulu jouir à son aise du spectacle qui se déroulait devant lui, suivre quelque temps la voile du bateau pêcheur qui s'éloignait dans la direction de Saint-Valery, ou la trace du bateau à vapeur qui se rendait de Dieppe en Angleterre, en laissant derrière lui une longue traînée de fumée.

Impossible ; le Maudit était là, il l'avait vu ; il fallait renoncer à ces douces et fortes émotions que donnent les grands spectacles de la nature, il fallait retomber dans ces pensées de haine qui constituent le fond de la vie intellectuelle des incrédules autrefois croyants.

Le Maudit gravissait péniblement la pente herbeuse ; René alla au-devant de lui, glissant et courant.

— Exact au rendez-vous, dit-il au Maudit.

— Je vous attends depuis une heure. J'ai arpenté deux fois ce bois dans sa longueur, je me suis amusé à en re-

monter les deux pentes ; je vous avoue que je suis fatigué. Ne pouvons-nous pas nous asseoir ici ?

— Sans doute.

Nous sommes à mi-côte ; le soleil glisse le long de l'herbe et ne nous grillera pas ; nous pourrons ici causer à notre aise.

— Oui, dit René.

Et le silence succéda à cette courte conversation.

La situation était délicate. Ces deux hommes savaient bien qu'ils étaient d'accord dans leurs sentiments de haine contre la religion, mais ils ignoraient réciproquement leurs antécédents. Le Maudit savait bien quelque chose de René, parce que la défection de celui-ci avait fait un certain bruit, mais il ne savait pas jusqu'où il pourrait le mener, il n'avait aucune notion précise sur son caractère. Quant à René, il ne se doutait pas même de ce qu'avait pu être le Maudit.

Tous deux s'étaient reconnus à leur haine du prêtre ; ils n'en savaient pas davantage, et l'embarras que le Maudit avait remarqué dans René en l'abordant, lui montrait qu'il fallait procéder avec une certaine méthode.

Laisser se prolonger le silence, c'était augmenter l'embarras ; le Maudit le sentit, et se jeta aussitôt dans les lieux communs de beau temps, de beau pays, de mer admirable, etc.

René ne répondait que par monosyllabes ; il était devenu visiblement défiant.

Le Maudit tournait autour de lui, essayant tantôt d'un sujet, tantôt d'un autre, faisant allusion aux événements politiques, puis aux événements littéraires, cherchant par

tous les moyens à faire parler René qui restait toujours enveloppé dans ses monosyllabes.

Il fallait en finir.

Le Maudit était adroit ; sa parole était insinuante, elle savait caresser l'esprit en même temps que les oreilles, mais René n'était pas un joueur ordinaire. Le Maudit n'avait guère eu affaire qu'à des hommes superficiels, faciles à prendre et à entraîner ; René, sans être un savant profond, en savait plus que le commun des hommes, et il avait puisé dans ses études ecclésiastiques une certaine force de logique qui se rencontre rarement dans un monde dont les études, en dehors des sciences naturelles et mathématiques, n'ont guère porté sur la science plus élevée et plus difficile de l'âme et du cœur.

La lutte entre le Maudit et René ressemblait assez à celle du pasteur de Virgile et de Protée ; à la ruse, René opposait la ruse ; à toutes les séductions du langage, il opposait un imperturbable sang-froid.

Le Maudit vit qu'il fallait changer de jeu ; pour en finir, il aborda franchement la question.

VII

CONSPIRATEURS.

Le Maudit commença ainsi :

— Je vois, Monsieur, qu'il y a chez vous de la défiance. Vous ne savez pas qui je suis, vous hésitez à vous livrer tout entier. Pour concourir au grand œuvre, pour abattre la superstition et délivrer l'homme de toutes les chaînes forgées par les prêtres, il faut un accord complet, et l'accord ne peut exister là où il reste des arrières-pensées. Vous savez quels sont mes sentiments, mais vous ignorez mes antécédents ; je suis prêt à vous les faire connaître.

— Je répondrai à la franchise par la franchise, reprit René. C'est vrai, avant de me livrer, je veux savoir à qui j'ai affaire ; puisque vous êtes prêt à me raconter votre vie, j'écoute.

— Vous allez entendre des choses horribles, dit le Maudit.

— Je me sens de force à les entendre.

— Vous vous éloignerez de moi quand vous saurez tout.

— Nous verrons bien.

— N'importe, je parlerai. Si vous reculez après m'avoir entendu, c'est que vous n'êtes pas l'homme que je cherche ; je perdrais mon temps avec vous, et j'ai mieux à faire.

— Vous avez ôté vos gants, dit René.

— Hé ! cela me gêne trop de tourner autour de vous sans trouver comment vous prendre. Me voici sans gants, comme vous dites ; je n'ai pas de masque, vous allez me voir tel que je suis.

Et le Maudit commença le récit de sa triste vie.

Il n'omit rien.

René apprit les horribles circonstances qui avaient accompagné sa naissance : le meurtre du prêtre, dont le sang avait rejailli jusque dans son berceau ; les horribles exploits de Brutus, les plus horribles enseignements du religieux apostat ; les tentatives de l'oncle pour ramener le Maudit, tout. Quand il eut fini :

— Vous me connaissez maintenant, ajouta le Maudit, je vous attends.

Pendant ce récit, René avait plus d'une fois senti son sang refluer vers son cœur.

Il avait devant lui un type dont il n'aurait osé concevoir l'idée, et c'était là l'homme qui lui proposait une alliance à la vie à la mort, à lui, bercé sur les genoux d'une mère chrétienne, à lui, si longtemps occupé aux soins doux et

pieux d'orner les autels et d'accompagner le prêtre dans les cérémonies sacrées ; à lui, qui savait, au fond, ce que valaient ces prêtres qu'il détestait, cette religion qu'il avait abandonnée ; à lui, qui était resté relativement honnête et qui s'était tenu éloigné par instinct, par tempérament, par un reste des sentiments de sa jeunesse, des abominables orgies dont le Maudit venait de se vanter.

Il hésitait à répondre, et il détournait ses regards sur la mer, comme s'il eût été absorbé par la contemplation d'un vapeur qui fuyait à l'horizon ; mais il sentait que le regard du Maudit s'attachait à lui comme celui du serpent à la proie qu'il fascine, et il n'avait pas le courage de rompre.

L'instinct l'éloignait, la haine de la religion, la crainte de quelques quolibets le ramenaient.

— Eh bien ! dit-il enfin, j'avoue que je ne comptais pas sur de pareilles révélations. Si vous n'avez rien exagéré, pardonnez-moi, mais vous êtes un franc scélérat.

— Cela pourrait bien être, dit en riant le Maudit.

— Quelle idée vous faites-vous donc de moi ! reprit René.

Le Maudit se mit à rire plus fort ; il tenait son homme, il n'avait plus rien à craindre. Après les révélations qu'il venait de faire, si René n'eût pas été à lui, il y aurait eu une éclatante rupture. René ne l'avait pas quitté ; il le voyait tel qu'il était, et il restait là assis près de lui ; le pacte était conclu.

Il répondit à René :

— Mon cher ami (René fit un mouvement d'horreur) ; mon cher ami, je le répète, et vous me donnerez bien le droit de vous accorder ce nom, que je ne prodigue pas,

d'ailleurs, vous pouvez le croire, voulez-vous que je continue de parler franchement ?

— C'est ce que je demande.

— Eh bien, franchement, je crois que vous me valez.

— Monsieur !...

— Pas de phrases, pas de grand mots, reprit imperturbablement le Maudit ; nous sommes seuls, personne ne nous entend, il n'y a pas de galerie à éblouir ; allons au fond des choses. Eh bien ! je le répète, je crois que vous me valez.

— Comment cela ? dit René d'une voix adoucie, et feignant par un sourire de montrer qu'il prenait la chose comme une plaisanterie.

— Deux mots suffiront pour démontrer ma thèse, poursuivit le Maudit. Comment avez-vous été élevé ? Comment l'ai-je été moi-même ? Est-ce que j'ai besoin d'en dire davantage ?

René baissa la tête.

— J'ignore les détails de votre vie, continua le Maudit, qui semblait prendre plaisir à tenir sous ses pieds cet homme qui, la veille encore, le méprisait sans doute et aurait juré de ne jamais entrer en relation avec lui ; j'ignore les détails de votre vie, je n'en connais que le gros, mais j'en sais assez pour porter un jugement dont vous ne pourrez contester la justesse. Vous êtes un ancien séminariste...

René rougit.

— Vous êtes un ancien séminariste, par conséquent vous avez été élevé chrétiennement, comme ils disent. Votre mère vous a appris à réciter dévotement vos patenôtres ;

peut-être que votre père en faisait autant. Vous n'avez entendu parler que de choses édifiantes, de miracles, de conversions, de traits de vertu. Quand on vous parlait du bon Dieu, on avait des larmes dans les yeux. Quand on rencontrait un prêtre, on se prosternait, on baisait sa robe. Puis, jeune Eliacin prédestiné au service des autels, vous avez été revêtu de la blanche robe de lin ; vous avez appris à agiter doucement la sonnette, à lancer élégamment l'encensoir dans les airs, à chanter les louanges du Seigneur. Enfin l'heure si longtemps attendue est arrivée. Vos études étaient finies ; vous entrâtes au séminaire, vous vous vîtes revêtu de la robe noire qui vous enrôlait dans la milice sacerdotale. Comment avez-vous déserté ? je l'ignore. Mais je suppose bien que le dépit, que quelque déboire, quelque humiliation ont plus agi sur vous que la conviction. Tout cela est-il vrai ?

René ne répondit pas. Cet homme venait de raconter toute sa vie et de faire sa confession, et avec un mélange d'ironie et de sérieux qui l'embarrassait étrangement. Quel était donc cet homme extraordinaire qui semblait lire dans son cœur comme dans un livre ouvert ? Était-ce vraiment un scélérat pervers ; disposé à conclure avec lui un pacte d'iniquité ? N'était-ce pas un accusateur qui s'était chargé de le mettre à nu devant lui-même, de faire revivre ses remords et de le torturer avec ses souvenirs ?

Le Maudit était implacable ; il poursuivit :

— Vous ne répondez pas, Monsieur, et c'est inutile, en effet, car je vois à votre air que j'ai deviné toute la vérité. Voilà donc ce que vous avez été, voilà ce qui vous a amené à être ce que vous êtes.

Est-ce ainsi que j'ai été élevé, moi ? Rappelez-vous ce que je viens de vous dire. Je n'ai pas connu ma mère, vous savez ce qu'était mon père, ce qu'était l'homme dont j'ai reçu les premières leçons ; vous savez quels ont été les compagnons de ma vie. Une robe de prêtre, ça toujours été pour moi un objet d'horreur ; dans la religion, je n'ai jamais vu qu'une infâme et ignoble superstition ; et, chaque fois que le nom de Dieu était prononcé devant moi, c'était avec un accompagnement de ricanements et d'injures qui me faisait mépriser cet Etre devant qui on vous avait appris à vous prosterner en adorant. Quel est le plus coupable de nous deux ? Quel est le plus scélérat ? car c'est là le mot que vous avez prononcé.

Le Maudit ne se contentait plus de tenir René sous son pied : il le piétinait, il enfonçait la griffe dans ses chairs palpitantes.

René ne disait rien.

L'œil en feu, d'un ton dont le diapason s'élevait de plus en plus, le Maudit continua le supplice :

— Ah ! dit-il, je crois que si j'avais été élevé comme vous, je ne serais pas ce que je suis. Quand je me rappelle ce qu'était mon oncle, il me semble qu'un homme élevé au milieu des prêtres et par les prêtres ne peut les haïr. Il me semble que si on n'avait pas nourri mon cœur de haine, que si on m'avait appris à voir au ciel un père juste et bon, que si j'avais été élevé dans une autre atmosphère, je serais un autre homme. Il me semble, enfin, que si je m'étais tourné contre la main qui m'avait donné mon pain, je me serais reproché toute ma vie d'être un infâme scélérat.

René se dressa tout à coup devant le Maudit.

— Monsieur, s'écria-t-il hors de lui, piqué au vif par ce dernier trait, pourquoi sommes-nous ici ? Ce rendez-vous n'est-il qu'un guet-apens ? Votre but est-il de m'insulter ?

Le Maudit éclata de rire.

— Voilà encore les grands mots, dit-il. Allons, mon ami, calmez-vous, je vous en prie, et pardonnez-moi l'expérience que je tente sur vous. Ne voyez-vous pas que je vous sonde, que je prends votre mesure ? Je n'ai rien à retirer de ce que je viens de dire. Vous aviez lancé un mot un peu vif, je l'ai relevé ; je suis vengé, faisons la paix.

René ne comprenait plus rien à cet homme étrange ; il était sous le joug, il se rassit.

— Maintenant, poursuivit le Maudit, maintenant, nous pouvons nous entendre. Nous nous valons, c'est prouvé. Nous différons par la conduite extérieure, comme nous différons par les habits ; par l'intérieur, nous nous ressemblons, et, ne vous fâchez pas, vous voyez que je viens de démontrer que le plus pervers n'est pas celui qui le paraît. Nous pouvons donc nous entendre. Je déteste les prêtres et la superstition, parce que j'ai été élevé à les détester, parce qu'ils s'opposent au libre développement des passions, parce qu'ils maintiennent un ordre qui me gêne, parce qu'ils sont un obstacle aux immenses désirs qui me tourmentent, parce qu'ils s'opposeraient invinciblement au triomphe de mes idées, à la domination que je veux exercer sur mes semblables ; — vous, vous les détestez parce qu'ils revendiquent des droits de reconnaissance qui vous pèsent, parce qu'ils n'ont pas compris vos aspirations, parce qu'ils

ont voulu vous retenir dans une subordination qui vous était insupportable, parce qu'ils vous ont humilié ; — notre situation est la même, au fond, comme notre haine. Encore une fois, nous pouvons nous entendre, nous devons nous unir, et deux hommes d'intelligence et d'énergie qui s'entendent, qui marchent dans le même sens, qui visent au même but, ne pourront manquer d'en trouver d'autres qui marchent à leur suite, et qui les aident à atteindre le but qu'ils poursuivent. Est-ce vrai ?

— Oui, répondit cette fois René, entraîné par cette parole de feu qui ravivait si adroitement ses plaies, et qui exaltait sa passion.

— Donc, sans plus perdre de temps, ajouta le Maudit, commençons.

Et ces deux hommes, placés au milieu des merveilles de la création, en face de la mer dont les flots venaient en mugissant se briser au pied de la falaise, ayant au-dessus de leur tête le ciel bleu, entendant près d'eux les derniers chants des oiseaux, voyant au-dessus des flots le soleil descendre majestueusement dans une atmosphère d'or, ces deux hommes, tout parfumés des senteurs des herbes aromatiques, se mirent à chercher les moyens de détruire la société, de détrôner Dieu.

Il y a des abîmes de perversité qu'on n'ose sonder.

Mais ces abîmes existent : en voyant les ruines qui s'accumulent autour de nous, en entendant les cris de haine et de rage qui percent de temps en temps à travers le bruit des événements de chaque jour, en lisant ces livres qui ne visent qu'à détruire toute croyance, en voyant se former ces associations qui chassent le prêtre du chevet du mou-

rant, et qui veulent faire disparaître tout signe religieux, toute manifestation religieuse, comment nier l'existence de ces abîmes?

Bien des choses se sont révélées depuis 1846, bien des perversités auxquelles on aurait eu peine à croire alors qu'on était pourtant à la veille d'épouvantables catastrophes.

René et le Maudit s'entendirent à merveille.

Ils voulaient la destruction de la société, l'établissement d'un ordre nouveau fondé sur la seule raison humaine, et donnant toute satisfaction aux passions.

Pour réussir il fallait détruire l'idée religieuse.

Pour détruire cette idée, il fallait s'attaquer à sa plus haute représentation, le catholicisme. Le protestantisme, on pouvait le laisser tranquille; il était même bon de le favoriser d'abord, comme l'un des meilleurs dissolvants religieux qui existent. Quant aux autres religions, qui en sont à peine, elles ne pourraient faire aucun obstacle. Les deux amis reconnurent même qu'il y aurait avantage à témoigner d'une certaine admiration pour l'islamisme, qui va si bien aux bas instincts du cœur, pour le bouddhisme même, qui tient les intelligences dans un état d'abaissement favorable aux desseins des novateurs.

Le point principal était donc de renverser le catholicisme.

L'ennemi était assez puissant pour exiger l'emploi de toutes les armes.

La presse était une puissance; il fallait mettre cette puissance de son côté.

La science avait acquis une grande influence, elle exer-

çait une véritable fascination sur les esprits ; il fallait mettre la science de son côté, et ne pas négliger de marcher à l'assaut avec un grand appareil scientifique.

Mais les passions sont toujours le plus puissant mobile du cœur humain ; il serait important de flatter les passions, et de leur fournir un aliment continuel dans les livres, dans les romans, au théâtre.

Le Maudit se chargeait de tenir les fils de la conspiration et de recruter des adeptes.

Réné, tout fier de l'érudition germanique dont il s'était légèrement teint, et pourvu d'une certaine dose de théologie qu'il avait absorbée malgré lui, dût commencer à travailler à un immense travail qui attaquerait le christianisme dans son essence, dans son dogme fondamental, la divinité de Jésus.

Il fut convenu d'ailleurs que l'on procéderait avec la plus grande modération de forme, qu'on traiterait la religion avec toutes les apparences du respect, qu'on ne jetterait rien à bas, mais qu'on se contenterait de faire glisser peu à peu les croyances sur la pente de l'incrédulité. Toujours une grande estime affectée pour l'idée chrétienne, mais plus d'Homme-Dieu, plus de dogmes, rien que de la morale. Puis on descendrait tout doucement dans le déisme pur ; et comme le déisme n'a pas de consistance, on arriverait bientôt à l'athéisme pratique, au matérialisme raisonné.

Laisser la vieillesse et l'âge mûr à leur superstition,

Agir sur la jeunesse,

Agir sur la femme ;

Sur la jeunesse, en flattant ses passions, en lui présentant un but sublime à atteindre ;

Sur les femmes, en corrompant leur imagination et leurs sens.

Avec la jeunesse, on préparait l'avenir ;

Avec des femmes corrompues, on détruisait la famille ; quand la mère chrétienne n'existerait plus, on tiendrait toute la société.

Pour cela, il importait d'attirer dans la conjuration quelque jeune homme intelligent, aux idées généreuses, qui travaillerait à l'œuvre sans en connaître bien précisément le but ; — il importait aussi d'y attirer quelque femme de talent et de réputation, qui aurait l'art d'agir sur les personnes de son sexe et de les dégoûter peu à peu de la position subordonnée de la femme, en leur donnant des aspirations d'indépendance et d'égalité.

Quand les principales idées de leur plan infernal eurent été arrêtées, René et le Maudit se séparèrent pour ne pas rentrer ensemble à Tréport ; l'un dût revenir par le petit village de Mers, l'autre aller rejoindre la grand'route de Saint-Valéry à Tréport et passer par la ville d'Eu.

Comme le Maudit s'enfonçait dans l'allée du bois, il entendit quelque bruit dans les noisetiers qui bordent cette allée, et une voix lui jeta ce mot :

— Maudit !

Puis les pas s'éloignèrent ; il lui fut impossible de rien découvrir.

— Est-ce que je vais encore avoir un autre personnage attaché à mes pas comme du temps de mon oncle ? se dit-il.

Bientôt il sortit du bois, et, ne voyant rien, il s'imagina avoir été le jouet d'une illusion. Le soleil se couchait, le

bois était sombre ; il n'était pas rassuré dans l'obscurité. Il attribua le tout au tintement de ses oreilles et n'y pensa plus.

René remonta la colline pour gagner le chemin de Mers. Arrivé dans la plaine, il aperçut un groupe de femmes et de jeunes filles qui achevaient de lier les gerbes du blé qu'on avait coupé dans la journée, et ces femmes et ces jeunes filles chantaient :

Goûtez, âmes ferventes,
Goûtez votre bonheur,
Mais demeurez constantes
Dans votre sainte ardeur.

Heureux le cœur fidèle,
Où règne la ferveur !
On possède avec elle
Tous les dons du Seigneur.

— Peuple arriéré, pensa René, quand donc t'aura-t-on délivré de toutes ces superstitions ?

Et il regagna Tréport tout pensif.

Ce soir-là, on ne le vit pas se promener sur la plage ; il rentra aussitôt chez lui et y resta enfermé.

VIII

EN VENDÉE.

A la même époque, dans ce même mois de septembre, peut-être le même jour et presque à la même heure, une scène d'un genre tout différent se passait dans une des bourgades de la Vendée.

A quelque distance de Bourbon-Vendée, en suivant la route de Nantes, on rencontre à gauche un de ces chemins creux bordés d'arbres qui donnent à la Vendée une physionomie toute particulière.

Si l'on s'engageait dans ce chemin creux, on rencontrait bientôt un carrefour, où s'élevait un calvaire en pierre ; puis on apercevait, à gauche, les premières maisons d'un village, et à droite, une avenue de peupliers menant à une maison d'une certaine apparence, grande maison bour-

geoise, entourée d'un jardin, et que les paysans désignaient sous le nom de château.

Là vivait une de ces anciennes familles dont la fortune a disparu, mais qui conservent toute la noblesse des vieux sentiments chrétiens avec un nom sans tache.

Dans cette maison habitait, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, un noble vieillard, à la tête blanche et vénérable, à la taille courbée par l'âge. Sa fille et son gendre, déjà d'un certain âge, l'entouraient des soins les plus tendres, et deux jeunes gens, un jeune gars d'une vingtaine d'années, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, réjouissaient ses vieux ans par leur vivacité et par leur amour filial.

Le jeune homme venait d'achever ses études à Poitiers ; la jeune fille était toujours restée sous l'aile de sa mère.

C'était une de ces douces et délicates natures qu'il semble qu'un rien peut briser, mais qui possèdent une énergie de caractère indomptable, et qui sont capables de résister aux plus violentes tempêtes.

Julienne, quoique vivant à la campagne, avait reçu une excellente éducation : sa mère l'avait guidée dans ses études, et une institutrice venant de la ville voisine avait complété ce que la mère n'avait pu faire.

Ce qui valait mieux que l'instruction et que toutes les formes de convention auxquelles un certain monde attache tant de prix, c'étaient les connaissances solides acquises par la jeune fille, et la direction donnée à ses idées, à ses sentiments.

Julienne était déjà capable de diriger une maison : elle tenait les comptes, elle surveillait le travail de deux domes-

tiques qui l'avaient vu naître, et qui la respectaient autant que leur maîtresse, tant elle savait imposer par une douceur mêlée de fermeté.

On l'aimait, on aurait craint de lui faire de la peine ;

Elle avait une vertu solide, une angélique piété, son regard seul éloignait toute pensée mauvaise.

Aussi était-elle la joie du foyer, l'orgueil de son père et de sa mère, et le grand père aimait à répéter :

— Julienne est le soleil de mes vieux jours ; la voir me réchauffe et me rajeunit ; heureux celui dont elle consentira à faire le bonheur !

Jules (ainsi s'appelait le jeune homme), plein d'amour et de respect pour ses parents, leur causait cependant moins de satisfaction. Loyal, mais d'une vivacité qui allait quelquefois jusqu'à l'emportement ; doué d'une intelligence prompte qui lui avait fait tenir toujours le premier rang parmi ses condisciples, mais plus ardent encore au plaisir qu'au travail, et dévoré du désir de briller, d'être applaudi, il laissait craindre des orages pour l'avenir.

Il jouissait alors de ses dernières vacances d'écolier.

La chasse le transportait, mais, plus que tout, ce qui faisait travailler son imagination, ce qui exaltait ses rêves, c'était la pensée qu'il allait se rendre à Paris, qu'il allait vivre dans cette atmosphère brillante, et se lancer dans ce tourbillon qui a emporté tant de jeunes gens.

Il allait faire son droit.

Déjà il se voyait distingué parmi ses concitoyens ; il serait un jour un homme illustre, les regards se fixeraient sur lui, et il deviendrait une puissance avec laquelle on devrait compter.

Seulement il hésitait entre le barreau et la tribune ; mais, après y avoir bien réfléchi, comme il avait dit à sa sœur dans un moment d'épanchement, il s'était décidé pour le barreau. Le barreau le mènerait à la magistrature ou à la députation ; les deux routes conduisaient également au pouvoir. De la magistrature au conseil d'Etat, la route était directe, et, du conseil d'Etat, on pouvait passer au ministère. De la députation au ministère, la route était peut-être encore plus courte. Jules se voyait déjà avec un portefeuille sous le bras ; il faisait ses plans de gouvernement, il réformait les abus, il introduisait dans les rouages de la politique et de l'administration d'utiles améliorations, il devenait un homme d'Etat considérable.

— Tu verras, disait-il à sa sœur, tu verras. J'ai quelque intelligence, je ne crains pas le travail, on en a vu d'autres partis de plus loin ; tu verras.

— Monsieur le ministre, répondait en riant la jeune fille, quand vous serez si puissant, vous me procurerez un bureau de tabac.

— Fi donc, la sœur d'un ministre ! Ne vous moquez pas, Mademoiselle, vous n'avez pas l'idée de ces choses-là.

Cependant, on était arrivé au jour de la séparation.

Dans la grande salle à manger, tous étaient réunis pour le repas d'adieu.

Tous s'efforçaient de paraître gais, et tous étaient tristes.

Le bon vieillard, qui présidait à la réunion de famille, multipliait ses conseils. Il avait l'expérience de la vie, il avait vu plus d'un naufrage, il avait vu surtout plus d'un

découragement succéder aux plus brillantes illusions, et il cherchait à prémunir doucement son petit-fils contre ces illusions qui ont été si souvent fatales.

Le père écoutait et regardait. Il parlait peu, seulement pour insister sur les conseils du vieillard, quelquefois pour ajouter de ces mots de tendresse qui entrent jusqu'au fond du cœur.

La mère parlait moins encore. Elle s'occupait avec une espèce de fièvre du service de la table, et continuellement elle regardait son fils. Elle avait des larmes plein les yeux, malgré les efforts qu'elle faisait pour rester calme; elle n'eût pu parler avec suite, les sanglots auraient étouffé sa voix. Jules était près d'elle : de temps en temps, elle lui prenait la main, elle serrait cette main avec force, et, attirant vers elle la tête du jeune homme, elle lui donnait un de ces baisers maternels dans lesquels il se concentre tant d'amour.

Julienne, dont le cœur était bien gros aussi, s'efforçait de jeter un peu de gaieté dans cette scène; mais elle n'y réussissait guère, et, de temps en temps, une grosse larme qui roulait sur sa joue montrait qu'elle entreprenait une besogne au-dessus de ses forces.

Jules avait perdu tout son entrain.

Il répondait respectueusement au vieillard, il assurait à son père qu'il serait toujours digne de son nom, il promettait à sa mère de ne jamais oublier ses religieuses leçons, il s'efforçait de rire, quand une larme trahissait l'émotion de son cœur; mais il y avait aussi des larmes dans sa voix, et parfois il se demandait s'il ne ferait pas mieux de rester près de cette famille qu'il chérissait, dans ce doux nid

de son enfance où il était si bien aimé, et de s'attacher à la culture des terres qui suffisait à l'ambition de son père.

Mais le sort en était jeté.

Il avait témoigné une si invincible vocation pour l'étude du droit, qu'il eût rougi de céder à l'émotion du moment. Et puis, toutes les mesures avaient été prises. Un vieux parent, qui demeurait à Paris, s'était chargé de trouver au jeune homme un logement convenable, plusieurs de ses amis connaissaient sa résolution et devaient le retrouver à Paris; la place était retenue à la diligence, le vieux parent devait être présent à l'arrivée de Jules.

C'était vers six heures du soir que la diligence, qui devait d'abord mener Jules à Nantes, passait à l'extrémité du chemin creux, à un quart de lieue à peu près de l'habitation des parents de Jules.

L'heure approchait.

On se leva de table, on fit les derniers préparatifs. La mère trouva mille et mille petits objets à joindre à ceux qu'on avait déjà mis dans la malle du voyageur; Julienne sut y glisser sans être aperçue une petite lettre que son frère lirait avec tant de plaisir quand il la trouverait en déballant le tout dans son hôtel.

Tout était prêt.

Un homme vint charger la malle sur une brouette, et se mit en marche pour attendre la diligence sur la route.

On ne parlait plus, les cœurs étaient pleins, les paroles n'eussent pu rendre suffisamment leurs sentiments.

— Allons, mes enfants, dit enfin le vieillard, qui contemplant toute cette scène, assis dans son grand fauteuil, où

Julienne venait de temps en temps l'embrasser ; allons, voici l'heure, il ne faut pas se mettre en retard.

Ces simples paroles provoquèrent une explosion de sanglots.

Julienne se mit à pleurer sans plus se retenir, le père sortit comme pour veiller au départ de l'homme à la brouette, aucune parole ne saurait exprimer les angoisses qui se peignaient sur la figure de la mère.

— Jules, continua le vieillard, je suis bien vieux ; je ne puis t'accompagner jusqu'à la route. Peut-être ne te reverrai-je plus. Chacun des jours que Dieu m'accorde sont des jours de grâce. Jules, mon enfant, souviens-toi du nom que tu portes ; souviens-toi de ta mère, souviens-toi de ton Dieu.

Le jeune homme se précipita dans ses bras, puis il se mit à genoux, et il reçut en pleurant la bénédiction du vieillard.

Il n'y avait plus de temps à perdre, il fallait partir.

IX

A PARIS.

On se mit en route.

Le jeune homme donnait le bras à sa mère, la jeune fille donnait le bras à son père.

On avait mille choses à se dire, et l'on ne disait rien.

Arrivés au Calvaire, tous quatre se mirent à genoux.

Puis ils s'engagèrent dans le chemin creux qui conduisait à la grand'route.

Alors la conversation se rétablit. La mère de Jules lui faisait mille recommandations : tantôt il s'agissait de sa santé, tantôt de sa conduite ; Julianne s'interposait pour rappeler à Jules qu'il lui avait promis d'écrire souvent et d'envoyer de longues descriptions des curiosités de la capitale ; le père écoutait.

Aucun d'eux ne s'apercevait alors du splendide coucher

de soleil qui se préparait ; aucun d'eux ne faisait attention aux moineaux qui s'envolaient par troupes devant eux, pour aller s'abattre un peu plus loin dans les haies garnies de prunes sauvages. Que de fois, cependant, Jules et Julienne avaient fait la chasse à ces maraudeurs ; que de fois Jules était monté derrière la haie pour tâcher d'en attraper quelqu'un et de l'apporter à sa sœur ; que de fois, même dans ces dernières vacances, revenant sans gibier de la chasse, il avait envoyé une volée de grains de plomb dans une de ces troupes de moineaux que l'on transformait en mauviettes !

Mais les souvenirs agréables n'avaient plus d'accès dans ces cœurs attristés par la pensée d'une séparation si prochaine.

Le chemin creux fut bientôt parcouru ; on arriva sur les bords de la route ; la brouette était là avec la malle ; au haut de la colline, on commençait à apercevoir la diligence, qui reprenait une allure plus vive en s'enveloppant d'un tourbillon de poussière.

Puis on entendit les grelots des chevaux, les coups de fouet du postillon.

Puis la diligence s'arrêta.

La malle fut hissée sur l'impériale.

— Allons, pressons-nous, dit le conducteur.

Et vinrent les derniers embrassements.

— Courage, mon cher Jules, dit le père.

— Ecris-nous bientôt ton arrivée ; adieu, mon Jules, dit la mère.

— Jules, voici un petit souvenir, dit Julienne en lui

glissant dans la main un petit objet qu'il mit aussitôt dans sa poche.

C'était une médaille de la Vierge.

— Allons, allons, dit le conducteur ; nous avons du retard, dépêchons.

— Adieu ! Jules, adieu ! crièrent ceux qui restaient à celui qui partait.

Le jeune homme s'arracha aux derniers embrassements, et grimpa légèrement sur l'impériale près du conducteur.

Un coup de fouet, et la diligence repartit.

— Adieu ! adieu ! écris bientôt !

On ne pouvait plus s'entendre ; la mère et la fille pleuraient, le père comprimait à grand'peine les larmes qui montaient de son cœur à ses yeux.

Le jeune homme était bien triste aussi : penché du côté où se trouvait sa famille désolée, il faisait des signes d'adieu ; mais ces figures chéries prenaient des formes de plus en plus vagues ; bientôt il ne vit plus que les trois mouchoirs blancs qui s'agitaient ; lui-même répondit en faisant le même signal, puis il ne vit plus rien, et, s'enfonçant dans son coin, il pleura.

Que de tendresses, que d'attentions qui allaient lui manquer !

Le père, la mère et la fille suivirent des yeux la diligence tant qu'ils purent l'apercevoir ; ils la virent se ralentir en gravissant une autre colline, puis reprendre sa course, et enfin disparaître.

La mère et la fille se jetèrent dans les bras l'une de l'autre :

— Ah ! dit la mère, nous n'aurions pas dû le laisser partir. Que va-t-il lui arriver dans ce Paris où tant de gens se perdent ? Mon Dieu ! rendez-moi mon fils aussi bon, aussi pur qu'il part aujourd'hui.

— Allons, dit le père, un peu d'énergie. Jules n'est pas perdu ; notre vieux parent le surveillera de loin. D'ailleurs, il aime le travail, il veut arriver ; cela le soutiendra, et j'espère bien qu'il n'oubliera pas les promesses qu'il nous a faites, les principes que nous lui avons inculqués.

— J'ai de bien tristes pressentiments, dit la mère.

— Jules sera toujours bon, il me l'a promis, s'écria Julien.

On reprit le chemin creux, on revit le Calvaire.

— Il était ici tout à l'heure avec nous, il priait avec nous ; ô mon Dieu ! continua la mère, veillez sur mon enfant.

Et tous trois, à genoux devant le Christ en croix, prièrent pour le jeune homme qu'ils ne devaient plus revoir avant de longs mois. Puis ils allèrent retrouver le vieillard, qui les attendait avec impatience pour savoir les derniers détails de la séparation.

Cependant Jules s'éloignait.

Peu à peu, la vue de paysages nouveaux, le mouvement, les mille incidents d'un voyage en diligence, changèrent le cours de ses idées.

Dans ces séparations, les plus malheureux ne sont pas ceux qui partent, ce sont ceux qui restent.

Ceux-ci ne peuvent échapper à leur douleur : un vide immense s'est fait près d'eux, et chaque objet leur rappelle l'être chéri qui manque à leur tendresse.

Celui qui part n'a plus ces objets devant lui ; il est forcément distrait par le mouvement, il voit à chaque instant des choses nouvelles, et, quand il arrive, il se trouve emporté dans le tourbillon d'une vie qui absorbe la plus grande partie de ses pensées.

Il serait inutile de suivre Jules pas à pas. Il ne fit que passer à Nantes, à Angers, à Tours, à Orléans.

Quand il arriva à Paris, le vieux parent était là, et pendant quinze jours se fit son cicérone. C'était précisément pour avoir le temps de voir Paris, d'en visiter les principaux monuments, que Jules s'y était rendu assez longtemps avant le jour fixé pour la reprise des études.

Inutile aussi de dire qu'il écrivit exactement à sa famille.

Dès le premier jour, il avait suspendu à son cou la médaille que sa sœur lui avait remise ; ce détail, qu'il fit connaître, fut une grande consolation pour le cœur maternel.

Une partie de l'hiver se passa ainsi.

Mais Jules, exact à suivre le cours de ses études, négligea les moyens puissants que l'Eglise catholique offre à ses enfants, à la jeunesse surtout, de persévérer dans le bien. Il se sentait plein de bons désirs, il comptait sur sa force ; il ne crut pas avoir besoin du secours d'autrui pour se soutenir. Il y avait alors de religieuses réunions de jeunes gens chrétiens qui s'encourageaient au bien en priant ensemble, et en pratiquant la visite des pauvres ; il ne se pressa pas d'en faire partie. Il y avait d'autres associations d'un genre plus profane, mais qui mettaient en rapport les uns avec les autres les étudiants fidèles à leur foi et à l'éducation de leur enfance ; pour rester plus libre, il refusa de s'y affilier. Indépendant de caractère, il ne voulait pas

se lier par des moyens extérieurs ; il se croyait assez fort pour marcher seul.

Mais, quoi qu'on fasse, on ne marche jamais seul dans la vie.

L'homme est un être essentiellement sociable : il est bien rare qu'il puisse s'isoler ; cela est plus rare pour la jeunesse.

En fuyant les réunions des jeunes gens qui pensaient comme lui, Jules se livrait, sans s'en douter, aux influences contraires.

Il y a toujours des esprits d'une infernale perversité qui rôdent autour des jeunes gens vertueux, et qui éprouvent une joie vraiment diabolique à les faire succomber.

Un des anciens camarades que Jules avait eus à Poitiers s'était ainsi laissé entraîner, et le malheureux ne songeait plus qu'à augmenter le nombre de ses complices.

Il eut l'adresse d'attirer Jules, qui était sans défiance, dans des parties de plaisir assez suspectes, sous prétexte de lui faire connaître les mœurs d'un certain genre de monde ; puis il lui vanta si bien le talent et l'éloquence de certains professeurs incrédules qui commençaient à faire du bruit, qu'il lui donna l'envie de les entendre. C'était à la fois le cœur et l'intelligence de Jules que le pervers jeune homme attaquait.

Dès la fin de l'hiver, Jules se sentit tout autre.

Il recevait toujours avec joie les lettres de sa famille, mais les conseils de son père l'ennuyaient, il lui semblait que sa mère répétait trop souvent la même chose et le traitait trop en enfant, et il riait des recommandations pieuses que lui prodiguait Julienne.

Quand il s'agissait d'écrire à son tour, il ne trouvait plus sous sa plume que des phrases d'une tendresse banale ; c'était pour lui une corvée dont il ne songeait pas encore à s'affranchir, mais dont il éloignait de plus en plus le retour.

Les cœurs n'étaient plus à l'unisson.

Jules n'était plus heureux, mais il s'étourdissait, il fermait les yeux, et son orgueil l'empêchait de reconnaître à quel point il était changé, parce qu'il travaillait encore et qu'il était regardé comme un des plus brillants élèves de l'école de droit.

Une fois sur la pente, il devait descendre rapidement.

Les plaisirs du carnaval l'entraînèrent.

Les leçons plus brillantes que solides de quelques professeurs du Collège de France, surtout d'un homme à qui l'on avait fait une réputation d'autant plus retentissante qu'il la méritait moins, mais c'était un transfuge du clergé, l'attiraient et affaiblissaient sa foi à mesure que son cœur se corrompait.

On sait le reste.

L'histoire de Jules est celle de trop de jeunes gens pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans de plus grands détails.

Il suffira de dire qu'avant la fin de sa première année d'étudiant, il avait descendu tous les degrés qui précipitent dans le vice. Il aurait pu aller passer les vacances dans sa famille, il alléguait un voyage très-intéressant à faire qui se présentait pour s'en dispenser, et il resta à Paris.

Pour la nouvelle vie qu'il menait, il fallait de l'argent : ce voyage prétendu était une raison pour en demander ; on lui en envoya.

Mais que de pleurs au petit château !

Le père n'osait encore condamner son fils, le vieux parent, abusé par les manières séduisantes du jeune homme, qui le voyait d'ailleurs le plus rarement possible, écrivait qu'il était toujours charmant et laborieux.

La mère pleurait en silence : elle ne pouvait comprendre qu'on préférât un voyage au bonheur de revoir sa famille ; ses pressentiments devenaient de plus en plus tristes.

Julienne la rassurait et la réconfortait ; mais, quand elle était seule, elle pleurait aussi, parce qu'elle ne comprenait plus rien aux lettres de Jules, bien rares, du reste, et qu'elle n'y sentait plus rien de cette tendresse fraternelle qui la rendait si heureuse.

Le bon vieillard s'affaiblissait de plus en plus. On lui cachait avec soin tout ce qui aurait pu l'affliger, et il souriait doucement quand on lui lisait les passages des lettres de Jules où le jeune homme parlait de lui.

On était donc malheureux dans le petit château vendéen.

Jules n'était pas plus heureux à Paris : de temps en temps, il sentait vivement le vide qui se creusait dans son cœur, il se reprochait ses abaissements ; sa loyauté naturelle se révoltait contre les mensonges dont il usait vis-à-vis de sa famille, mais il ne se sentait plus le courage de remonter le torrent, et il se précipitait avec d'autant plus

de violence dans le désordre, qu'il y trouvait moins de plaisir et de bonheur.

En un an, il avait vieilli de plusieurs années.

Il était dans ces dispositions, lorsque les deux complices du bois de Sise entrèrent en relation avec lui.

X

UNE SOCIÉTÉ QUI S'ÉCROULE.

Depuis leur conversation dans le bois de Sise, le Maudit et René avaient perfectionné leur plan, en se promenant ensemble tantôt sur les falaises, tantôt sous les frais ombrages du parc d'Eu, ou dans les sentiers perdus de la forêt du Mont-d'Orléans, qui donne à cette partie extrême de la Normandie l'aspect d'un paysage de nos Ardennes.

Puis ils étaient revenus à Paris.

La fatale maison de la montagne Sainte-Geneviève devint le lieu de leurs réunions secrètes.

Autant par avarice que par esprit de désordre, et par suite du triste état de sa fortune, le Maudit laissait à cette maison son aspect délabré, et le désordre intérieur répondait parfaitement à la misère extérieure, comme on l'a vu au commencement de cette histoire.

Peu à peu les deux complices faisaient des recrues.

Ils les trouvaient surtout parmi cette jeunesse perdue qui peuple en partie le quartier Latin, et parmi les membres des sociétés secrètes qui travaillaient alors avec la plus grande ardeur à démolir le trône de Juillet.

Le camarade de Jules s'était enrôlé dans cette ténébreuse association, dont le but réel n'était pas encore complètement montré aux adeptes.

Le Maudit n'avait pas jusqu'alors trouvé le jeune homme intelligent et résolu dont il avait besoin ; mais il avait trouvé la femme qui pouvait l'aider dans ses desseins.

René, qui avait plus de rapports avec la jeunesse des écoles, en sa qualité de professeur au collège de France, s'était plus particulièrement chargé de distinguer parmi ceux qui fréquentaient ses leçons, le jeune homme capable de comprendre l'œuvre et d'y travailler énergiquement.

La société était alors dans un état visible de désorganisation.

On apprenait chaque jour l'accomplissement de crimes épouvantables qui venaient souiller les plus grands noms.

On découvrait dans les plus hautes régions des malversations, des traits d'improbité qui annonçaient une profonde perversion du sens moral.

Fatiguée d'une paix souvent achetée aux dépens de l'honneur national, et maintenue à force de concessions faites à l'étranger, la France s'ennuyait, comme le disait un des plus brillants et des plus populaires orateurs de ce temps.

On avait découragé et blessé les hommes religieux,

On n'offrait rien de grand aux aspirations de la jeunesse,

On se complaisait dans une immobilité presque absolue, Il n'y avait de satisfaits que les hommes d'affaires, pour qui l'argent passe avant tout.

Une révolution était dans l'air. Les sociétés secrètes s'étaient reformées, une presse sans frein excitait tous les jours les esprits, les hommes mêmes qui touchaient de près ou de loin au gouvernement de l'Etat semblaient avoir perdu toute énergie, et leurs adversaires marchaient avec une extrême vivacité à l'assaut du pouvoir.

La fameuse campagne des banquets allait commencer.

Et, pendant ce temps, les plus fausses doctrines étaient ouvertement prêchées dans les journaux, dans les livres, dans les chaires de l'enseignement.

On pouvait impunément insulter la religion du pays.

Nul ne songeait à préserver les intérêts moraux, tous s'absorbaient dans la contemplation des intérêts matériels.

Tels professeurs prêchaient l'athéisme,

Tels autres jetaient tous les jours l'anathème à l'Évangile et à Jésus-Christ.

Il y avait des philosophes qui proclamaient que la propriété n'est qu'un vol ; des publicistes qui voulaient mettre tous les biens en commun, ou au moins en confier l'administration à la société tout entière, c'est-à-dire aux habiles qui seraient les représentants de la société.

D'autres émettaient des théories ridicules, mais qui n'en jetaient pas moins le trouble dans les intelligences.

Celui-ci allait fonder un prétendu paradis terrestre ;

Celui-là prétendait élever des phalanstères dans lesquels on arriverait au bonheur par la satisfaction harmonique de toutes les passions ;

Cet autre ressuscitait la doctrine de la métempsychose ;

Un historien, jetant les fleurs de son éloquence sur les plus mauvais jours de notre grande révolution, diminuait l'horreur qu'inspiraient les crimes de cette lugubre époque, et réhabilitait des personnages dont la mémoire n'est digne que d'exécration.

Les romanciers, pour arriver plus facilement au succès, remuaient toutes les fanges du vice, dévoilaient les plus honteux mystères d'une civilisation avancée et corrompue, et inventaient des calomnies qui jetaient le discrédit sur les institutions les plus utiles et les plus admirables.

Le théâtre venait par dessus tout cela, et jetait en pâture aux foules avides et impressionnables toutes les vertus domestiques, tout ce qui mérite d'être respecté et honoré.

L'édifice social était ainsi miné de toutes parts :

S'il se tenait encore debout, c'était par un prodige d'équilibre.

Mais il suffisait désormais du moindre effort pour le renverser, il suffisait d'un coup de plus porté à la base, pour qu'il s'effondrât sur lui-même et n'offrît plus que des ruines aux regards effrayés.

Une femme se distinguait parmi les démolisseurs.

Douée d'un remarquable talent d'écrivain et d'une puissante imagination, soutenue par la niaise admiration de cette société même dont elle démolissait les remparts, ayant d'ailleurs, dans son passé, des souvenirs qui devaient être des remords et qui entretenaient sa haine contre les institutions sociales et religieuses, elle consacrait sa plume à la démolition de la famille, à la réhabilitation des pas-

sions les plus basses ; elle attaquait à la fois la religion et le mariage ; elle séduisait la jeunesse par de brillantes théories, les femmes par des aspirations à une indépendance qui plaît toujours, même quand elle est nuisible.

Elle parlait avec tant de charme des beautés de la nature,

Elle analysait avec tant de finesse et d'agrément le jeu des passions,

Qu'on la lisait avec entraînement, et, une fois pris par ce style enchanteur, ému par ces descriptions pleines de chaleur et de grâce, le lecteur dévorait sans trop de dégoût les plus monstrueuses théories, les plus absurdes doctrines.

Sous cette plume séduisante, les plus ridicules théories paraissaient quelque chose de sérieux ; les attaques les plus audacieuses à la religion, à la famille, paraissaient justifiées, et l'on s'en allait ainsi, perdant l'énergie des croyances en même temps que l'énergie de la volonté.

C'était bien là la femme qu'il fallait au Maudit et à René.

Elle n'était plus jeune, mais, dans sa maturité, elle conservait quelques-unes des grâces de sa jeunesse, et sa conversation, ses manières n'exerçaient pas une attraction moins puissante que ses livres ; il était difficile qu'un jeune homme résistât à cette fascination puissante que donnent la renommée, l'esprit et de flatteurs compliments adressés à propos.

On s'entendit bien vite.

Restait le jeune homme à trouver ;

René y songeait continuellement.

Il remarqua bientôt l'assiduité de Jules à ses leçons, il apprit par le camarade de Jules qui il était.

Les mœurs s'étaient altérées, la foi était encore intacte dans ce cœur.

René conseilla de l'entraîner de plus en plus dans les plaisirs. Quand les instincts du cœur seraient tous tournés contre la religion, il serait plus facile de l'amener ; mais cette intelligence était si pénétrante, et elle conservait encore de sa première éducation une telle loyauté, une telle droiture, qu'il importait de ne procéder que par degrés.

René ne se montra pas d'abord, il fit agir l'étudiant déjà gagné. Puis, celui-ci inspira peu à peu à Jules le désir de voir le grand homme :

— Je le connais, lui dit-il, il est simple, il est bon, tu serais certainement enchanté, si tu entrais en relation avec lui.

— Je l'admire, en effet, répondit Jules, je l'écoute avec curiosité, il parle admirablement, il est savant, mais je t'avoue que son incrédulité m'effraie.

— Bah ! tu en es encore là ?

— Tu as droit de te moquer de moi, je le sais ; ma conduite n'est plus en rapport avec mes principes. Il faut, pour être logique, ou que je change de conduite...

— Garde-t-en bien !

— Ou que je change de principes.

— Voilà !

— Mais j'hésite.

— Tu as tort.

— J'hésite, parce que je ne suis pas bien sûr d'avoir pris la bonne voie. Au fond, vois-tu, je ne suis pas con-

tent de moi. Je sens que je fais fatigues route, que je perds tous les jours un peu de l'estime que j'ai pour moi-même.

— Allons donc, pas de scrupules ! Est-ce qu'il ne faut pas s'amuser ? Plus tard, nous réfléchirons.

— J'ai ma mère.

— Et moi aussi, parbleu ! Mais qu'est-ce que ta mère vient faire là ? Je comprends, il ne faut pas l'affliger ; mais je pense bien que tu ne lui fais pas ta confession dans tes lettres.

— Je n'aurais garde.

— Eh bien ! laisse donc là ce sérieux. D'ailleurs, crois-moi, cela n'aura qu'un temps. Les hommes éclairés de notre époque savent à quoi s'en tenir là-dessus. Vois M. René, n'a-t-il pas été séminariste ? Eh bien ! cela ne l'empêche pas d'enseigner ce que tu sais.

— Il n'en fait peut-être pas mieux.

— Je n'ai pas à voir cela. Ce que je sais, c'est qu'il est obligé de se retenir en public ; malgré sa hardiesse, il ne parle encore qu'à mots couverts. Tu verrais, si tu l'entendais dans l'intimité ! Nous sommes trois ou quatre qui le fréquentons ainsi. Oh ! quand le Maître parle sans avoir à compter avec les journaux des Jésuites et les criailleries des dévots, il nous en dit de belles, va. Jamais je n'ai vu démolir plus lestement l'Évangile, la Bible et tout le bataclan.

Cette conversation avait lieu dans un des premiers jours d'octobre 1847, au jardin du Luxembourg.

Elle était encore un peu forte pour Jules, car son camarade s'aperçut qu'il restait pensif et soucieux.

— Allons, poursuivit-il, je vois que je te contrarie. C'est

sans intention, tu le sais. Mais il faut que tu me promettes de voir le Maître ; vrai, tu en seras content. Tu en feras d'ailleurs ce que tu voudras ; qu'est-ce que cela te coûte donc ? Il est en ce moment absent de Paris ; il revient dans quelques jours, il faut que tu sois des nôtres.

Jules avait envie de résister, mais son camarade avait touché la corde sensible, il avait piqué sa curiosité, cette curiosité malsaine qu'éprouvent tous ceux dont la conduite n'est pas pure, et qui cherchent instinctivement à se fortifier contre les remords en établissant des théories qui en suppriment la cause.

René avait bien endoctriné son disciple ; il lui avait dit comment il fallait s'y prendre, mêler adroitement le raisonnement et la plaisanterie, et surtout empêcher Jules de rompre avec ses habitudes de dissipation.

— Allons, dit enfin le séducteur, je crois que tu es aujourd'hui dans tes idées tristes.

— C'est vrai, j'ai reçu ce matin une lettre de ma sœur, et...

— Et... et... elle te dit, n'est-ce pas, qu'elle t'aime bien, et elle te conjure d'aimer toujours bien le bon Dieu. Tout cela est connu.

— Mais elle m'aime tant... si elle savait...

— Allons, allons, voilà encore le noir qui revient. Sais-tu, Jules, que tu me parais furieusement lent à devenir un homme ?

— N'as-tu pas été trop vite, toi ?

— Vite ou non, il faut arriver ; je suis arrivé, pourquoi resterais-tu en route, lorsqu'en t'engageant plus avant, tu sais que tu trouveras à la fois le plaisir et ces puis-

santes influences sans lesquelles on n'arrive à rien aujourd'hui ?

C'était encore là une des cordes qu'on ne faisait jamais vibrer en vain pour Jules. Il était devenu moins laborieux, il se précipitait dans le plaisir avec une sorte d'emportement, mais il était resté ambitieux ; son perfide ami le savait, et il lui avait déjà plus d'une fois fait entrevoir l'existence d'une société mystérieuse dont tous les membres devaient s'entr'aider, se pousser aux places et aux honneurs, aussitôt qu'on aurait renversé l'état de choses actuel.

L'ami de Jules vit l'effet produit par ses dernières paroles ; afin de porter un dernier coup aux idées sérieuses et tristes du jeune homme, il ajouta :

— Finissons-en, mon cher ; assez de réflexions sérieuses comme cela. Tu sais que dimanche le bal Mabille donne une fête splendide ; je t'y attends.

— C'est convenu.

Et ils se séparèrent.

XI

LA LETTRE DE JULIENNE.

Rentré chez lui, Jules tomba dans un grand abattement.

La lettre reçue de sa sœur avait réveillé en lui mille doux souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. En comparant ces temps tout remplis de joies pures et d'espérances, avec la vie qu'il menait depuis bientôt un an, il ne pouvait s'empêcher de s'avouer qu'il était alors plus heureux, et qu'il était loin de marcher maintenant vers le bonheur.

S'il n'eût pas été déjà si engagé, ou plutôt s'il n'eût pas été déjà si affaibli, il aurait repris sa vie de travail et se serait tourné vers une autre société de jeunes gens, qui paraissaient si heureux tout en se refusant les plaisirs coupables que, lui, recherchait avec une sorte de frénésie.

Que faire ? A quoi se résoudre ?

Il était irrité contre lui-même, mais il s'irritait en même temps contre cette foi gênante qui l'empêchait d'être tranquille dans son désordre.

De temps en temps, une larme venait mouiller sa paupière : il songeait à sa mère, à son père, au vénérable aïeul qui l'avait béni avec tant d'effusion au moment de son départ ; et il voyait passer devant lui la gracieuse figure de sa sœur qui l'avait tant de fois consolé dans ses petits chagrins, et dont le rire franc et éclatant venait retentir à son oreille comme un écho de la famille.

Puis il cherchait à secouer ces souvenirs.

— Sottises, disait-il, que tout cela. Dans ces trous de la province on ne vit pas ; c'est une continuelle somnolence. Toujours, toujours la même chose. On se lève avec le soleil, on se couche avec lui. Le matin, il faut songer à la nourriture des poules, puis s'occuper du cheval, de la chèvre, puis travailler au jardin, et tous les jours c'est à recommencer. Pour distraction, tantôt la pluie, tantôt la neige ; voilà les spectacles. Tout au plus peut-on, pendant la belle saison, courir un peu et chasser dans la plaine, et battre les buissons. Puis, c'est tout. Vie de végétaux, vie d'animaux tout au plus. Mais ici, quelle variété de plaisirs ! Aucun jour ne ressemble à l'autre, on se sent vivre, on a la fièvre de la vie.

Mais Jules avait beau faire, il ne pouvait se tromper lui-même. En comparant la vie parisienne à la vie provinciale, il retrouvait dans celle-ci mille charmes que celle-là ne lui procurait pas. C'était bien cela : la fièvre ici, mais, là bas, l'existence simple, calme, heureuse ; ici la maladie, là bas la santé de l'âme et du corps.

La lettre de Julienne était là sur la table de travail. Jules essayait d'en détourner les yeux, et il la voyait toujours ; elle l'attirait par un charme secret dont il ne pouvait se rendre compte, et il lui semblait que Julienne était là elle-même qui lui disait :

— Prends donc, mon petit frère, relis-moi, écoute-moi ; est-ce que je ne mérite pas que tu m'écoutes aussi bien que tes amis de Paris ?

Jules reprit cette lettre, dont il connaissait si bien l'écriture fine et nette.

Une voix diabolique lui disait de la déchirer et de la jeter au feu ; une autre le retenait et le poussait à lire.

Il semblait que de cette lecture dépendit son avenir. S'il lisait, il avait à renoncer à sa vie actuelle, à reprendre les habitudes de la famille ; s'il la rejetait, il rompait avec tout son passé d'enfance et de jeunesse, il rompait avec sa famille.

Il hésita longtemps.

Cette hésitation le faisait souffrir et l'irritait. Plus d'une fois il froissa la lettre avec colère, mais aussitôt il en faisait disparaître les plis ; il lui semblait qu'il venait de frapper sa sœur elle-même, et qu'il l'entendait dire :

— Jules, que t'ai-je donc fait pour que tu me traites ainsi ?

Enfin :

— Mais tout cela, c'est de l'enfantillage, s'écria-t-il. Je vais la relire, cette lettre, et nous verrons bien si une jeune fille qui n'a jamais quitté la robe de sa mère est capable de détourner de son chemin un homme de vingt-deux ans.

Et il lut :

« Mon bien cher petit Jules, ton grand voyage doit être terminé maintenant ou bien près ; je veux que tu trouves à ton retour une lettre de ta petite sœur, qui te montre qu'elle ne t'oublie pas et qui te donne des nouvelles de nous tous.

« Tu as été un peu bien méchant, mon cher Jules. Pas un mot de toi pendant ce long voyage de deux mois, où tu as dû voir tant de choses curieuses. J'espère que tu vas être moins paresseux, et que nous allons recevoir un long journal, un volume entier d'impressions de voyage : cela nous amusera bien.

« Notre vie d'ici est toujours la même, tu la connais ; mais comme tu nous manques ! à moi surtout, à qui tu faisais de si belles peurs, quand tu t'accoutrais en chasseur et que tu partais avec ton terrible fusil ! Chaque fois que j'entendais un coup : Quel moineau vient-il de tuer ? me disais-je. Et pourvu que Nemrod n'ait pas tiré sur ma gentille colombe ? Quand tu revenais, j'osais à peine ouvrir ta carnassière ; M. Nemrod n'était pas toujours de bonne humeur, mais bast ! à défaut de caille ou de perdrix, nous trouvions bien moyen de servir un poulet sur la table.

« Pauvre grand papa devient bien vieux. Il faut maintenant qu'on le roule dans son fauteuil jusqu'auprès de la table ; on le roule aussi près de la porte, afin qu'il puisse jouir des doux rayons de soleil qui le réchauffent, et de la vue des dernières fleurs de la saison. Il parle souvent de toi ; il s'applaudit de tes succès, mais il trouve que tes lettres sont bien courtes, et, depuis quelques semaines, il se plaint de ne plus recevoir de nouvelles.

« Ce cher grand papa nous fait souvent pleurer en disant qu'il faut s'apprêter à la séparation. — Et mon bon Jules, dit-il, quand donc reviendra-t-il ? Il me manquera quelque chose si je ne puis le voir avant de mourir.

« Mais je ne veux pas t'attrister, mon Jules. Je te dirai donc que nos chers parents se portent bien ; mais papa me paraît inquiet : quand on parle de toi, il devient tout soucieux et triste, et maman se met à pleurer. Je leur demande pourquoi : ils ne me répondent pas. Est-ce qu'il t'est arrivé quelque chose que l'on m'a caché, mon Jules ? Il y a là un mystère qui m'afflige, sans que je puisse m'en rendre compte. Si tu étais malade, ils me le diraient, et maman serait déjà partie. Est-ce le chagrin de ne plus te voir ? Est-ce autre chose ? Dis-moi cela, mon Jules, toi qui aimais tant à me faire tes petites confidences, tu sais, lorsque nous nous promenions dans les chemins creux, le long des haies, et que nous faisions de si beaux projets pour l'avenir. Tu devais devenir ministre, et moi pour le moins princesse.

« Eh bien ! où en sont ces projets ? Veux-tu toujours être ministre ? Quant à moi, j'ai aussi de l'ambition. Oh ! si ma bonne mère, si mon père chéri n'étaient pas là, je crois que je quitterais bientôt la maison paternelle. Il y a tant de petits enfants orphelins qui ont besoin de mères, tant de pauvres à soulager, tant de malades à soigner. Nous avons été l'autre jour à la ville, et nous avons visité l'hôpital. Ah ! il y a là une toilette qui me conviendrait fort. Figure-toi cela, mon Jules : une grande belle robe grise en bure et une cornette blanche comme le lait qui tremble doucement à chaque pas que l'on fait. N'est-ce pas que c'est joli, et

que cela m'irait bien ! Mais j'ai voulu en dire un mot à maman, elle s'est jetée dans mes bras : Ma Julienne, ma Julienne, attend que je sois morte, s'est-elle écriée. Je n'en ai plus reparlé. Pourtant, c'est bien beau, une toilette de Sœur grise ; il me semble que ce sera ma toilette de mariée.

« Vois comme je bavarde avec toi, mon Jules. Il faut bien que je le fasse pour deux ; car tu n'abuses pas de la parole quand tu nous écris, vilain frère. Est-ce qu'il n'y a plus d'encre à Paris ? Mais tu es si occupé que je te pardonne ; il n'y a que ces études de droit auxquelles je ne pardonne pas. Je suis sûre que tu pâlis sur ces livres de latin, où l'on ne peut rien comprendre, et de français, qui ne sont pas beaucoup plus clairs.

« Mais, pour devenir ministre !

« Moi, je ne me donne pas tant de peine : je jette la graine aux poules, je soigne mes fleurs, je redresse mes dahlias quand la pluie les a renversés, et, en ce moment même, j'aperçois tout près de ma fenêtre de belles grosses grappes de raisin que je voudrais bien pouvoir t'envoyer avec le moineau qui fourrage là-dedans et qui s'en donne à cœur joie, le gourmand. Mais je ne veux pas les chasser : c'est peut-être un de ceux qui couraient devant nous l'année dernière lorsque nous avons été te conduire à cette vilaine diligence qui t'a enlevé.

« Ne fais pas attention à ce pâté, mon Jules. Je te le confesse, en songeant à ce triste départ, j'ai laissé tomber une larme sur le papier, la plume a glissé, et je te sers là un point qui est un peu trop gros. Ne pleure pas pour cela, mon petit Jules. Je suis heureuse. Si tu étais ici, rien ne nous

manquerait, mais il faut bien faire quelques sacrifices. Le bon Dieu nous en tiendra compte plus tard, n'est-ce pas ?

« C'est étonnant, voici les idées tristes qui m'arrivent. Cette larme a changé le cours de mes idées, et puis je vois si souvent pleurer notre mère chérie ; papa est toujours si soucieux.... Non, je ne veux pas m'arrêter à cette pensée. Notre Jules est toujours bon, toujours laborieux. Il n'a pas oublié sa famille, il pense toujours à sa sœur ; et je suis sûre qu'il a toujours là, près de son cœur, la petite médaille que je lui ai donnée.

« Allons, voilà que je me mets à pleurer de plus fort en plus fort. Pardonne-moi, cher petit frère ; c'est un accès de tristesse qui me prend. Si tu étais là, cela passerait bien vite ; mais tu es si loin, il y a si longtemps que tu nous as écrit, et tu nous écris si brièvement.

« Bon papa t'embrasse, papa et maman t'embrassent. Reçois les baisers de ta sœur, et écris-nous bientôt une longue, longue lettre, qui chasse les soucis de papa, qui empêche maman de pleurer, et qui me rende plus raisonnable lorsque je t'écrirai.

« Ta JULIENNE. »

En finissant la lecture de cette lettre, Jules se mit à pleurer. Il ne pouvait se dissimuler qu'il était une cause de douleur pour sa famille ; il avait de graves reproches à se faire ; il se reprochait surtout le mensonge qu'il avait employé pour faire croire à un voyage auquel il n'avait jamais songé. On pleurait là-bas, pendant qu'il se livrait à des plaisirs qui ne le rendaient pas heureux ; il y avait là-bas une jeune fille, accoutumée à recevoir chaque jour les caresses maternelles, et qui, pour se dévouer au service des pauvres,

était prête aux plus rudes sacrifices, tandis que lui, l'homme qui se disait fort, se laissait aller si facilement à la pente du mal.

La comparaison n'était pas certes à son avantage : il se sentait profondément humilié, et comme dans son cœur n'étaient qu'endormis les sentiments de la piété filiale, il était vivement touché.

Que penserait de lui cette sœur si affectueuse, si pure, qui ne pouvait même pas se douter de ses désordres ? Quelle affliction pour sa mère, quand elle saurait tout ! Et comment supporterait-il les regards de son père, lorsqu'ils pénétreraient jusqu'au fond de son cœur ?

Si on lui avait fait des reproches, il se serait irrité ; mais Julienne ne cherchait qu'à lui dire des choses agréables, et c'était malgré elle qu'étaient venues les pensées tristes, signes encore d'une affection fraternelle dont il ne pouvait méconnaître le prix.

Lorsque le cœur est plein, un rien le fait déborder ; le moindre incident, un mot, un geste font remonter jusqu'aux yeux les larmes qui s'y amassent.

Jules avait souri, il était resté froid jusqu'à l'histoire du moineau ; mais là, le souvenir fit la même impression sur lui que sur sa sœur, et les larmes coulèrent.

Il plia soigneusement la lettre après l'avoir lue, il la serra dans le tiroir de sa table de travail, et, d'instinct, il porta la main sur sa poitrine pour y sentir la médaille de la Vierge, qu'il y avait en effet suspendue, le jour de son arrivée à Paris.

Elle y était toujours, c'était le lien qui le rattachait à sa vie passée, à sa famille ; tant qu'il ne la quitterait pas,

l'espoir du retour resterait. Dans les dispositions où il se trouvait, il n'était guère d'humeur à sortir. Il ne songeait pas à manger. Quand le jour baissa, il alluma sa lampe. La soirée était froide ; il alluma son feu, et il resta ainsi plongé dans ses souvenirs, considérant la flamme qui s'élevait dans l'âtre, se rappelant les douces soirées d'hiver au coin du foyer domestique, alors qu'il n'était pas encore allé au collège de Poitiers, voyant son vénérable aïeul dans ce fauteuil où il l'avait tant de fois tourmenté par ses caresses enfantines, et, à côté de la figure sévère de son père, de la figure affligée de sa mère, voyant la douce et sympathique figure de Julienne qui l'appelait d'un sourire, et qui lui disait :

— C'est ici qu'est le bonheur.

Il resta ainsi, sans se rendre compte des heures qui s'écoulaient ; ces souvenirs du passé, ce repentir même du présent avaient pour lui une extraordinaire douceur. Il ne comprenait plus comment il avait pu quitter la proie pour l'ombre, et le bonheur pour le plaisir.

Dans ce moment, la présence d'un ami véritable l'aurait ramené définitivement au bien ; mais il n'avait pas su se faire un de ces amis qui vous soutiennent dans la bonne voie, il était seul quand il s'agissait de marcher vers le bien.

Au lieu de cet ami, ce fut un tout autre personnage qu'il vit entrer dans sa modeste chambre d'étudiant.

XII

CHRÉTIENS ET ATHÉES.

Lorsque Jules eut quitté son camarade dans le Jardin du Luxembourg, celui-ci s'enfonça dans la Pépinière, qui venait d'être récemment ajoutée à ce jardin.

Là, il rencontra une personne qu'il ne s'attendait pas à voir sitôt.

Celui qu'il appelait le Maître, René, était déjà de retour à Paris.

Mais il n'était pas seul.

Il se promenait avec un personnage plus âgé, que l'étudiant ne connaissait pas encore ; car, si on l'avait estimé capable d'entraîner vers le mal quelques imprudents, on le jugeait aussi trop étourdi pour garder les secrets de la conjuration.

René était avec le Maudit.

Séparés depuis plus de deux mois, ils venaient de se revoir, et ils se rendaient compte de leurs travaux pendant cette séparation.

Le Maudit trouvait l'œuvre très-avancée :

L'agitation politique était à son comble ;

Les esprits s'échauffaient de plus en plus ;

La moralité publique baissait toujours ;

La presse attaquait impunément tout ce qui doit être respecté ;

Et le prêtre de Rome, comme il appelait le Pape, ne devait pas tarder à tomber lui-même sous les coups des agitateurs, qui profitaient de toutes ses concessions pour ruiner le trône pontifical.

Tout allait bien, d'après cet homme pour qui le mal était le bien, et qui n'espérait plus de joie que dans la contemplation des ruines et des désastres.

René était moins satisfait.

D'abord, il n'avait pu encore amener à lui le jeune homme dont il avait besoin pour ses desseins. Ce jeune homme, il le connaissait, il savait qu'il avançait peu à peu de son côté, mais il ne le tenait pas encore ; et il augurait mal de cette difficulté à entraîner la jeunesse.

Cette jeunesse, en effet, commençait à se défier des prédicateurs d'athéisme et d'immoralité.

Il y avait bien l'enseignement des chaires publiques, il y avait les théâtres, les fêtes, les tripots clandestins, les bals ; il y avait tous les genres de séductions, et bon nombre de jeunes gens s'y laissaient prendre.

Mais, à côté de ce courant, il y en avait un autre contraire qui se dessinait de plus en plus :

Si l'on voyait la jeunesse se presser autour des chaires de l'athéisme, on en voyait aussi la partie la plus vivante, la plus estimable, se presser autour des chaires catholiques, où se faisaient entendre des voix éloquentes et aimées, et, tous les ans, le jour de Pâques, c'était toute une armée de jeunes gens qui proclamait sa foi au Ressuscité devant l'autel de Notre-Dame.

Les bals, les lieux de plaisirs étaient remplis, mais on voyait aussi, le soir, dans chacune des paroisses de Paris, des jeunes gens entrer paisiblement dans l'église. Après s'y être agenouillés, ils se rendaient dans une salle particulière. Là, présidés par quelque homme respectable, ici par un magistrat, là par un ancien militaire qui avait gagné sur le champ de bataille la croix attachée à sa poitrine, ailleurs par l'un des membres de ces familles historiques dont le nom est le synonyme d'honneur et de bienfaisance ; présidés quelquefois par l'un deux, ils faisaient une courte invocation à saint Vincent de Paul, et ils s'asseyaient pour délibérer sur la situation de pauvres familles, de vieillards délaissés, d'enfants privés de leurs parents. Ces jeunes gens étaient riches pour la plupart, tous auraient pu consacrer aux plaisirs leur argent et leur temps. Mais ils croyaient au divin Rédempteur, ils n'oubliaient pas leurs âmes, ils restaient fidèles aux recommandations de leurs mères et de leurs sœurs, et chacun venait à son tour tendre la main pour les pauvres dont il s'était chargé, exposer leurs besoins, s'éclairer de l'expérience de ses frères.

Puis, une modeste bourse circulait dans l'assemblée : chacun y mettait ce qu'il voulait ; la bourse se remplissait ;

c'était le budget de la veuve, de l'orphelin, du vieillard, du pauvre malade.

Une prière terminait la réunion, et ces jeunes gens sortaient pour se disperser dans tous les quartiers de l'immense cité. Ils étaient heureux, on pouvait le voir à leur figure riante, à leur démarche résolue autant que grave, à leurs cordiales poignées de main.

Et, le lendemain, tous ces vrais amis du pauvre, qui ne s'amusaient pas à faire de théories pour le perfectionnement et le bonheur de l'humanité, se rendaient dans leurs familles d'adoption.

Tel, qui n'avait jamais vu dans le château de ses pères que la splendeur et l'abondance, gravissait l'escalier délabré d'une misérable maison ; il montait jusqu'à la mansarde, et là, entouré de trois ou quatre petits enfants presque mourants de faim qui saluaient son arrivée par des cris de joie, il encourageait la mère de famille, il disait de bonnes et douces paroles à l'ouvrier couché sur son lit de souffrance.

On en voyait qui priaient la mère de famille d'aller vaquer à ses affaires, d'aller acheter les provisions dont le ménage avait besoin, et, pendant son absence, ils nettoyaient les enfants, ils leur faisaient faire leur prière à ce Père qui est dans les cieux et qui leur envoyait ainsi ses anges sous une forme visible ; ils préparaient la potion du malade, ils leur prodiguaient leurs soins avec l'attention des garde-malades les plus expérimentées.

René savait cela, et cela lui faisait envisager l'avenir avec inquiétude.

— Nous ne touchons pas encore au but, disait-il au

Maudit. La religion du Crucifié a encore bien des adeptes ; il y a encore trop de jeunes gens qui préfèrent la croix au plaisir.

— Pas de désespoir, répondait le Maudit. Nous avons gagné énormément de terrain. Il reste bien quelques retardataires, mais nous marchons. Vois donc (l'intimité était devenue telle depuis le bois de Sise, que le Maudit avait fini par tutoyer René), vois donc ce qui se passe autour de nous, comme tous les esprits sont en fermentation, comme l'autorité est usée, et avec quel art les révolutionnaires de Rome mènent leur Pontife aux abîmes.

— Je vois tout cela, reprenait René, mais tout cela, c'est la surface. Au-dessous, j'aperçois le roc inébranlable, et j'avoue que je doute fort du succès. C'est ainsi que les choses se passent toujours. Les hommes ardents se ruent sur l'édifice, ils l'abattent avec fureur, tout tombe, mais aussitôt les ruines les effraient, ils ne savent plus où s'abriter, et sur les fondements restés intacts on construit un nouvel édifice plus solide, plus splendide que l'ancien.

— Allons, voici que tu broies du noir, mon ami ; nous n'en sommes pas là, l'humanité progresse ; après avoir abattu l'édifice, elle en arrachera les fondements et les dispersera aux quatre vents du ciel. Tu verras.

— Je crains de ne pas voir.

— Mais songe donc au bruit qu'a fait ton livre ! Quel coup porté à la divinité de cet homme au nom de qui l'on tient l'humanité courbée sous le plus abrutissant esclavage ! A-t-on jamais vu un pareil succès ?

— C'est ce succès même qui m'effraie.

— Comment cela ?

— Jugez plutôt. Voici bientôt cinq mois que mon livre a paru. Avec quelle fureur on s'est jeté dessus, je n'ai pas besoin de le dire. Tout le monde l'a lu. Un moment nos adversaires ont été atterrés. Désormais, disions-nous, c'en est fait de la divinité de Jésus. Le Dieu mort, nous aurons facilement raison de ses prêtres, et le trône de celui qui réside à Rome tombera au premier souffle. Et bien ! où en sommes-nous ? Le nom seul du prêtre de Rome excite les acclamations populaires. Je ne vois pas que les prêtres soient moins respectés qu'auparavant ; les églises sont aussi fréquentées. Nous avons fait beaucoup de bruit, nous avons soulevé des flots de poussière ; le bruit s'apaise, la poussière est retombée, nous en sommes absolument au même point. Je n'ai gagné personne à la grande cause. Car, je puis bien le dire entre nous : Ceux qui m'ont admiré, ce sont ceux qui ne croyaient déjà plus à Jésus ; ceux qui me citent encore ne sont pas précisément des savants, et j'ai reçu plus d'une blessure qui ne m'a pas été du tout agréable.

— Et voilà pourquoi, s'écria le Maudit, voilà pourquoi il faut nous venger. Qu'importe, après tout, que nous réussissions complètement ? Pourvu que je voie tomber cette société, pourvu que je puisse démolir, je serai heureux. N'est-ce pas un bonheur pour toi de voir tomber pièce à pièce l'édifice, d'entendre le cri des travailleurs ensevelis sous les décombres et de contempler des ruines ? Nos pères ont vu ce délicieux spectacle ; il faut que je le voie à mon tour, dussé-je être écrasé par l'édifice croulant, dussé-je périr en travaillant à sa démolition.

En prononçant ces paroles, le Maudit s'était mis à marcher

à grands pas ; ses yeux lançaient des éclairs sinistres, c'était vraiment une joie de l'enfer qu'il éprouvait.

René quitta son bras ; il était effrayé de cette exaltation diabolique ; il redoutait de plus en plus les conséquences d'une liaison qui devait les mener si loin ; mais le sort en était jeté : par son livre, il avait rompu définitivement avec la société chrétienne, il irait jusqu'au bout, sans joie, sans exaltation, sans cette fièvre du mal qui soutenait le Maudit.

Du reste, que cherchait-il ?

Les plaisirs n'avaient pas d'attraits pour lui.

Son cœur, desséché et froid, n'éprouvait quelque émotion qu'au bruit de la renommée :

— Je ferai parler de moi, avait-il dit en quittant l'Eglise qui l'avait nourri.

A cet appel de l'orgueil, la renommée avait en effet répondu :

On parlait de lui ;

C'était tout le bonheur qu'il avait désiré, et il en savourait tristement le fruit amer et âcre.

Au moment où il quittait le bras du Maudit, le camarade de Jules s'approchait de lui :

— C'est vous, Maître ? Je ne vous croyais pas à Paris.

— Je suis arrivé aujourd'hui. Et Jules ?

— Jules est incompréhensible : je viens de le quitter ; il ne renonce pas à vous voir, mais il recule toujours. Quand je le crois le mieux disposé, il suffit d'une lettre de sa famille, de quelques mots de sa sœur pour ranimer tous ses préjugés d'enfance. Il désire vous voir, et il a peur.

— Il a donc une sœur ?

— Oui, je croyais vous l'avoir dit. Je n'ai jamais vu cette demoiselle, mais il est sûr qu'elle exerce sur lui une influence bien puissante.

— Il a une sœur ?

— Je viens de vous le dire, Maître.

René n'écoutait plus. Lui aussi, il avait eu une sœur, une sœur qui avait aussi exercé une grande influence sur son esprit, mais une influence bien différente de celle qu'exerçait la sœur de Jules.

Il resta un moment silencieux, puis il dit :

— Enfin, où en est-il ?

— Quant aux parties de plaisir, il est toujours des nôtres, et nous devons nous retrouver dimanche au bal Mabilles ; mais, quand on entame avec lui la question religieuse, il est visiblement embarrassé. J'y perds mon latin.

— Nous arrangerons cela, dit René ; au revoir.

L'étudiant s'éloigna.

Le Maudit, qui était resté à l'écart pendant cette conversation, se rapprocha alors de René.

— Quel est donc ce jeune homme ?

— C'est un des nôtres.

— Tu ne me l'as pas encore fait voir.

— Il est des nôtres pour attirer des recrues ; mais c'est une faible tête ; il aime le plaisir, il est incapable de s'élever aux hautes combinaisons qu'exige le grand œuvre. Je l'ai chargé de gagner Jules ; il avance, mais bien lentement.

— Tant mieux. Si ce Jules, que je voudrais bien enfin connaître, est difficile à gagner, quand il le sera, il ne reculera pas. J'aime ces caractères ; c'est bien l'homme qu'il nous faut.

— Mais je ne sais comment l'aborder.

— Tu attends trop, peut-être. Au point où il en est, il faut frapper un grand coup. Ta renommée l'a séduit, m'as-tu dit ; il n'est plus bon d'user d'un intermédiaire. Va le trouver ; cette démarche le flattera autant qu'elle l'étonnera. Je réponds que tu ne le quittes pas sans l'avoir entièrement gagné à la cause. Quand cela sera fait, tu me l'amèneras.

— Vous avez peut-être raison, je veux essayer.

— Sans doute. Tu sais où il demeure ?

— Oui.

— Il faut le voir dès ce soir. A quelques mots de l'étudiant que j'ai entendus, je devine qu'il est en ce moment tiraillé en deux sens contraires ; il importe de ne pas le laisser livré à lui-même ; il pourrait nous échapper. Vois-le ce soir, vois-le tout de suite ; cela me paraît urgent.

— Je le verrai, dit René.

Les deux amis, si l'on peut profaner ce beau nom en l'appliquant à une liaison infernale, les deux amis se promenèrent encore quelque temps dans la Pépinière, où l'air se conservait plus tiède que dans le jardin, puis ils remontèrent dans l'allée de l'Observatoire et se rapprochèrent du Palais. Le Maudit tourna du côté du Panthéon et se rendit chez lui. René franchit la grille placée presque en face de l'Odéon, et, après avoir diné dans un des restaurants qui entourent ce théâtre, il se rendit directement chez Jules, qui habitait une maison garnie de la rue Racine.

XIII

TENTATION.

En voyant entrer le Maître, Jules fut tellement étonné, qu'il ne trouva d'abord aucune parole. Enfin :

— Comment, c'est vous, Monsieur? D'où me vient un pareil honneur?

— Jules, dit René, je vous ai remarqué depuis longtemps à mes leçons ; je sais que vous êtes un jeune homme intelligent ; mais on m'a dit que vous n'osiez venir me trouver, et faire partie du petit cercle de jeunes gens intelligents comme vous que j'aime à voir réunis autour de moi. Je suis venu.

Un changement subit se fit dans le cours des idées de Jules. Tout à l'heure il pensait à sa mère, à sa sœur, et il était tout attendri ; son cœur, trop plein, débordait en

douces larmes ; il allait prendre quelque généreuse résolution.

La vue du Maître que, dans sa naïveté, car il conservait encore un peu de la naïveté de la province, la vue de cet homme qu'il considérait comme un homme supérieur, les compliments qu'il en recevait, cette démarche extraordinaire, flattaient à tel point son orgueil, que toutes ses idées d'ambition reprirent le dessus ; il oublia sœur, mère, père et grand-père, et ne vit plus que l'avenir brillant qu'une telle amitié allait ouvrir devant lui.

René connaissait trop la jeunesse pour ne pas s'apercevoir de l'effet qu'il avait produit.

Il laissa un moment le jeune homme à son embarras et au plaisir qu'il éprouvait ; puis il lui dit :

— Jules, est-ce que vous ne voulez pas de mon amitié ?

— Comment ! Monsieur ; mais un tel honneur...

— Il ne s'agit pas d'honneur. C'est le devoir d'un professeur de distinguer les élèves qui ont de l'intelligence, de leur aplanir les voies, de les guider et de les conduire aux premiers rangs. Est-ce que vous n'avez pas d'ambition ?

Jules hésitait.

— Avouez-le franchement, dit René. Avec vos talents, avec la vivacité de votre esprit, avec vos idées généreuses, il est impossible que vous n'aspiriez pas à quelque chose d'élevé, et je ne sais pas à quoi vous ne pourriez prétendre.

— Il est vrai, dit enfin Jules, que, dans mon enfance, j'ai fait de beaux rêves. Je désirais aller bien haut. Ne riez pas, Monsieur, je voulais être ministre. Aussi c'était parce que j'avais entendu dire qu'un ministre est tout-puissant, qu'il a de beaux équipages, de nombreux domestiques, et

qu'il n'a qu'un mot à dire pour être obéi. Maintenant...

— Maintenant ? interrompit René qui attendait le dernier mot de cette juvénile ambition pour le saisir au passage et s'en servir ; maintenant ?

— Maintenant, dit Jules, je voudrais encore arriver au pouvoir, mais c'est pour d'autres motifs. Il me semble que la société n'est pas organisée comme elle devrait l'être, que bien des souffrances pourraient être épargnées à l'humanité, et qu'on pourrait facilement augmenter la somme de bien-être dont elle dispose.

— Parfait ! parfait ! jeune homme, vous êtes dans la vérité. Vous avez vu le mal. Mais connaissez-vous le remède ?

— A parler franchement, Monsieur, je n'y ai guère pensé.

— Pour trouver le remède, il faut connaître la cause du mal.

— Sans doute ; quelle est donc cette cause ?

— Ne la soupçonnez-vous pas ?

— Un mauvais gouvernement, des institutions politiques défectueuses.

— Il y a là sans doute des causes de malaise, poursuivit René, mais là n'est pas la vraie cause.

— Le mérite n'est pas connu, c'est l'intrigue qui mène à tout, et de là la mauvaise administration des affaires publiques, la misère qui accable la société.

— Encore une fois, Jules, vous voyez le mal, mais vous n'avez pas remonté à la source.

— Maître, je vous écoute.

René avait amené son interlocuteur au point où il le vou-

lait. L'amour-propre était flatté, la curiosité excitée, il pouvait parler.

— Jules, dit-il, un seul mot vous fera connaître la cause du mal social; cette cause, c'est la religion chrétienne.

— Comment cela? Je vois que ceux qui ont de la religion sont généralement d'honnêtes gens, disposés à rendre service, fidèles aux lois; quelques-uns même se dévouent à soulager les misères de leurs semblables. Nos prêtres ne donnent que des leçons de vertu, nos religieuses se consacrent tout entières au service des pauvres et des malades.

— Tout cela est vrai, Jules. Je ne nie pas que la religion n'inspire de vrais dévouements, de bons sentiments à quelques âmes généreuses; mais au lieu de se dévouer au service des pauvres, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux supprimer les pauvres? au lieu de soulager la misère, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux la faire disparaître?

— Sans doute.

— Eh bien! la religion chrétienne est incapable de supprimer la pauvreté, puisqu'elle la glorifie; elle est incapable de supprimer la maladie, puisqu'elle la regarde comme un châtiment divin, comme la suite d'une première faute. Et pendant qu'elle sanctifie ainsi la souffrance et la misère, est-ce qu'elle ne proscrie pas le plaisir? est-ce qu'elle ne s'oppose pas au développement des passions? est-ce qu'elle ne présente pas comme un idéal divin le Crucifié? est-ce qu'elle ne vient pas à chaque instant se placer devant la satisfaction de nos désirs les plus naturels, les plus légitimes en disant : Cela n'est pas permis, et en montrant, avec la conséquence de la violation de ses lois, une éternité de

souffrances horribles ? Comment l'humanité pourrait-elle être heureuse avec une telle religion ?

Jules sentait que le tableau tracé par René avait bien de fausses couleurs, mais il était si séduisant pour les passions, qu'il penchait à le tenir pour l'expression de la vérité. Il hasarda cependant une objection :

— « Mais, Monsieur, si tout le monde satisfaisait ainsi ses désirs, est-ce qu'il n'y aurait pas de terribles conflits ? »

— Erreur, mon ami, erreur ! Oui, avec l'organisation actuelle de la société ; mais cette organisation repose précisément sur les fausses idées introduites par le christianisme, et en général par les religions, quelles qu'elles soient. La nature ne se contredit pas ; par conséquent, si tout était dans l'état où il doit être, les facultés humaines pourraient se développer en toute liberté sans aucun inconvénient. N'ayant pas d'obstacles qui les irritent, elles seraient toujours dans la règle, ce serait le règne de l'harmonie universelle.

René se mit alors à dérouler devant le jeune homme ébloui toute la théorie du phalanstère. Parlant tour à tour à ses sens, à son imagination, même à sa générosité, il l'entraîna loin, bien loin des réalités de la vie actuelle. Jules n'avait jamais vu s'ouvrir devant lui de si magnifiques perspectives. Oubliant tous les bienfaits que le christianisme a répandus sur la terre, tous les progrès qu'il a fait faire à l'humanité depuis les temps du paganisme ; oubliant tant de pauvres et de malades secourus, tant d'héroïques dévouements, tant de vertus suscitées par lui ; s'étourdissant sur les tristes résultats de cette satisfaction des passions qui tuent le corps aussi bien que l'âme, il ne voyait plus dans le chris-

tianisme qu'un ennemi qu'il importe de détruire, qu'un obstacle qu'il importe de renverser pour établir le règne du bonheur universel.

Au fond, c'était la liberté, l'indépendance qu'il voulait, avec la suppression des remords et de la crainte ;

Mais nous sommes ainsi faits qu'au moment même où nous ne songeons qu'à nous, où nous ne nous conduisons que par l'amour de nous-mêmes, nous essayons de nous faire illusion par de grands mots, par l'expression de généreuses idées.

Ce sont nos passions que nous voulons assouvir, et nous nous trompons nous-mêmes en disant que nous voulons le bonheur de nos semblables.

Lorsque René vit que le jeune homme était entré dans sa pensée, et que si les souvenirs de l'enfance luttaien encore faiblement pour le christianisme, il avait pour lui les passions et l'effervescence de la jeunesse, il le conduisit plus loin.

Le cœur était gagné, l'intelligence était ébranlée ; il ne fallait plus que quelques coups pour arriver au but.

Alors, parlant le langage sérieux et austère de la science, il montra au jeune homme les célébrités contemporaines qui ont abjuré le christianisme, il accumula les difficultés cent fois anéanties mais toujours renaissantes qu'on tire des différentes sciences, de l'astronomie, de la géologie, contre les vérités chrétiennes. Enfin, faisant parade de cette érudition d'emprunt qu'il devait à une légère connaissance de la langue allemande, il prit le livre sacré des chrétiens, il prétendit y découvrir mille contradictions, et affirma que ce livre ne peut être inspiré, qu'il n'est pas même su-

blime, qu'il n'est que le produit d'une race arrêtée dans son développement.

Jules écoutait avec étonnement, mais avec avidité.

L'impiété pour lui se faisait savante ; ainsi elle lui répugnait moins ; il lui semblait qu'en l'acceptant il prenait plus d'importance, qu'il devenait un homme supérieur à son tour.

René hésitait cependant à frapper le dernier coup.

Jules était-il assez préparé ? En proférant le dernier blasphème, ne l'effraierait-il pas ? Il prit un détour.

— Avez-vous lu mon livre ? dit-il à Jules.

— Et qui ne l'a pas lu ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Oh ! Monsieur, est-ce à moi de juger une pareille production ? Et de quel poids peut être mon jugement pour un savant comme vous ?

— Pas de phrases, Jules ; allons tout de suite au but. Que pensez-vous de mon livre ?

— Je le trouve magnifique, mais pas assez concluant. Vous avez fait de Jésus un homme admirable, vous lui avez enlevé sa divinité ; mais n'y a-t-il pas un peu de contradiction dans vos conclusions ?

— Parlez sans crainte.

— Votre Jésus, s'il est aussi admirable, aussi beau que vous le faites, ne peut avoir été un imposteur, et il se dit Dieu. Je sais bien que pour voiler la contradiction, vous en faites une espèce d'halluciné. Mais alors comment peut-il avoir enseigné une morale si pure ? Tout cela me paraît bien enveloppé, bien vague. J'ai dévoré votre livre, cher Maître ; mais, arrivé à la dernière page, j'attendais encore ;

il me semblait que le dernier mot n'était pas dit. Pour Jésus, il est Dieu ou il est imposteur, il n'y a pas de milieu. Imposteur... Mais ce serait faire injure à Dieu lui-même, s'il permettait qu'un imposteur trompât ainsi l'humanité pendant des siècles, tout en lui enseignant la morale la plus pure et la plus élevée. Dieu... il faut le suivre.

René se mit à rire.

— Je vois, dit-il, que vous pouvez me comprendre. Eh! sans doute, mon livre ne dit pas le dernier mot. Ce mot, je ne pouvais pas le dire. Je reconnais tout le premier que mon livre renferme des incohérences, qu'il n'a pas de conclusion, ou plutôt que la conclusion est sous-entendue. Pour parler de Jésus, il faut prendre des précautions, car la superstition est encore puissante. J'ai donc dû le traiter avec toutes sortes d'égards. Ne voulant pas qu'il fût Dieu, j'en ai fait un homme divin. C'est toujours un échelon de descendu. La foi au Dieu étant ébranlée, on pourra aller plus loin. Pour réussir avec les préjugés, il ne faut pas les heurter de front; on les prend de côté, et peu à peu on les détruit. Dieu lui-même...

— Est-ce que Dieu est pour vous un préjugé?

— Là-dessus, entendons-nous. Nier Dieu, ce serait attirer la foudre sur ma tête. Tous les siècles ont cru en Dieu; l'idée de Dieu est une idée qu'on ne pourra jamais, je crois, arracher de l'intelligence humaine. Mais il y a un moyen d'enlever à cette idée sa puissance.

— Et pourquoi voulez-vous aussi détrôner Dieu?

— Parce que l'idée de Dieu, telle qu'on la conçoit, implique une idée de justice qui tourmente l'âme humaine et qui la remplit d'épouvante.

— Alors, comment faites-vous ?

— Rien de plus simple. Pour nous, pour les intelligences élevées, pour tous ceux qui veulent l'affranchissement de l'humanité, Dieu, c'est tout ; Dieu, c'est le monde entier, c'est tout ce qui existe. Dieu est ; sa vie, ce sont les continues modifications qu'éprouve le monde. Dieu se développe continuellement dans la nature ; dans l'homme, il prend conscience de lui-même ; Dieu, c'est un *devenir* perpétuel, comme disent les Allemands. Comme cela, il ne nous effraie pas ; qu'en dites-vous ?

— Vous avez raison, mais je ne suis pas convaincu.

— Inutile de l'être, jeune homme. Voulez-vous parvenir ? voulez-vous être heureux ? Voilà ce qu'il faut penser. D'ailleurs, le reste est-il plus sûr ? Qu'y a-t-il de sûr ?

Si Jules avait conservé des mœurs pures, tant de blasphèmes lui auraient fait horreur ; il aurait repoussé avec indignation cet homme qui ne croyait pas même en Dieu, et qui ne voyait de progrès pour l'humanité que dans la satisfaction des plus viles passions ; il aurait rejeté d'instinct des théories qui donnent tout aux sens et qui ravalent l'âme humaine au niveau de la brute ; comparant la vie de ceux qui rejettent Dieu et qui abjurent Jésus-Christ, avec celle des adorateurs de Dieu, des disciples du Christ, il aurait reconnu tout de suite où se trouve la supériorité, et par conséquent la vérité.

Mais le cœur avait besoin de ces théories, et l'intelligence se mettait volontiers de complicité avec le cœur ; c'est la route ordinaire de l'incrédulité : on commence par être intéressé à ne pas croire, on cesse ensuite de croire.

Jules laissait donc aller l'athée qui lui dévoilait ses der-

niers secrets ; il lui savait gré de lui fournir des prétextes pour justifier sa vie de désordre, et de lui enlever d'avance les scrupules qui auraient pu arrêter son ambition.

René ne voulut pas aller plus loin pour ce soir-là. Il lui suffisait d'avoir jeté le trouble dans l'intelligence du jeune homme, d'y avoir semé des germes d'incrédulité qui lèveraient en temps opportun. Il restait à dessein dans la théorie ; le Maudit achèverait le reste.

René était l'homme de l'idée, le Maudit, l'homme de la pratique.

Il ramena donc la conversation sur des sujets plus communs. Il s'informa de la vie de l'étudiant, il causa de ses projets d'avenir ; il se montra aussi bon homme qu'il venait de se montrer philosophe sérieux.

Jules était ravi de tant de simplicité unie à ce qu'il regardait comme tant de science.

Son orgueil était d'ailleurs flatté de tant de condescendance, et d'une distinction que René n'avait accordé à personne.

— Il m'estime donc bien haut ! se disait-il intérieurement.

Et l'orgueil achevait ainsi la conquête qu'avait préparée le désordre.

Lorsque René parla de partir, il ne put s'empêcher de dire :

— Déjà !

Mais il était près de minuit ; le temps lui avait semblé si court, il ne s'en doutait pas.

— Au revoir, dit René.

— Je serai heureux de vous revoir, Monsieur, répondit Jules avec un respectueux enthousiasme.

René partit.

Jules ne songeait pas à se coucher. Dans sa tête tourbillonnaient mille idées confuses. Il voyait un avenir brillant, il entrait dans une vie nouvelle. C'était une véritable fièvre. Quand le sommeil vint, les étoiles commençaient à pâlir.

— Il a raison ! dit-il encore en s'endormant.

C'était le cri des passions triomphantes, et comme l'engagement de suivre René jusqu'au bout.

XIV

LE BAL MABILLE

Le dimanche arriva.

Jules attendait ce jour avec impatience.

Jusque-là, il ne s'était trouvé que dans les parties de plaisir de jeunes gens, il n'avait fréquenté que les théâtres, les cafés chantants ; il n'avait pas encore mis le pied au bal Mabille.

Et ses amis lui avaient raconté à ce sujet tant de choses merveilleuses, surtout du bal qui se préparait pour inaugurer la saison d'hiver, qu'il avait conçu le plus vif désir d'assister à cette fête de la dissipation et de la sensualité. Auparavant, il avait repoussé plus d'une invitation. Aller, c'eût été pour lui rompre trop brusquement avec son passé ; quelque chose lui disait que ce pouvait être une démarche décisive dans sa vie ; qu'à partir de ce moment, sa vie de

désordre serait affichée, et il craignait que quelque écho n'en arrivât jusque dans sa Vendée.

A chaque pas qu'on fait dans le vice, il y a ainsi un moment d'hésitation, qui est un avertissement secret de la conscience ; ce pas fait, c'est un engagement de plus, c'est une difficulté de plus pour le retour ; mais il y en a qui sont plus décisifs que les autres.

L'entrée au bal Mabilles, Jules le sentait, était un de ces pas.

Jusque là, il avait rougi de sa conduite, il s'était pour ainsi dire caché ; s'il allait plus loin, il devenait publiquement, officiellement, l'un de ces jeunes gens vicieux qui se font gloire de leurs désordres, et qui ne tiennent plus aucun compte de l'opinion publique.

Il hésitait encore, quand il promettait à son camarade de Poitiers de se rendre à ce trop fameux bal ; il n'hésitait plus depuis qu'il avait vu le Maître.

Son cœur, tourmenté de remords, tiraillé en sens contraires, avait désormais un redoutable complice dans l'intelligence ; Jules voulait faire un dernier pas pour les mettre entièrement d'accord ; en allant jusqu'au bout, il s'imaginait retrouver la tranquillité d'esprit. Il voyait les autres jeunes gens si tranquilles, en apparence, dans leurs désordres ; il les voyait rire si bruyamment, se moquer si lestement de tous les scrupules, qu'il les croyait plus fermes que lui ; son orgueil le poussait à marcher à leur tête. L'un des premiers pour l'intelligence, pouvait-il se laisser vaincre en audace ?

Et c'est ainsi qu'il travaillait à la ruine de cette intelligence même dont il était si fier.

Il se rendit au bal ; il s'y rendit seul, voulant d'abord se placer en observateur, faire ses remarques, étudier le terrain.

A quelque distance du bal, dans une demi-obscurité formée par l'angle rentrant d'un mur, se trouvait un homme d'une haute taille et couvert d'un ample manteau dont un pan était rejeté sur ses épaules.

Cet homme chantonnait en se promenant le long du trottoir. De loin, on eût pu le prendre pour un garde municipal enveloppé dans son manteau d'hiver ; de près, on ne lui retrouvait plus la tournure militaire qui eût confirmé la première supposition.

Jules n'y avait peut-être pas fait attention.

Mais, lorsqu'il passa près de lui, l'homme au manteau, cessant de chanter, cria d'une voix sombre :

— Jeune homme, prenez garde à vous !

Et il s'éloigna.

Était-ce à lui que s'adressaient ces paroles ? N'y fallait-il voir autre chose qu'un de ces mots que répètent les gens qui fréquentent le théâtre et qui marchent ainsi à travers les rues, murmurant les airs qu'ils ont entendus, prenant les poses qu'ils ont admirées, et déclamant les passages qui les ont frappés ?

Jules n'en savait rien, mais ces paroles qui s'appliquaient si bien à sa situation le firent tressaillir.

Devait-il négliger ce suprême avertissement que le hasard lui avait ménagé ?

Il eût un moment envie de reculer ; mais son camarade savait qu'il devait se rendre au bal. S'il n'y paraissait pas, comment expliquerait-il son absence ? D'ailleurs, le sort en

était jeté : est-ce que c'étaient quelques mots, prononcés par un original ou par un fou, qui devaient changer ses résolutions ?

Il continua sa route, et il entra chez Mabilles.

Nous ne décrirons pas ici les splendeurs malsaines du bal ; nous ne voulons pas arrêter l'imagination de nos lecteurs sur ces fêtes qui ne parlent qu'aux sens et qui jettent le trouble dans l'âme ; nous ne nous arrêterons pas à montrer ces foules qui ne songent qu'au plaisir et qui trouvent leur bonheur dans les mouvements les plus désordonnés, ces jeunes gens perdus de mœurs, ces femmes, qui sont la honte de leur sexe, et dont on fait de honteuses célébrités ; nous ne peindrons pas ces danses qui rappellent les saturnales du paganisme, et qui sont, malgré les limites dans lesquelles l'autorité s'efforce de les renfermer, une flétrissure pour un peuple chrétien, nous oserons dire pour un peuple raisonnable.

Là, heureusement, n'est pas le vrai Paris, là n'est pas la véritable France.

Paris, le vrai Paris, celui qui mérite d'être le cœur et la tête du pays, il est dans ces réunions où la jeunesse ne songe qu'à s'exciter à la vertu ; il est dans ces églises où l'on ne prêche que la plus pure morale ; il est dans ces institutions qui ont pour but de soulager toutes les misères, de combattre tous les vices ; il est dans ces riches palais où des mains qui pourraient rester oisives s'occupent à préparer des vêtements pour le pauvre vieillard qui souffre du froid, pour le pauvre petit enfant qui vient de naître à la vie et qui vagit dans son berceau, couvert à peine de quelques misérables langes ; il est dans ces chambres silen-

cieuses, où le savant pâlit sur des livres pour mettre en lumière quelque utile vérité ; il est dans ces mansardes où, à la lueur d'une lampe, une courageuse ouvrière travaille à gagner honnêtement sa vie et trouve encore, en prolongeant ses veilles, le moyen de venir en aide à de plus pauvres qu'elle.

Et la vraie France, elle n'est pas dans les lieux de plaisirs, elle n'est pas dans les cafés, dans les théâtres : elle est à la frontière, sous le glorieux uniforme du soldat ; elle est dans les campagnes, où le paysan, par un dur labeur, tire de la terre la richesse et la subsistance du pays ; elle est dans les villes, chez les laborieux commerçants, chez l'artisan honnête et intelligent ; elle est sous la chaumière et dans les châteaux, qui se comprennent si bien et qui s'aiment, quand on ne jette pas entre eux d'inintelligentes haines ; elle est dans ces milliers d'institutions qui montrent qu'elle est habitée par un peuple chrétien et généreux ; elle est dans les hôpitaux, sous l'uniforme de la Soeur de charité, dans les écoles, avec ces bons Frères, ces sœurs dévouées, ces instituteurs, ces institutrices qui consacrent leur vie à l'éducation de l'enfance ; elle est dans ces modestes presbytères d'où il ne sort que de bons conseils, où l'on est toujours sûr de trouver la main ouverte comme le cœur ; elle est au loin, la France, avec ses soldats, avec ses marins, avec ses représentants officiels, qui font respecter son nom, avec ses missionnaires, qui la font bénir en étendant son influence et en la faisant le plus actif agent de la vraie civilisation.

Voilà la France, voilà Paris !

Malheureux sont ceux qui ne les connaissent pas, et qui

croient les connaître, parce qu'ils en ont vu l'écume, parce qu'ils en ont vu les misères.

Jules, dont le cœur aurait pu si bien comprendre où était la vraie beauté, la vraie grandeur, le vrai bonheur, Jules était en train d'étouffer tout ce qui restait en lui de généreux ; il ne comprenait plus ce qui fait l'âme de ce pays qu'il aimait, il oubliait la source de l'éclat qui avait naguère rejailli sur sa glorieuse Vendée, et il se précipitait tête baissée dans tous les avilissements de l'intelligence et du cœur.

L'orgueil avait commencé cette décadence ; la volupté l'achevait.

Il avait voulu monter aux plus hautes places de la société, et il descendait tellement, qu'il ne pouvait plus espérer d'arriver aux premiers rangs que dans ces époques de troubles et de bouleversements qui poussent à la surface ce qui se trouve dans les bas-fonds de la société, comme ces torrents furieux qui détruisent la limpidité d'un beau fleuve et qui ramènent au-dessus de l'eau les immondices déposées au fond de son lit.

Au reste, il faut le dire à l'honneur de Jules, ou plutôt à l'honneur de la première éducation qu'il avait reçue, les splendeurs du bal Mabille ne firent pas sur lui l'impression qu'il en attendait ; après un moment d'admiration et d'entraînement, il sentit le dégoût lui monter au cœur. Cette joie désordonnée, ce langage sans retenue, ce mauvais ton le gênaient. Il allait quitter le bal avec une illusion de moins, quand il fut accosté par son camarade, qui devenait pour lui comme le génie du mal :

— Le Maître est là ! lui dit celui-ci.

— Comment cela ?

— Il savait que tu viendrais au bal ; il aura voulu voir comment tu trouverais la chose.

— Où est-il donc ?

— Tiens, le vois-tu là-bas, parlant avec un homme d'un certain âge, que je ne connais pas, mais que j'ai rencontré l'autre jour au Luxembourg avec lui, au moment même où je venais de te quitter.

— Et tu ne sais pas quel est cet homme ?

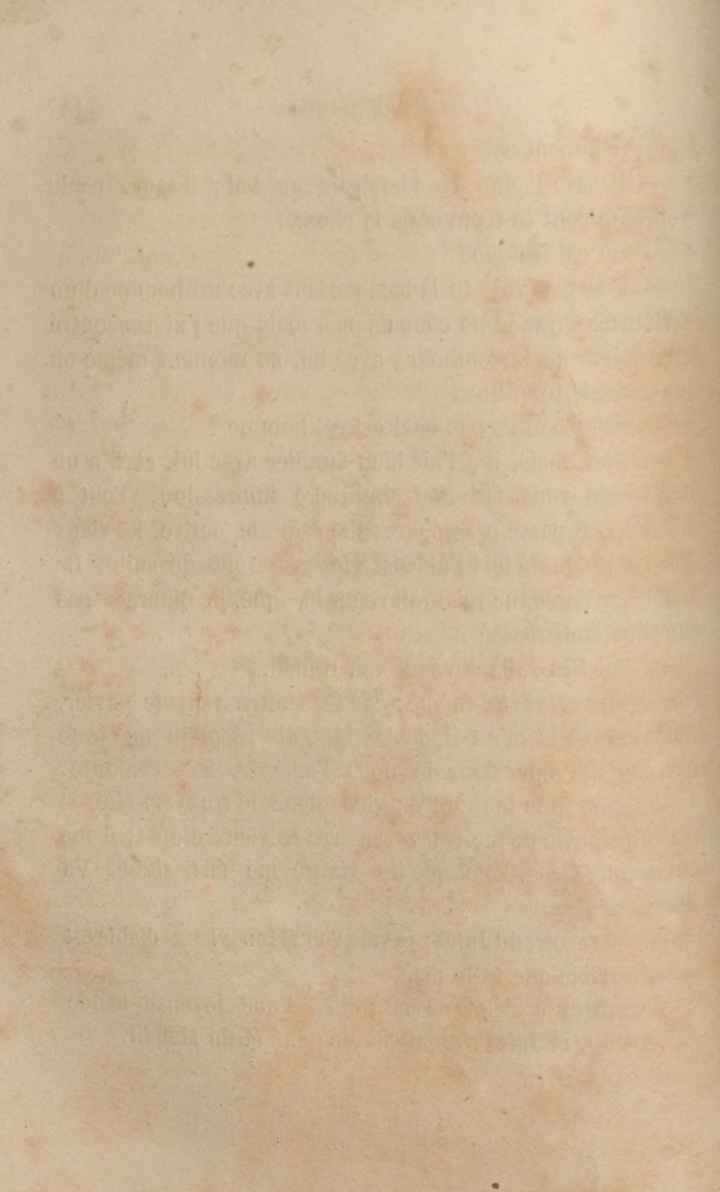
— Non, mais, il a l'air bien familier avec lui, et il a un regard qui vous fait une singulière impression. Tout à l'heure, j'ai passé près d'eux ; j'ai salué le Maître, le vieux m'a regardé. Ma foi ! j'ai baissé les yeux tout de suite. Le diable en personne m'aurait regardé, que je n'aurais pas été plus embarrassé.

— Bah ! tu voilà devenu bien timide.

— Tu verras toi-même ; car le Maître veut te parler. Jules est-il ici ? m'a-t-il demandé. J'ai répondu que je te cherchais. Tâchez donc de nous l'amener, a-t-il ajouté. Je te tiens, je te le montre ; viens donc le trouver. Moi, je n'ai plus envie de me retrouver avec ce vieux diable ; il me fait peur. Tiens, voici que le Maître me fait signe. Va donc.

— Au revoir, dit Jules ; je vais voir si ton vieux diable est aussi terrible que tu le dis.

Le camarade s'éloigna au milieu d'une joyeuse bande qui entraînait, et Jules s'approcha de René et du Maudit.



XV

HOMME OU SERPENT ?

Ce n'était pas la première fois que le Maudit venait au bal Mabilie.

Cherchant toujours quelques jeunes gens qu'il pût entraîner à sa suite, et à qui il pût inspirer sa haine pour la religion, il savait qu'il avait chance de les rencontrer dans les lieux de plaisirs.

Il venait là, habillé, dans ces occasions, avec une certaine élégance, et, tantôt se mêlant aux groupes, tantôt regardant les danseurs, écoutant les conversations, il guettait sa proie.

La vue du désordre était pour lui une cause de joie.

Tous ces jeunes gens perdus pour la vertu, c'étaient autant de recrues pour cette armée du mal qu'il se propo-

sait de faire mouvoir au moyen des quelques hommes d'élite qu'il attirait peu à peu autour de lui.

Le soir dont nous parlons, il savait qu'il verrait Jules, René devait pour ainsi dire le jeter dans ses bras, le lui livrer, et il essaierait ensuite sur ce nouveau sujet la puissance d'inférieure fascination dont il était doué.

Jules aborda le Maître d'un air embarrassé; il lui semblait, malgré ce qu'il savait de lui, que René devait moins l'estimer en le voyant dans une réunion si mal composée.

— Eh bien ! comment trouvez-vous le bal Mabille ? lui dit aussitôt René pour le mettre à l'aise.

— C'est assez mélangé, Monsieur.

— Très-mélangé, en effet, dit René en riant, puisqu'il s'y trouve un professeur du collège de France qui n'a pas l'habitude d'y venir, je vous assure.

— C'est une étude de mœurs que vous faites ?

— De mœurs, vous êtes indulgent, René, car il ne s'en trouve guère ici.

— Mais ce sont des mœurs qui ne sont pas en contradiction avec vos principes, osa ajouter Jules.

— Vous devenez fort, mon ami, reprit René, vous profitez de mes leçons. Mais je dois vous dire que, dans une société mieux constituée, la jeunesse ne sentirait pas le besoin de s'étourdir ainsi.

— Est-ce qu'une société chrétienne en sentirait le besoin ? Il y a bien des jeunes gens qui ne mettent jamais le pied ici.

— Par fanatisme, Jules, par fanatisme, et c'est déplorable.

Cette conversation ne pouvait guère avoir d'issue. René

le sentait, Jules se piquait au jeu, mais il était excessivement gêné par la présence de cet autre personnage dont le regard ne le quittait pas, et qui écoutait avec une extraordinaire attention.

René coupa court.

— Je vous présente à un de mes bons vieux amis, dit-il à Jules.

Jules salua, le Maudit répondit à son salut.

— Monsieur, continua René en s'adressant au Maudit, Monsieur est un des jeunes gens les plus distingués qui fréquentent mes leçons. (Jules rougit un peu, mais son cœur se gonflait.) Je suis heureux de pouvoir le mettre en relation avec vous. Vous trouverez en lui un cœur généreux, une intelligence élevée; il comprendra vos théories, il ne reculera pas devant l'application.

Le Maudit continuait d'attacher son regard sur Jules, qui s'en trouvait singulièrement embarrassé, et qui commençait à reconnaître la vérité de ce que son camarade lui avait dit.

— Nous verrons cela, dit-il, nous verrons cela.

— Au reste, ajouta René, je vous le confie. Je ne puis rester ici plus longtemps; mon jeune ami sera en bonnes mains.

Et, sans plus de cérémonie, René, serrant la main du Maudit, saluant Jules d'un geste familièrement protecteur, sortit du bal.

Jules ne savait trop quelle contenance faire. Il ne connaissait pas cet homme, avec qui on le mettait si brusquement en rapport; il savait seulement que c'était un ami de René; mais quelle était sa position dans le monde? quel

était son nom ? Était-ce un personnage illustre usant de l'incognito ? était-ce un savant ? Rien qui pût le guider. Il ne connaissait encore de lui que ce regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme, et qui le repoussait en même temps qu'il l'attirait. Il avait peur, mais sa curiosité était vivement excitée ; l'attrait de l'inconnu était là, et, dans les dispositions où se trouvait Jules, cet attrait avait une puissance extraordinaire.

Le Maudit prenait une joie maligne à contempler son embarras ; il prolongea quelque temps cette situation, puis, tout à coup :

— Avouez, jeune homme, que je vous intrigue fort, et que vous voudriez bien savoir qui je suis.

— Monsieur...

— Oh ! vous pouvez parler sans crainte. Je ne suis pas aussi terrible que j'en ai l'air. J'aime la jeunesse, les jeunes gens peuvent s'ouvrir à moi.

— Je vous avoue, Monsieur...

Jules s'arêta tout court.

— Eh bien ! vous m'avouez ?

— Je vous avoue que vous m'effrayez un peu.

— Ah ! poltron, dit le Maudit en éclatant de rire, voilà qui est fort ! Et René qui m'avait dit que vous étiez un jeune homme courageux. A votre âge, vous avez peur d'un homme de cinquante-cinq ans. Mais qu'est-ce que c'est donc que la jeunesse de ce temps-ci ?

Et le Maudit se livra à un accès de rire qui ne contribua pas du tout à mettre Jules à son aise avec lui.

— Voyons, dit-il enfin, qu'est-ce que vous trouvez en

moi d'effrayant ? Ai-je des cornes ? Avez-vous vu le pied de bouc ? On dit que c'est là l'uniforme du diable.

Jules eut sérieusement peur.

Cet homme riait d'une si singulière façon, son œil avait un éclat tellement sinistre, que cette gaieté faisait peur.

Si l'on eut été dans une demi obscurité, au lieu d'être en pleine lumière, Jules n'aurait pas été éloigné de voir ces cornes et ces pieds dont on lui parlait.

Il ne répondit rien.

— Décidément, dit le Maudit, il faut que je vous rassure. Eh bien ! non, je ne suis pas le diable, je ne suis que son ami.

Jules eut un tressaillement.

— Et oui, je suis son ami, et savez-vous pourquoi ? Parce que le diable est une grande infortune ; c'est la victime de la tyrannie, c'est un illustre proscrit, c'est le type de l'humanité qui aspire à secouer ses chaînes et qui crie vers le ciel : Je ne servirai pas ! Ils ont fait du diable un portrait affreux, ils en ont fait une figure horrible, le type du laid et du mal. Erreur et calomnie ! Le diable a toute la beauté du courage ; il représente l'amour de la liberté, les aspirations à l'indépendance ; il veut le bonheur de l'humanité, il veut sa grandeur, il veut l'élever jusqu'à Dieu.

Jules écoutait avec une terreur mêlée d'une secrète joie cette enthousiaste apothéose de l'esprit du mal. Tous ses instincts d'indépendance, de liberté folle tressaillaient en lui ; il n'acceptait pas la théorie, mais il désirait qu'elle fût vraie, et il suivait avec une attention avide le discours de l'homme étrange qu'il avait devant lui.

René s'était contenté de rabaisser Dieu au niveau de

l'humanité, l'homme qui était là mettait le diable à sa place, au-dessus de Dieu.

Le Maudit était trop habile pour insister. Après avoir étonné Jules, il voulut le séduire, et, se montrant sous un tout autre aspect, il lui parla d'une multitude de sujets différents, de ses études, des beautés de la science, des diverses carrières qui s'ouvraient devant lui. Il flattait tour à tour ses passions, son orgueil surtout, devant lequel il ouvrait de magnifiques perspectives.

Puis il l'amena doucement sur le terrain de la politique, qui touche de si près à celui de la religion.

Enfin, il sut tellement le captiver, tellement l'enlacer dans ses filets, que, lorsqu'il lui dit :

— Jeune homme, il est tard ; à mon âge, on ne reste pas impunément jusqu'à la fin de ces fêtes ;

Jules se trouva tout surpris d'avoir passé tant de temps avec lui. Il était ébloui, fasciné. La figure de René pâlisait dans son esprit auprès de cette figure nouvelle, il s'écria :

— Maître, quand vous reverrai-je ?

A ce mot de *Maître*, le Maudit sourit. Il l'emportait donc sur René dans l'esprit du jeune homme ; on lui donnait le titre qu'il aimait le plus.

— Vous m'avez compris, jeune homme, répondit-il de sa voix la plus caressante. René ne m'a rien dit de trop sur votre cœur et sur votre intelligence. Dès aujourd'hui vous êtes des nôtres.

— Je le désire.

— Mais vous ne savez peut-être pas à quoi vous vous engagez.

— Je suis prêt à vous suivre jusqu'à la mort.

— Vous voyez que nous ne pensons pas comme le vulgaire des hommes.

— Fi des opinions vulgaires !

— Dieu n'est qu'un mot pour nous.

— Dieu, c'est l'humanité.

— Nous estimons le diable.

— Ma foi, si le diable est aussi bon et aussi beau que vous le faites, je l'estime aussi.

— Nous détestons les institutions sociales actuelles.

— Je les abhorre.

— Nous détestons tout ce qui gêne le développement naturel des facultés et des passions.

— Je ne le déteste pas moins.

— Nous voulons le progrès en tout.

— Vive le progrès !

— Nous ne voulons plus de ces distinctions sociales qui sont un signe de tyrannie, de ces institutions religieuses qui sont un moyen de servitude ; tous les hommes sont égaux ; plus de rois, plus de nobles, plus de prêtres, plus de riches ! Notre symbole est le niveau.

— Vive l'égalité !

— Allons, jeune homme, vous me paraissez bien disposé. Vous acceptez nos principes, c'est bien ; mais vous sentez-vous capable de les appliquer ?

— Je suis logique, répondit Jules, et je crois avoir du courage.

— Ainsi vous travaillerez sans faiblir au grand œuvre de la régénération humaine ?

— J'y travaillerai.

— Mais vous avez peut-être, un père, une mère, une sœur, qui se mettront en travers de votre marche ?

Jules baissa la tête.

— Vous reculez déjà, jeune homme ; vous voyez que le courage vous manque.

— Comment, dit Jules l'œil en feu, comment ! Mais je méprise les superstitions qui asservissent ceux que vous venez de nommer ; seulement...

— Seulement ?

— Est-ce que j'aurai à leur résister en face ?

— C'est ce qui pourrait se présenter.

Jules resta silencieux.

Le Maudit vit qu'il ne fallait pas trop le presser pour le moment. Le prenant par le bras, il sortit du bal avec lui.

— Nous reparlerons de tout cela, lui dit-il. Quand vous connaîtrez les statuts de notre société, quand vous serez mis au courant des moyens que nous devons employer, quand il s'agira de prêter solennellement le serment de travailler à l'œuvre *per fas et nefas*, vous déciderez. Dès aujourd'hui, vous êtes des nôtres, je le répète. Un si noble cœur était à nous d'avance ; avec votre intelligence, vous nous aiderez puissamment. Je me suis chargé d'établir l'unité dans notre société ; René agit par la science ; nous avons une femme qui agit sur les imaginations ; vous serez chargé d'entraîner la jeunesse avec nous ; vous saurez la pousser à cette régénération générale qui est notre but. Grâce à vous, le mouvement s'accélérera ; je ne désespère pas d'assister au triomphe.

Jules reconduisit le Maudit jusqu'à l'Odéon. Il voulait

l'accompagner jusque chez lui ; celui-ci n'y consentit pas.

— Nous aurons encore une réunion secrète dans un des premiers jours de décembre, dit-il. Alors tous nos amis seront de retour à Paris. Je dois m'absenter quelques semaines. D'ici là, vous verrez souvent René. Il vous tiendra au courant. Adieu, jeune homme.

— Au revoir, Maître.

Au moment même où ils se séparaient, l'homme au manteau que Jules avait déjà vu, passa rapidement devant lui :

— Jeune homme, prenez garde à vous ! dit-il de la même voix.

Et, en passant près du Maudit :

— Encore une mauvaise action.

— Encore cet homme ! dit le Maudit en pressant le pas.

Jules, surpris, rentra chez lui dans une extrême agitation. Ces simples mots, jetés dans son oreille par un inconnu qui semblait s'attacher à ses pas, avaient suffi pour faire tomber toute son exaltation.

— Il y a une lettre pour vous, lui cria le concierge de sa loge.

Jules prit la lettre et monta dans sa chambre.

C'était une lettre de sa mère.

XVI

LETTRE D'UNE MÈRE.

Deux influences s'agitaient autour de Jules : c'était la lutte du bien et du mal ; son âme était le théâtre où se livrait la grande bataille.

Les deux adversaires étaient puissants.

Du côté du mal se trouvaient les passions, une vie déréglée, une grande ambition, de mauvais amis, et la connaissance funeste que Jules avait faite de René et du Maudit.

Du côté du bien, des instincts généreux, les souvenirs d'une enfance heureuse, d'une première jeunesse passée dans l'ordre, au sein des pures affections de la famille, l'amour de sa mère, une affection fraternelle qui s'effaçait, mais qui n'était pas encore éteinte.

Le jeune homme n'était pas heureux : de temps en temps, il sentait monter dans son âme des aspirations vers une vie

meilleure ; il se reprochait ses fautes, il reconnaissait qu'il n'était pas dans la vraie voie, et il s'en voulait à lui-même de n'avoir pas plus de courage.

Puis, le cri des passions l'emportait ; il mettait son orgueil à persévérer dans une route où il n'avait cependant pas trouvé le bonheur ; il se disait, ou plutôt une voix infernale lui disait qu'il n'était pas heureux parce qu'il hésitait encore, parce qu'il conservait encore des préjugés ; elle lui disait qu'il suffirait de rompre complètement avec le passé pour trouver le calme. Et, considérant les faux amis qui l'avaient entraîné, croyant à leur bonheur, dont ils se vantaient, croyant au calme affecté par René, fasciné par l'énergie du Maudit, il prenait la résolution de marcher en avant, toujours en avant, les yeux fermés, dût-il tomber au fond d'un abîme.

Du reste, très-impressionnable, et changeant avec une facilité extraordinaire, parce qu'il n'avait jamais songé à fortifier sa volonté par l'accomplissement continu du devoir, il passait rapidement d'une résolution à l'autre sans s'arrêter à rien de fixe.

Sous la fascination du Maudit, il se croyait parfaitement capable d'aller jusqu'au bout. Deux mots du personnage mystérieux qu'il avait rencontré deux fois dans cette soirée, l'avaient ébranlé, et il se trouvait en face d'une lettre de sa mère.

— Je ne serai donc jamais tranquille, dit-il en entrant dans sa chambre. L'autre jour, c'était Julienne ; aujourd'hui, c'est ma mère.

Et il jeta la lettre sur son lit avec un mouvement de colère.

Puis, des larmes lui vinrent aux yeux.

— Pauvre mère ! si elle savait tout !

Il alluma son feu.

Quand il vit la flamme briller, quand il se fut un instant réchauffé à cette flamme, il reprit la lettre qu'il n'osait ouvrir.

Une pensée horrible lui traversa l'esprit.

— Si je la jetais dans le feu ?

Et il sentait comme une force fatale qui le poussait à consommer cet acte d'impiété.

Il quitta le voltaire sur lequel il s'était assis, il se promena à grands pas dans sa chambre et rejeta la lettre sur le lit.

Il lui semblait qu'elle lui brûlait la main, et il cherchait à en détourner ses regards. Mais la lettre était là ; il avait là, près de lui, dans ce morceau de papier, une partie du cœur de sa mère, il avait des nouvelles de sa famille, et il hésitait à l'ouvrir.

S'il avait un moment réfléchi sérieusement, cela n'eût-il pas été suffisant pour lui dessiller les yeux ? Craindre une lettre de sa mère, était-ce donc être dans le bon chemin ? Voir avec peine une lettre qui devait lui parler de tout ce qu'il avait de plus cher au monde, était-ce être dans la nature ? Quelle était donc cette vie qui faisait pour lui un tourment des douces affections de la famille ? Qu'étaient-ce donc que ces hommes qu'il ne pouvait suivre qu'en abjurant ces affections et ces tendresses ?

Il voyait cela confusément, mais il ne s'y arrêtait pas. Il était attendri, mais il était aussi irrité. Cette lettre n'était

plus pour lui un témoignage de l'amour maternel, c'était un obstacle placé devant ses pas.

Et il voulait en détourner les yeux. Mais toujours le papier frappait sa vue ; il le regardait tout en essayant de ne pas le voir.

— Après tout, dit-il enfin, je n'en mourrai pas, si je la lis cette lettre. Ma mère m'aime, je le sais bien, mais elle ne peut comprendre la largeur des horizons qui s'ouvrent devant moi. Elle n'est jamais sortie de sa province, elle n'a jamais étudié les grandes questions qui agitent l'humanité. Je dois respecter ses préjugés et ses faiblesses, mais je ne suis pas obligé de me laisser conduire par elle.

Il reprit la lettre.

Il en rompit le cachet, ce cachet qu'il baisait toujours dans les premiers temps de son séjour à Paris ; il ouvrit la lettre, et il lut :

« Mon Jules, mon cher Jules, je ne puis supporter plus longtemps l'absence de toute nouvelle de ta part. Tu dois avoir reçu une lettre de Julienne et nous sommes sans réponse. Je sais que tu es à Paris, notre vieux parent me l'a écrit. Il t'a aperçu il y a quelques jours, quoique tu aies négligé de lui faire une visite depuis ton retour de ce voyage qui nous a fait tant de peine.

« Mon Jules, que fais-tu donc ? que deviens-tu ? Je n'ose te dire toutes les douloureuses pensées qui me percent le cœur, je n'ose les dire à ton père, qui est plongé dans une tristesse morne ; je ne pourrais le dire à notre chère Julienne, qui ne me comprendrait pas. Mon Jules, je crains tout, je crains ce que je redoutais par-dessus tout.

« Je ne veux pas te faire de reproches, je ne veux pas

t'affliger, mon Jules. Mais écris-nous, écris-nous, je t'en supplie, et dis-moi que tu es toujours chrétien, que tu as été fidèle à tes dernières promesses. Dis-moi quelque chose ; dis-nous, s'il est possible que cela soit, dis-nous des choses qui nous affligeraient cruellement, mais qui ne nous laisseraient pas sans espoir, puisque tu nous les dirais.

« Mon Jules, mon cher Jules, un mot, c'est ta mère qui t'en prie ; un mot. Je serais déjà à Paris si le pauvre grand papa n'avait besoin de tous mes soins, et si je ne craignais de montrer à ton père des inquiétudes que je tâche de dissimuler de mon mieux. Mais si je n'ai pas un mot de toi, je n'y pourrai plus tenir ; je courrai à Paris. Notre pauvre vieillard en mourra peut-être. Jules, mon Jules adoré, tu vas me répondre, n'est-ce pas ? et tu vas me donner des nouvelles qui calmeront toutes mes appréhensions et qui ramèneront la joie dans notre maison.

« Adieu, mon Jules ; je te presse bien tendrement sur mon cœur et t'envoie mille baisers. Personne ne sait que je t'écris.

« TA MÈRE. »

Cette lettre plongea Jules dans une agitation extraordinaire.

Il fallait répondre,

Ou s'exposer à une visite qui ne lui présentait rien d'agréable.

Mais comment répondre ?

S'il avouait la vérité, ne fallait-il pas quitter Paris, ou au moins changer de vie ?

Il ne s'en sentait pas le courage et il croyait son honneur

engagé à aller jusqu'au bout, parce qu'il avait donné sa parole au Maudit.

Singulière contradiction du cœur humain, qui place l'honneur dans l'accomplissement d'une promesse coupable, et qui enfreint si facilement les promesses du bien faites dans de meilleurs moments !

D'un autre côté, Jules répugnait à écrire à sa mère et à la tromper. Dans les quelques lettres qu'il avait écrites depuis qu'il s'était engagé dans le mal, il avait bien dissimulé la vérité ; mais il n'avait pas formellement menti quand il parlait de sa conduite. Il n'avait pas dit à sa mère tout ce qu'il faisait, mais il avait évité de lui dire des choses fausses.

S'il commençait à mentir, jusqu'où faudrait-il aller ? Et tromper une mère qui l'aimait tant, qui lui avait toujours témoigné tant de confiance, et qui certainement lui pardonnerait tout s'il témoignait du repentir !

C'était encore là un de ces pas décisifs qui engagent de plus en plus dans une voie mauvaise ; il le sentait, et il hésitait de nouveau, comme il avait hésité avant de se rendre au bal Mabille.

Que de tourments pour rester mauvais ! Et combien n'eût-il pas été plus heureux de demeurer fidèle à ses promesses ou de revenir courageusement sur ses pas !

Ce courage, il ne l'eut pas ; il ne l'eut pas, parce qu'il avait perdu l'habitude de prier.

Dans cette lutte de tous les jours que l'homme soutient contre ses mauvais penchants, contre les influences mauvaises de l'exemple, seul, il ne peut vaincre. Il y en a beaucoup qui ont cru pouvoir résister en ne s'appuyant que sur

leurs propres forces, sur leur raison, sur les bons instincts de leur nature ; c'était prétendre vaincre avec des forces évidemment inférieures, c'était vouloir se passer d'un auxiliaire indispensable.

Ils ne songeaient pas à mettre Dieu de leur côté ; leur défaite était inévitable.

Ce fut ce qui arriva pour Jules.

Le bien venait de livrer un dernier combat ; le mal l'emporta.

Jules avait la fièvre.

Il était deux heures du matin, et il ne songeait pas à se coucher.

Il s'assit devant sa table de travail, il prit une feuille de papier à lettres, et il écrivit :

« Ma chère mère,

« Vous êtes vraiment trop inquiète. Je me porte bien, je me conduis en honnête homme et je travaille. J'ai été d'ailleurs si occupé depuis mon retour, que je n'ai pu trouver encore un moment pour vous écrire. C'est pour cela aussi que je n'ai pas encore fait ma visite à mon vieux cousin. Dites à Julienne que je l'embrasse, à mon père que je compte passer cette année un brillant examen, à mon grand papa que je lui souhaite une bonne santé. Vous me témoignez, chère mère, des inquiétudes qui sont peu honorables pour moi ; je vous prie bien de les chasser de votre esprit.

« Adieu, ma mère, je vous embrasse bien tendrement.

« Votre fils respectueux,

« JULES. »

Ce n'était pas là le ton des premières lettres de Jules, qui avait toujours mille détails intéressants à donner, et qui s'informait avec une minutie d'enfant de tout ce qui se passait dans la maison paternelle et dans le village natal. Les dernières lettres avaient été aussi laconiques, mais moins froides.

Ici, il n'y avait plus rien ; le cœur ne parlait plus ; Jules se séparait définitivement de sa famille. La piété filiale, les souvenirs de l'enfance, les sentiments inspirés par une éducation chrétienne venaient de livrer leur dernier combat.

Encore une fois, le bien était vaincu.

Jules plia sa lettre, la cacheta, la posa sur la cheminée, dans l'intention de la jeter à la poste dès sa première sortie, et.....

Nous osons à peine le dire.....

Et il jeta au feu la lettre de sa mère !

Il la regarda brûler. Deux fois il fut sur le point de la retirer de la flamme, deux fois il la repoussa sur les charbons ardents. Le papier, en brûlant, faisait plus vivement ressortir les caractères tracés par la main maternelle ; ces caractères semblaient prendre une teinte de sang, et il en sortait comme de nouveaux reproches à l'adresse de ce cœur de jeune homme qui se desséchait au contact du vice et de l'incrédulité.

Jules éprouva encore quelques remords ; mais, quand tout fut fini :

— Sottises que tout cela, s'écria-t-il, sottises ! Est-ce que je ne suis pas un homme ? Est-ce que je dois me laisser aller à des idées superstitieuses ?

Et après un moment de silence :

— Tant pis, dit-il encore, tant pis ! Le sort en est jeté. Il faut que j'aille jusqu'au bout. Il faut que j'éprouve par moi-même ces âpres joies de l'ambition et des plaisirs qui en entraînent tant d'autres. Il faut que je connaisse la vie, toute la vie. René est un homme supérieur ; je veux mériter son estime, mériter l'honneur qu'il m'a fait l'autre jour. Cet homme étrange, dont il m'a fait faire la connaissance et dont j'ignore le nom, il faut que je le suive. Il est puissant, je n'en doute pas. Je ne serais pas surpris qu'il tint dans ses mains les fils d'une révolution, qu'il ne fût appelé à devenir l'arbitre des destinées du siècle. Il y a dans son air, dans ses paroles un tel accent de conviction, il y a dans ses réticences mêmes de telles promesses, que je m'attache à lui. C'est par là, je le sens, que j'arriverai aux honneurs, à la puissance, à la gloire. Il déteste les prêtres et la religion, c'est vrai ; mais il doit avoir ses raisons pour cela, car il est évident que c'est une intelligence hors ligne... Après tout, que peut-il m'arriver de si mauvais ? Si ces hommes me déplaisent, je serai toujours libre de les laisser là... Je suis jeune, je suis enthousiaste, je le sais bien ; mais s'ils comptent me faire aller plus loin que je ne veux, ils se trompent ; s'ils prétendent faire de moi leur esclave, et non un instrument intelligent et un ami, je saurai leur montrer qui je suis... C'est une étude que je veux faire ; je la ferai.

Ainsi Jules s'abusait-il encore sur sa force. Il se sentait sous le joug, et il essayait de se relever à ses propres yeux en se disant indépendant. Il ignorait encore qu'il est bien difficile de se débarrasser des liens du mal, quand on s'en est laissé entourer, quand les nœuds sont si multipliés

qu'ils deviennent inextricables. Il ignorait qu'il y a une solidarité dans le mal comme dans le bien, et qu'il faut cent fois plus de courage et d'énergie pour se tirer d'une coupable complicité que pour rester dans le chemin de la vertu. Ce courage, cette énergie qu'il n'avait pas eue quand il ne s'agissait que de résister à quelques camarades et de comprimer ses propres passions, les trouverait-il lorsqu'il faudrait lutter à la fois et contre ces passions, et contre ces amis, et contre ces hommes unis pour l'enlacer dans un réseau d'intrigues et de complots dont il pouvait à peine soupçonner la nature !

Il s'endormit dans ces pensées d'un orgueil qui l'empêchait de se connaître lui-même.

Le lendemain, il jeta à la poste la lettre destinée à sa mère.

Et, pour étouffer les derniers remords qui persistaient, pour s'étourdir sur les suites de cette lettre qui devait jeter la désolation dans la maison paternelle, il alla trouver son camarade de Poitiers ; il improvisa aussitôt avec lui une de ces parties qui absorbaient depuis deux mois la meilleure partie de son temps.

Il avait dit vrai :

Le sort en était jeté.

XVII

UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE.

Nous connaissons maintenant les trois hommes qui se trouvaient réunis dans la mystérieuse maison de la montagne Sainte-Geneviève, au mois de décembre 1847.

Il y avait là trois générations de coupables.

Le Maudit, né sous les plus funèbres auspices, élevé dans la haine de la religion et de la société, aigri encore par ses revers de fortune, aigri par la longue attente de bouleversements et de ruines qui tardaient trop à son gré, était venu à bout de se placer à la tête d'une société secrète qui n'avait d'autre but que de détruire toute autorité, divine et humaine, et qui se proposait avant tout de détruire la première pour arriver à la destruction de la seconde. Nul ne le connaissait, que quelques adeptes plus avant dans ses secrets. Il faisait tout mouvoir, sans jamais paraître lui-

même. Les cinq adeptes qui le connaissaient, sans savoir réciproquement qu'ils fussent les premiers instruments du Maître, agissaient à leur tour chacun sur dix autres membres de la société ; ceux-ci ne se connaissaient pas entre eux, et ils agissaient sur dix autres personnes dévouées, et ainsi de suite. De sorte qu'il y avait comme un vaste réseau de conspirateurs, s'ignorant réciproquement, et, par conséquent, ne pouvant se trahir, et initiés à divers degrés aux secrets de la secte.

Le Maudit tenait seul tous les fils dans sa main : d'un mot, il faisait tout mouvoir ; ses instructions parvenaient en quelques jours jusqu'aux dernières ramifications de la société.

Pour lui, le but était la ruine universelle ; il ne pouvait plus goûter que des joies sataniques : détruire, voir souffrir, voir couler le sang, s'élever sur des monceaux de cadavres, voilà quelles étaient ses aspirations. Il était heureux quand il apprenait qu'un crime avait été commis, heureux quand il apprenait qu'un jeune homme s'était donné au vice, heureux quand il entendait parler d'un acte de révolte, heureux enfin chaque fois que le mal remportait quelque triomphe.

Nous connaissons trois de ses principaux adeptes.

Le premier était cette femme dont nous avons parlé, et qui s'était chargée de recruter des instruments parmi les personnes de son sexe. Par ses livres, elle avait merveilleusement préparé les voies. Elle avait alors suscité des enthousiasmes qui s'étaient plus d'une fois exprimés par des lettres. Ces lettres l'avaient mise en rapport avec ses lectrices les plus exaltées. Parmi elles, elle en avait distingué

quelques-unes qui lui parurent propres à travailler à l'œuvre. A ces femmes, on n'avait dit qu'une partie du secret. On avait parlé d'émancipation, d'indépendance et de plaisir. Et elles avaient commencé à agir sur la jeunesse ; elles essayaient surtout de déraciner la foi du cœur des autres femmes, et c'est pourquoi l'on voyait déjà çà et là apparaître ce phénomène effrayant : une femme affichant l'incrédulité et la prêchant.

René n'était pas aussi avancé que le Maudit dans le mal : il connaissait le but, il y marchait, mais avec tristesse ; il n'éprouvait pas cette infernale satisfaction qui poussait le Maudit à l'accomplissement de son œuvre. Renégat par orgueil, il n'avait pu rompre tous les fils qui le rattachaient à la foi de son enfance. Il s'était rendu trop coupable pour croire à la possibilité d'un retour ; mais il avait trop d'intelligence pour ne pas voir la profondeur de l'abîme, et il lui restait encore un cœur trop humain pour y précipiter la société de gaieté de cœur. Il s'étourdissait du bruit de ses succès, il cherchait à satisfaire sa vengeance, il éprouvait un certain plaisir à faire du bruit, mais rien de tout cela ne lui causait une véritable joie. Et il allait, toujours triste et mélancolique, le front baissé vers la terre, et comme marqué du sceau fatal de la réprobation. Il ne se ranimait que par moments, quand il parvenait à s'oublier, et c'est alors qu'on pouvait voir quels trésors de vivacité, d'amabilité et d'esprit il avait dispersés par orgueil et par ressentiment. Pour lui, il agissait sur le monde savant et sur la jeunesse des écoles, et, par lui, le mal s'était déplorablement propagé parmi les étudiants du quartier latin.

Des deux adeptes que nous ne connaissons pas, et qu'il

est inutile de connaître pour l'intelligence de ce récit, l'un travaillait les ouvriers, parmi lesquels il répandait les doctrines les plus anti-sociales, en même temps que les espérances les plus irréalisables ; l'autre agissait sur la bourgeoisie, qu'il éloignait de la religion en continuant l'œuvre de Voltaire, et, en formant des réunions qui éloignaient le père de famille du foyer domestique, en développant adroitement des théories qui flattaient l'orgueil des bourgeois, il leur faisait regarder en pitié ceux qui restent fidèles à leur religion.

Jules avait fait bien du chemin depuis le jour où il avait vu le Maudit pour la première fois.

Avec l'emportement de son caractère, une fois qu'il eut rompu avec son passé, et qu'il eut repoussé les souvenirs de la famille, il s'était tout de suite lancé jusqu'aux extrémités. René avait vu qu'il pouvait l'initier aux secrets de la conjuration. Il lui avait fait connaître l'organisation de la société formée par le Maudit, et, tout en ménageant quelques restes de *préjugés* qui auraient pu détourner le jeune homme, il l'avait amené, en flattant son orgueil, en excitant son ambition, au point où il voulait le conduire.

Jules, en quelques semaines, devint l'agent le plus actif de la société ; il eut bientôt recruté dix adeptes. Dès le 1^{er} décembre, il avait créé l'un de ces affreux petits journaux qui ne vivent que d'infamies et qui spéculent sur les plus mauvais instincts de la jeunesse. Là, on construisait tous les jours les théories les plus hardies et les plus absurdes ; on niait Dieu, on soutenait le matérialisme, on remplaçait la société sur de nouvelles bases, mais, surtout, par le feuilleton, par l'anecdote, on remuait les plus viles pas-

sions, on poussait aux plus honteux désordres. La vertu était bafouée, ridiculisée ; le vice était glorifié, exalté. C'était toujours, au dire des rédacteurs de ce journal, c'était dans les bouges, au sein de la plus hideuse corruption, qu'éclataient les plus sublimes vertus ; dans les châteaux, il n'y avait que des vices ; dans les maisons religieuses, il n'y avait que de l'hypocrisie. Et ces jeunes écrivains, qui avaient peut-être dans leurs familles des prêtres, des sœurs de charité, qui avaient des mères pieuses, jetaient la boue à tout ce qui touchait de près ou de loin à la religion, et n'avaient que des sarcasmes, que de dégoûtantes plaisanteries pour les plus héroïques dévouements.

Jules inspirait toutes ces infamies, Jules ne rougissait plus de rien, ou plutôt, c'est en se précipitant dans tous les excès, qu'il essayait de couvrir la voix qui retentissait encore au fond de sa conscience et qui lui criait :

— Jules, tu es un parjure !

Le malheureux apportait maintenant dans le mal la loyauté qui faisait le fond de son caractère ; il s'était promis, il avait promis d'aller jusqu'au bout, et il prétendait aller jusqu'au bout. Il se serait reproché comme un manque de parole et comme un manque de courage de s'arrêter en chemin.

C'est là ce que fait de nous la passion.

Aussitôt qu'elle s'est emparée de nous, qu'elle nous domine, elle tourne vers un seul but toutes les énergies, toutes les forces de notre nature. De là vient la puissance de l'homme passionné ; de là aussi la nécessité de ne vouloir que le bien, de le vouloir fortement, de le vouloir par le cœur, et non-seulement par la tête, parce qu'alors on est

véritablement fort, on renverse les obstacles, on arrive à la victoire.

La passion du bien fait des prodiges ; la passion du mal, hélas ! n'est pas moins souvent victorieuse. C'est à la jeunesse de veiller sur elle-même pour faire un bon choix. Le choix fait, surtout lorsqu'il est mauvais, il devient bien difficile de changer.

Jules l'éprouvait, car il lui venait encore de temps en temps des remords, et il avait reçu de sa famille des lettres qui le secouaient fortement ; mais le mal l'emportait aussitôt, et ces lettres, au lieu de l'attendrir, l'irritaient de plus en plus. Il n'avait pas même ouvert la dernière, qui venait de sa sœur, comme il l'avait bien reconnu à l'écriture. Il avait pu résister à sa mère, c'est-à-dire à la tendresse parlant avec autorité ; il craignait, non de ne pouvoir résister à la tendresse fraternelle, mais d'en être chagriné, et il avait laissé là la lettre ; mais il avait reculé devant la pensée de la détruire.

C'était précisément l'empchement que Jules mettait dans le mal qui lui avait valu l'honneur d'un entretien particulier avec le Maudit et René. Le Maudit ne communiquait avec ses cinq adeptes qu'isolément ; René et Jules seuls allaient former avec lui un conseil plus intime. Il s'agissait de prendre les dernières mesures.

Les circonstances étaient favorables.

On entendait dans les bas-fonds de la société des voix étranges, telles qu'on les entend à l'approche des révolutions. L'Europe entière frémissait ; à Rome, où l'on essayait de pousser le pape dans les voix révolutionnaires ; en Suisse, où le radicalisme venait de battre la ligue catholi-

que connue sous le nom de *Sonderbund* ; en France, où les banquets au sujet de la réforme venaient d'agiter les esprits, et où l'on attendait l'inconnu, cet inconnu qui mettrait fin à l'ennui plein de dégoût que le pays éprouvait depuis de longues années.

Quand le Maudit vit Jules un peu revenu de l'étonnement dans lequel l'avait plongé l'aspect de sa misérable demeure, et eut échangé avec René quelques mots auxquels Jules ne comprit pas grand'chose, il commença ainsi :

XVIII

LES PLANS DU MAUDIT.

— Mes amis, dit le Maudit, je tenais beaucoup à vous voir ensemble aujourd'hui. Le temps approche, où nous pourrons réaliser nos projets ; il importe de nous mettre d'accord sur tous les points.

Vous savez quel est notre but.

On parle beaucoup de réformes dans ce temps-ci. Le bon bourgeois crie : *Vive la réforme !* comme l'ouvrier, comme le député de l'opposition ; mais tous n'entendent pas la même chose par les mêmes mots.

Le député de l'opposition veut la réforme pour devenir majorité, pour acquérir plus d'influence, pour arriver au ministère, ou, au moins, pour avoir un ministère ami et complaisant.

Le bourgeois veut la réforme, sans trop savoir ce que

cela veut dire. On lui a lancé les grands mots d'adjonction des capacités, de corruption électorale, etc. ; il veut être gouverné par des capacités, le bon bourgeois, parce qu'il s'en croit une. Quel épicier n'a pas un peu rêvé de gouverner l'Etat comme il gouverne sa balance ? Quel garde national n'a pas aspiré au bâton de maréchal de France, et ne s'est pas permis de critiquer les plans de bataille des plus habiles généraux ? Il y en a qui prétendent que la bataille de Waterloo n'eût pas été perdue pour Napoléon, si Napoléon avait commandé tel ou tel mouvement, enfin si Napoléon les avait appelés au sein de son conseil de guerre.

Il faut laisser à ces braves gens leurs préjugés.

Pour nous ils ne sont que des instruments ; nous nous en servons au moment voulu ; ils nous seront d'un puissant secours, mais à condition qu'ils ignoreront où on les mène. Nous en comptons un bon nombre dans nos rangs, sans qu'ils s'en doutent. Avec un tablier et une truelle de maçon, avec quelques signes cabalistiques, on tient les bourgeois qui n'ont pas de religion et qui aiment à banqueter.

Quant aux ouvriers, c'est plus sérieux.

Il est certain que, par réforme, ils entendent quelque chose de radical :

Les plus honnêtes, c'est-à-dire les plus timides, demandent l'amélioration de leur sort ; ils se croient exploités, ils veulent cesser de l'être, et ils voient dans la réforme qu'on leur chante sur tous les tons, l'ère d'une véritable régénération, l'ère de la prospérité.

Les plus malins vont plus loin : par réforme, ils enten-

dent le renversement de toutes choses ; il n'y aura pas de vraie réforme pour eux s'ils ne deviennent pas riches à leur tour, s'ils ne prennent pas la place de ceux qui les font travailler, s'ils ne peuvent pas à leur tour exploiter d'autres ouvriers. Ote-toi de là que je m'y mette : voilà ce qui résume leurs aspirations.

Les uns et les autres sont à nous : les premiers laisseront faire et travailleront à l'œuvre sans se douter de ce qu'elle est au fond ; les seconds y travailleront avec rage, avec enthousiasme, espérant bien pêcher quelque chose de bon dans le désordre.

Mais il faut bien l'avouer, il n'y a dans tout cela que des instruments aveugles. Nous seuls savons où nous allons, où nous voulons aller.

Notre but, c'est l'affranchissement de toute autorité d'en haut ; nous ne voulons plus qu'on nous impose des lois au nom d'un être supérieur à l'homme, nous ne voulons plus qu'on fasse intervenir Dieu dans les actes de notre vie, en un mot, nous ne voulons plus de religion. Que Dieu existe ou n'existe pas, peu nous importe, pourvu qu'il ne s'occupe pas de ce monde. Donc plus de Dieu, et, par conséquent, plus de prêtres, plus de culte, plus de surnaturel. Liberté et indépendance absolue. Rien que la raison pour nous conduire, et la raison nous disant que l'homme ne peut être tirailé en deux sens contraires ; plus de morale en contradiction avec les passions, plus d'obstacles devant les désirs de notre cœur, plus d'obstacles au développement naturel de notre nature. Dieu est l'obstacle suprême, il faut que l'idée même de ce tyran disparaisse de l'intelligence. Le prêtre est le représentant de Dieu, plus de pré-

tre ! Et il y a un prêtre qui donne le mot d'ordre à tous les autres, qui les dirige, qui les discipline : il faut qu'il disparaisse, plus de pape !

Ah ! mes amis, si nous atteignons le but, quel progrès pour l'humanité, quelle ère de bonheur ! quel magnifique épanouissement de toutes les facultés humaines !

C'est d'instinct que je déteste le prêtre : croyez-vous que mon instinct me trompe ?

René, tu sais ce que tu as eu à souffrir de cet esprit sacerdotal qui veut courber sous un joug abrutissant les plus fières intelligences :

Jules, vous sentez combien le prêtre mettrait d'obstacles devant vos pas, devant vos moindres démarches ;

Eh bien ! voici le moment favorable, il faut agir.

Nous nous inquiétons peu des révolutions politiques, nous ; tout au plus ces révolutions peuvent-elles être pour nous un moyen d'arriver au but. Ce que nous demandons, c'est une révolution radicale et définitive. Nos pères ont déjà bien avancé l'œuvre, c'est à nous de l'accomplir.

Luther a détrôné le pape qui régnait sur toute l'Europe ;

Voltaire a détrôné Jésus-Christ, au nom de qui le Pape conduisait les consciences ;

Le dix-neuvième siècle fera son œuvre à son tour : il ne laissera pas au Christ sa divinité ; il la lui arrachera d'autant plus sûrement, qu'il effacera même les dernières traces de l'idée de Dieu.

A l'œuvre donc, mes amis !

Le moment est des plus favorables.

Il est évident que la société européenne court aux abîmes ;

tous les signes précurseurs d'une immense révolution éclatent à nos yeux. On ne respecte plus l'autorité ; on s'ennuie de tout et on rit de tout. Il n'y a plus rien de sacré ; il n'y a plus rien qu'on poursuive sérieusement, si ce n'est la fortune et le plaisir. Nos frères d'Italie travaillent avec ardeur ; voyez ce qu'ils font à Rome. Nos frères de Suisse viennent de briser la force des cantons catholiques. L'Allemagne est travaillée jusqu'au fond de ses entrailles. L'Angleterre ne croit plus qu'au Veau d'or. La Belgique marche rapidement dans l'incrédulité la plus positive. Vous savez quel est l'état de la France. A l'œuvre !

Il faut que le prêtre n'intervienne plus ni à la naissance, ni au mariage, ni à la mort ;

Il faut que Dieu ne soit plus compté pour rien dans les législations humaines ;

Il faut que l'homme soit absolument libre et indépendant.

C'est là ce que je veux ; est-ce là ce que vous voulez, mes amis ?

— Oui, oui, dirent à la fois Jules et René, transportés par cette éloquence infernale.

— Plus de Dieu, n'est-ce pas ?

— Non, non, plus de Dieu !

— Plus de prêtres, n'est-ce pas ?

— A bas les prêtres !

— Plus d'obstacles au progrès de l'humanité.

— Vive le progrès !

— Plus d'inégalités sociales ; le niveau universel.

— Progrès et niveau, voilà notre programme, voilà notre mot d'ordre.

— Dieu est rétrograde, c'est une vieille invention qui ne convient plus à notre temps, ajouta le Maudit.

— C'est vrai, dit René ; Dieu n'est qu'une idée, c'est une conception humaine, c'est un éternel *devenir*.

— Plus de Dieu ! répéta Jules qui ne savait plus ce qu'il disait.

— Dieu est la raison d'être de toutes les inégalités, continua le Maudit ; c'est au nom de Dieu que s'établissent les distinctions, au nom de Dieu qu'on impose à celui-ci des devoirs dont cet autre est affranchi.

— Plus de Dieu ! cria encore une fois Jules qui s'enivrait de sa propre exaltation.

Puis, il y eut un moment de silence. Le Maudit laissa à dessein tomber cette surexcitation, qu'il contemplait avec une joie diabolique.

Alors il déroula tous ses plans avec une effroyable lucidité. Tout ce qu'on a vu depuis, cet homme l'avait senti et préparé. Cette intelligence dévoyée, cette volonté pervertie dans toutes ses fibres, avait le génie du mal, l'instinct de toutes les corruptions du cœur et de l'âme. Il montra à ses complices quelles étaient ses ressources ; il leur fit connaître la situation de la Société, il leur révéla des noms qui leur prouvèrent jusqu'où s'étendait le réseau de la révolution anti-religieuse que le Maudit préparait depuis si longtemps.

C'était horrible, mais dans cette horreur il y avait une telle grandeur, que René lui-même en était confondu, que Jules en était ravi.

Ce n'était plus un homme qu'il voyait devant lui : c'était un de ces génies supérieurs qui dominent l'humanité de

toute la hauteur de leurs gigantesques conceptions. S'il n'eût été convenu qu'il n'y aurait plus de Dieu, Jules aurait pris le Maudit pour un dieu. Il était complètement à la merci de cet homme, il ne voyait plus que par lui, il repoussait comme des inepties tout ce qu'on lui avait enseigné dans son enfance.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la conversation qui suivit.

Il nous suffira de dire que les plans étaient si bien conçus, les complices si bien préparés, que tout avait été si bien prévu, qu'un combat à mort allait être livré à la religion de Jésus-Christ, à l'Eglise catholique, ce principal obstacle dont le renversement entraînerait la chute même de l'idée divine.

La lutte allait s'établir immense, gigantesque, entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre l'homme révolté et Dieu.

Il y avait là de quoi faire trembler les cœurs timides, la foi mal affermie ;

Mais, si l'Eglise triomphait, c'était une irréfutable preuve de sa divinité, c'était une confirmation nouvelle des promesses de son Fondateur.

Nous verrons qui l'emporta, et de quels moyens Dieu se servit pour assurer la victoire à ses enfants.

XIX

AVEUGLES ET ENNEMIS.

Nous sommes au 22 février 1848.

Bien des événements se sont passés depuis la réunion du Maudit, de René et de Jules : en deux mois, c'est presque un siècle qui s'est écoulé.

La Suisse catholique écrasée par l'armée des radicaux ;

L'indomptable ennemi de la France en Algérie, Abd-el-Kader, poursuivi, traqué de toutes parts par l'infatigable La Moricière, et obligé enfin de se rendre à l'un des fils du roi des Français ;

Un deuil de famille à la cour, la mort de la sœur du roi, Madame Adélaïde ;

Un discours du trône qui avait provoqué les plus vives colères par ces deux mots fatals lancés à l'opposition : *Pas-sions aveugles ou ennemies* ;

Une orageuse discussion dans les deux Chambres, pendant laquelle on avait entendu des appels à la révolte, et terminée par le vote d'une adresse qui n'avait passé qu'à une très-faible majorité.

Tous les esprits étaient en fermentation, tous s'attendaient à de graves événements; la révolution était dans l'air.

Pour faire l'essai de ses forces et pour braver le ministère encore une fois victorieux, les *ennemis* et les *aveugles*, car ces deux mots n'étaient que trop justes, et c'est pour cela qu'ils avaient été accueillis par tant d'empportement, les *ennemis* et les *aveugles*, disons-nous, avaient résolu de se réunir dans un immense banquet aux Champs-Élysées.

Les banquets étaient à la mode; ils avaient agité le pays depuis six mois, il importait de transporter cette agitation au sein même de Paris, de jeter le tison allumé dans cette immense poudrière dont l'explosion a tant de fois ébranlé l'édifice social tout entier.

Cent députés, des pairs de France, des officiers supérieurs de la garde nationale, des gardes nationaux, et, avec eux, des étudiants, des ouvriers devaient prendre part au banquet monstre.

La place de la Madeleine, en face de la Chambre des députés, et à l'extrémité des boulevards les plus rapprochés, avait été assignée comme le lieu du rendez-vous; c'était de là que les souscripteurs devaient partir en longue procession pour se rendre au banquet, et renverser une monarchie au bruit des verres et des fourchettes.

En présence de cette menaçante manifestation, le ministère, à la chute duquel se bornaient les vœux des *aveugles*,

tandis que les *ennemis* visaient au renversement même du trône, le ministère était resté longtemps incertain.

Interdire le banquet, c'était proscrire un droit de réunion, contestable il est vrai, mais qu'on avait reconnu aux banquets de la province.

Laisser le banquet libre, c'était affronter de gaieté de cœur bien des désordres, presque certainement une émeute, et peut-être une révolution.

L'incertitude du pouvoir faisait les affaires de ceux qui voulaient le renverser. Les sociétés secrètes, les partisans de la république voyaient avec joie l'autorité se perdre par ses hésitations; ils travaillaient avec ardeur à exciter de plus en plus les esprits.

Le Maudit avait transmis ses ordres; de la maison fatale où il avait ourdi ses machinations, il suivait attentivement le progrès de l'anarchie, et la veille même du banquet, il disait à ses cinq affidés réunis, en se frottant les mains :

— Si le ministère autorise le banquet, il tombera; s'il le défend, c'est une révolution. J'espère bien qu'il le défendra.

En effet, le ministère prit enfin le parti de l'interdiction, mais il le prit à la dernière heure; l'interdiction ne fut signifiée que le 21.

L'opposition, connue sous le nom d'opposition dynastique parce qu'elle n'en voulait qu'aux ministres et non au roi, se soumit; elle prétendait se maintenir dans la légalité, grand mot qui remplissait la bouche de ses chefs, et qui calmait leur conscience, assez effrayée déjà des conséquences de leur conduite.

Mais l'opposition ennemie était résolue d'aller jusqu'au bout : les *aveugles* commençaient à ouvrir les yeux, les

ennemis, qui avaient toujours vu clair, sentaient bien qu'il ne fallait pas laisser perdre une occasion, qu'on serait peut-être obligé d'attendre ensuite bien longtemps.

D'ailleurs, la masse de la population parisienne ignorait que le banquet eût été interdit.

C'est pourquoi, dès le matin du 22 février, une foule immense se porta vers la Madeleine et les Champs-Élysées. Les boulevards étaient envahis, la place de la Madeleine était comble. Des extrémités du faubourg Saint-Antoine, des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis, du faubourg Saint-Marceau, il arrivait continuellement du monde, et cette foule s'agitait en tous sens, tourbillonnant sur elle-même, s'enhardissant par le spectacle même qu'elle se donnait.

Il en est ainsi à Paris.

Il suffit que quelque chose doive se passer quelque part, pour qu'il s'y rende une innombrable multitude. Les plus curieux partent les premiers ; ceux qui les voient passer demandent ce qu'il y a, et ils sont entraînés à leur tour, augmentant la foule, augmentant la curiosité de ceux qui restent, et qui finissent par les suivre. Comment ne pas aller voir ce que tout le monde va voir ?

Et l'on se presse, on s'entasse, on se bouscule ; les bons mots croisent les injures ; il se fait une dépense incroyable d'esprit et de mauvaise humeur.

Le 22 février, les plus avides amateurs d'émotions étaient parvenus à s'entasser sous le péristyle de la Madeleine. Les plus favorisés, les plus habiles s'étaient portés du côté qui fait face au boulevard. De ce côté, en effet, le spectacle était

curieux. On apercevait le boulevard tout entier envahi par la foule, la chaussée aussi bien que les trottoirs.

On n'avancait plus, on se tassait,

Les voitures ne pouvaient plus fendre la presse,

Les gardes municipaux ne pouvaient plus contenir le flot.

— Tiens, disait un gamin de Paris, voyez donc là-bas ce municipal. Sur quoi se tient-il donc ? On ne voit plus son cheval ; est-ce qu'on le porte en triomphe ?

— Vive le municipal ! répondait une voix rieuse.

— A bas le municipal ! disait un autre d'un ton plus contenu.

— Ah ! voilà un garde national ! Vois donc cette balle ! En voilà un qui fera honneur au banquet ! le sac est assez grand, il y a de quoi mettre là dedans.

— Tais-toi, mauvaise langue, répliquait son camarade ; c'est un citoyen qui va sauver la patrie. Qu'est-ce que ça te fait que ce soit en croisant la fourchette ou en croisant la baïonnette ?

— Moi, ça ne me fait rien ; mais je voudrais aussi sauver la patrie en croisant la fourchette.

La foule grossissait toujours, mais on ne voyait pas apparaître de gardes nationaux en corps, on ne voyait pas les députations ouvrières, ni les députés et les pairs qui devaient se réunir, du moins la foule l'espérait, avec des insignes propres à les faire reconnaître.

— Ah ça ! disait un plaisant, est-ce que les acteurs ne sont pas prêts ? Nous avons payé pour voir, on nous doit la représentation.

— Attendez, disait un autre, ça va venir, on achève la répétition.

— Mais je ne vois rien du tout, glapissait un petit homme qui se dressait avec effort sur la pointe des pieds, et qui parvenait tout juste à apercevoir le dos d'un grand et gros Monsieur placé devant lui. A bas les chapeaux !

— A bas les chapeaux ! cria-t-on de toutes parts !

Des chapeaux s'abaissèrent en effet, mais comme il ne restait de place pour les tenir qu'à la hauteur des épaules, les malencontreux chapeaux privaient du spectacle ceux qui voyaient tout à l'heure entre les têtes, et n'ajoutaient rien à la vue des petits hommes.

— Plus de chapeaux ! plus de chapeaux !

— Vive la casquette ! à bas le chapeau !

La démocratie se fâchait contre l'aristocratie ; les *démocs* commençaient à s'avancer contre les *aristos*.

Ce qui se passait sur un point se répétait sur presque tous les autres. C'étaient des bousculades, des lazzis, des injures et des plaisanteries qui se succédaient et se croisaient. Les femmes mêlées à cette bagarre n'étaient qu'à demi-rassurées, des enfants pleuraient, surtout parce qu'ils ne voyaient rien, et les hommes sages s'efforçaient de ramener le calme et la tranquillité : peine perdue !

L'heure fixée pour le banquet approchait, et l'on ne voyait encore rien venir.

La foule s'impatientait, les esprits tournaient à l'aigre.

— Mais c'est une mystification, disaient les uns.

— C'est quelque nouvel acte de tyrannie, disaient les autres.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas de banquet, par hasard ?

— Est-ce qu'il serait interdit ?

— Ah bien ! je voudrais bien voir qu'on eût interdit le banquet, disait un de ces agents provocateurs que les sociétés secrètes avaient dispersés dans la foule. La réunion est légale, le gouvernement n'a pas le droit de l'empêcher. Bientôt, si cela continuait, on nous empêcherait de manger. Vive la réforme !

— Vive la réforme ! se mirent à crier des centaines de gamins.

— Les ministres à la réforme ! criaient des farceurs.

Cependant un grand mouvement se fit sur le boulevard ; l'autorité, peu sûre d'être obéie, s'était préparée à tout événement. En voyant la foule qui devenait de plus en plus compacte, et en apprenant que des cris séditionnels se faisaient entendre ça et là, elle donna des ordres.

La troupe et les gardes municipaux se mirent en devoir de rétablir la circulation.

Devant ce vaste déploiement de forces, il fallait céder.

Après un moment de presse plus grande encore, parce que la multitude se trouvait refoulée par la cavalerie, on vit peu à peu le boulevard se désemplir : la foule s'écoulait par les rues latérales, la chaussée redevenait libre, il n'y avait plus que les trottoirs qui offrirent une masse impénétrable.

Les gens prudents, ces curieux qui viennent voir tout simplement pour voir, et sans se douter qu'ils augmentent le danger par leur curiosité, se retiraient peu à peu. On commença à pouvoir circuler ; la place de la Madeleine devint abordable, le péristyle fut évacué.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des *passions ennemies*, et

ces passions ennemies trouvaient des auxiliaires dans le désappointement même des foules qui étaient accourues pour assister à un curieux spectacle, et qui n'avaient pas vu ce spectacle.

C'était le gouvernement qui était responsable de ce désappointement, il était coupable de priver la multitude d'un plaisir, sous prétexte de prévenir un désordre et d'empêcher peut-être une douloureuse effusion de sang.

Ainsi raisonnent les foules, qui ne raisonnent pas.

Jules était là.

Il avait compté sur une émeute sérieuse ; il avait animé les dix hommes qui se trouvaient sous ses ordres. Ceux-ci, avec ceux que les quatre autres affidés du Maudit avaient envoyés dans la foule, résolurent de tenter un coup.

Ils excitèrent çà et là du désordre, des rixes avec les municipaux, pendant que les jeunes gens qu'ils avaient endoctrinés parcouraient les rues en criant : *Vive la réforme !*

Il fallut des charges de cavalerie pour disperser les groupes les plus récalcitrants.

Un poste de gardes municipaux fut incendié aux Champs-Élysées.

Il y eut des essais de barricades tentés dans quelques rues ;

Mais rien de grave.

Les esprits n'étaient pas encore assez échauffés.

Et puis, il faut le dire, le temps n'était pas favorable à une révolution.

La journée avait été sombre ; de temps en temps il tombait des averses. Il n'y a rien de tel que l'eau qui tombe

pour refroidir les esprits. Allez donc vous battre, quand vous êtes embarrassés dans les parapluies, quand l'eau vous aveugle les yeux, quand vous avez froid aux pieds, parce que vous pataugez depuis des heures dans la boue.

La révolution de juillet s'était faite en plein soleil, et il n'y avait pas eu alors de maréchal Lobau pour songer à disperser l'émeute en faisant jouer les pompes.

Le 22 février, le ciel semblait donc se mettre du côté du pouvoir existant; il favorisait les efforts des soutiens de l'ordre, et plusieurs se rassuraient même sur l'issue de ces émotions, en se disant qu'une révolution ne pouvait éclater en hiver.

C'était là faire de la haute philosophie de l'histoire ;

Mais cette philosophie devait recevoir un sanglant démenti :

Les passions humaines n'ont pas besoin du soleil de la zone torride pour s'exalter.

Si les saisons entrent pour quelque chose dans les événements, comme il serait téméraire de le contester, elles n'y entrent que pour une faible proportion ; l'esprit domine de bien haut la matière, les sages de 1848 auraient dû y penser davantage.

Mais on ne pense pas à tout,

Et, quand on y pense,

— Il est souvent trop tard !

Trop tard ! mots fatidiques, qui ont résumé les deux dernières révolutions de 1830 et de 1848.

XX

L'HOMME MYSTÉRIEUX.

Le soir du 22 février, tout paraissait fini.

L'autorité était restée partout maîtresse, les rassemblements s'étaient dispersés ; quelques jours encore, et cette émotion serait apaisée, on ferait des chansons, ou rirait, et il n'y paraîtrait plus.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de ceux qui avaient espéré mieux.

Le Maudit qui, dès la veille, pour la première fois, avait réuni ses cinq affidés, les vit revenir l'un après l'autre le soir, découragés et abattus.

— *Progrès et niveau*, disait une voix dans la rue, et la porte de la sinistre maison s'ouvrait.

— *Progrès et niveau* ; — ces trois mots se répétèrent cinq fois, et le sombre conciliabule put se tenir.

- Le coup est manqué, dit René le premier.
- Le peuple n'est pas prêt, ajouta une autre voix.
- La poire n'est pas mûre, continua un troisième, faisant allusion à une caricature alors très-connue du roi Louis-Philippe.

— Quand pourrons-nous recommencer? dit une voix de femme, quoiqu'il n'y eût en apparence dans la pièce que des hommes; mais c'était la voix de la femme dont il a été plusieurs fois question dans ce récit, et qui avait pris ce jour-là des habits d'homme, comme elle prenait toujours un nom d'homme pour signer ses écrits.

Jules ne dit rien; il était comme bouleversé par la gravité des événements. Il avait vu couler le sang, il avait entendu des propos hideux, il était effrayé, et cependant il n'avait encore vu qu'un essai de révolution, à peine un commencement d'émeute.

Le Maudit laissa quelque temps parler ses amis; on lui racontait les divers événements de la journée; il écoutait attentivement, souriant quelquefois, d'autres fois fronçant le sourcil. Quand il eut été parfaitement mis au courant de tout :

— Ce n'est rien, mes amis, dit-il. Je crois que vous désespérez trop tôt. La partie n'est pas perdue, elle n'est pas même remise. C'est demain, si je ne me trompe, que les événements prendront une physionomie. Les têtes sont montées, c'est évident. On a assez du ministère; les bourgeois n'en veulent plus; en le renversant, vous verrez qu'ils feront tomber le roi. L'important, pour le moment, c'est d'entretenir l'agitation. Voyez chacun de vos hommes; que ceux-ci voient les leurs. Cinq cents hommes répandus par

toute la ville, et agissant çà et là sur les bataillons de la garde nationale, déjà bien disposée, sur la troupe de ligne, qui n'osera pas tirer sur les bourgeois, feront une belle besogne. A demain le grand jour. Si tout va bien demain, après demain nous verrons du nouveau. Je sens cela. Vous donner des raisons serait inutile. Croyez-m'en. J'ai l'instinct des révolutions, et je vous dis que nous tenons une belle et bonne révolution, si nous manœuvrons avec ensemble et vigueur. Maintenant que vous vous connaissez entre vous, c'est à la vie et à la mort.

— A la vie, à la mort, dirent les cinq conjurés.

— Pas de grâce pour celui d'entre nous qui faiblirait ! ajouta le Maudit.

— Pas de grâce !

— Voici toujours le mot d'ordre : *Progrès et niveau*, et voici la consigne : un coup de pistolet ou un coup de poignard à celui qui trahirait la cause.

— Adopté, dirent les conjurés.

— Maintenant, mes amis, ne perdez plus un moment. Le temps presse, il faut agir sans retard. Si vous mettez bien cette nuit à profit, l'œuvre sera fort avancée. A demain, à onze heures du soir, s'il vous est possible de revenir ici. Je vous attendrai.

Et les conjurés quittèrent, l'un après l'autre, la maison.

Jules sortit le dernier.

Quand il s'engagea dans la rue, il vit une forme noire se détacher du mur, venir en sens inverse de lui, et lui lancer en passant ces mots :

— Oui, progrès et niveau, progrès dans le désordre, niveau dans la boue.

Il hâta le pas, comme s'il avait un démon à ses trousses.
— C'est toujours ce même homme, se dit-il. Que me veut-il donc ? Qu'est-il ? Est-ce une vision qui m'obsède chaque fois que je vois le Maître ? Je n'y comprends rien.

Et il pressa le pas pour rentrer chez lui.

Paris était redevenu calme ; le quartier latin, très-agité dans le jour, était redevenu aussi tranquille que lorsque la jeunesse des écoles est en vacances.

Il était minuit ; quelques passants attardés regagnaient leurs demeures. Il pleuvait encore. Jules longea l'église Saint-Etienne-du-Mont, puis le Panthéon ; il s'engagea dans la rue des Grès, gagna la rue La Harpe et entra enfin dans la rue Racine.

L'inconnu, qui s'était encore une fois trouvé sur son passage, n'avait pas été loin.

Arrivé sous la fenêtre du Maudit, il avait répété les signaux faits par les conjurés ; la fenêtre s'était discrètement ouverte.

— Qui est-là ? dit le Maudit à demi-voix.

— *Progrès et niveau.*

— Qui est-ce donc qui vous fait revenir sitôt ?

Et pensant que l'un de ses affidés avait quelque chose de pressant à lui confier, il descendit pour ouvrir lui-même la porte, car il venait de renvoyer sa domestique.

A peine eut-il entrebâillé la porte, que l'inconnu la poussa vivement et entra.

— Enfin ! dit-il.

A ce son de voix qu'il ne connaissait pas, le Maudit se sentit pris d'une inexprimable terreur. La pensée que ses

menées étaient découvertes, et qu'il se trouvait en présence d'un agent de la police, lui fit perdre la tête.

L'inconnu, sans rien dire, enfila le corridor, monta l'escalier et entra dans la chambre du Maudit.

Celui-ci suivait, sans se rendre compte de rien et comme entraîné par une force fatale.

— Enfin ! répéta l'inconnu.

Et il s'assit au coin du feu, qui s'éteignait.

Le Maudit restait silencieux.

L'inconnu, à la lueur de la lampe fumeuse, examinait la chambre, ces livres en désordre, ces meubles délabrés, ces sièges en mauvais état. Quand il eut fini son examen, il se tourna vers le Maudit, toujours effrayé de son air mystérieux et lugubre, et il lui dit :

— Pierre !

Ce mot seul fit sentir au Maudit comme le froid d'une lame d'acier qui aurait pénétré dans ses entrailles.

L'inconnu le laissa un moment sous cette impression ; puis il reprit :

— Pierre, me reconnaissez-vous ?

Le Maudit ne se sentit pas la force de répondre. Cet homme, qui se jouait si facilement de la vie de ses semblables, qui tenait dans ses mains les fils d'une révolution et qui venait de décréter une effrayante effusion de sang humain, cet homme restait là, interdit, épouvanté, pâle et couvert d'une sueur froide. Qui avait-il donc devant lui ? Était-ce ce personnage mystérieux qui semblait le poursuivre comme une ombre vengeresse depuis la mort de son oncle ? Était-ce, comme il l'avait pensé d'abord, un agent de cette police qui connaît tant de secrets ?

L'inconnu continuait de le regarder, et son regard plongeait jusqu'au fond de cette conscience coupable, qui avait bien pu étouffer le remords sous l'accumulation de ses haines, mais qui était encore capable d'éprouver d'indénissables terreurs.

Le Maudit se remit cependant peu à peu. Il considéra à son tour avec plus de sang-froid ce visage impassible qui se présentait là comme l'expression de la vengeance divine.

Tout à coup, il pâlit affreusement.

Dans les traits de l'inconnu, il croyait en revoir qui lui avaient été autrefois familiers. Il y avait des traits de cet oncle mort dans cette chambre même ; mais ils étaient plus jeunes.

Qui donc avait-il devant lui ?

— Je vous ai vu quelque part, dit-il enfin ; mais dire où, cela m'est impossible.

— Faut-il que je réveille vos souvenirs ?

— Avant d'aller plus loin, dit le Maudit, qui pressentait une explication peu agréable, et qui fit un violent effort sur lui-même pour reprendre son sang-froid ; avant d'aller plus loin, j'ai besoin de savoir pourquoi vous vous êtes introduit chez moi d'une façon si peu régulière !

L'inconnu sourit et ne répondit rien.

— Je pourrais vous mettre à la porte, reprit le Maudit.

— Essayez donc, Pierre.

L'inconnu ne paraissait pas en effet facile à expulser. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et vigoureusement bâti.

— Vous avez violé mon domicile, je suis en droit de vous en expulser.

L'inconnu sourit encore.

Le Maudit se leva, et se rapprocha de sa cheminée à laquelle se trouvait suspendu un pistolet.

L'inconnu resta assis, sans faire aucun mouvement, mais ne quittant pas du regard le Maudit.

Tout à coup celui-ci saisit le pistolet.

Mais il avait à peine touché l'arme meurtrière, que l'inconnu était debout, et lui étreignait la main d'une façon à empêcher tout mouvement.

— Asseyez-vous, Pierre, dit-il sans s'émouvoir autrement. Pas de violence entre nous. Vous voyez que je vous connais. J'ai connu votre oncle, je me rappelle même vaguement votre père, et ce n'est pas la première fois que je viens dans cette maison, vous avez pu vous en apercevoir.

Le Maudit se rassit, interdit, épouvanté.

Après un silence, l'inconnu reprit :

— Pierre, encore une fois, me reconnaissez-vous !

— Non.

— Vous rappelez-vous ces rencontres où un inconnu se mit entre vous et vos sinistres projets, au bois de Sise, au bal Mabille, et dans tant d'autres occasions ?

— Je me rappelle ces circonstances.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne sais pas pourquoi vous vous trouvez toujours ainsi devant mes pas.

— J'ai reçu une mission que je remplirai jusqu'au bout.

— Quelle mission ?

— Celle de vous empêcher de commettre les crimes que vous méditez, et, si je le puis, de vous ramener à de meilleurs sentiments.

Le Maudit sourit amèrement à son tour :

— Je ne sais de quels crimes vous voulez parler. En tous cas je ne vous crois pas capable d'arrêter l'exécution de mes projets, de ce qu'il vous plaît d'appeler des crimes, et, quant à me faire changer de sentiments, vous ne devez pas y compter.

— Votre oncle n'a jamais voulu désespérer.

— C'est qu'il avait l'espérance bien chevillée dans le cœur, le brave homme. Il avait l'entêtement des dévots.

— Il vous aimait beaucoup.

— C'est possible, mais ce n'est pas de ce calibre-là qu'il me plaît de choisir mes amis.

— C'est lui qui m'a chargé de vous surveiller.

— Me surveiller ! s'écria le Maudit en bondissant sur sa chaise.

— Vous surveiller, oui Pierre, dit doucement l'inconnu sans quitter son ton calme et froid.

— Et de quel droit ?

— Du droit que donne la parenté, du droit que donne l'amitié.

— Vous, mon parent ? Vous, mon ami ? Quand vous plaira-t-il, Monsieur, de mettre fin à une plaisanterie qui se prolonge trop ?

— En effet, dit l'inconnu, je vois que je vous fatigue. C'est assez pour aujourd'hui. Je vous ai vu, je vous ai parlé, vous savez qu'il y a quelqu'un qui ne vous perd pas de vue ; j'ajoute que ce quelqu'un connaît les démarches de

ceux que vous appelez vos amis. Je ne vous dis pas adieu, je vous dis au revoir, car nous nous reverrons.

Et l'inconnu se leva et quitta le Maudit sans autre cérémonie, le laissant plongé dans une stupéfaction extraordinaire.

Dans le même temps, une scène non moins émouvante se passait chez Jules :

La nuit du 22 février devait être une nuit pleine d'événements imprévus, qui n'étaient pas entrés dans les combinaisons de nos conspirateurs.

XXI

LA MÈRE

Quand Jules fut entré dans la loge de son concierge pour y prendre la bougie placée devant son numéro, le concierge lui dit d'une voix à moitié endormie :

— Vous rentrez bien tard, Monsieur.

— Comment? il est à peine minuit.

— C'est vrai, mais lorsque quelqu'un vous attend...

— Moi? Je n'ai donné rendez-vous à personne.

— Il est cependant venu une personne qui vous a demandé.

— Et cette personne?

— C'était une dame. Je lui ai dit que vous n'y étiez pas, et que vous ne rentreriez peut-être pas de bonne heure, attendu qu'il est rare que vous rentriez avant minuit, depuis

longtemps. Cela a paru la contrarier fort. Je voyais des larmes dans ses yeux, et, ma foi, elle était d'une tristesse...

— Qui donc est-ce ? Vous a-t-elle dit son nom ?

— Elle n'a voulu rien me dire, si ce n'est qu'elle avait d'importantes nouvelles à vous communiquer, et cela, sans retard.

— Et quand reviendra-t-elle ?

— Quand elle reviendra ? Monsieur. Elle est toute revenue. Il m'a été impossible de lui faire entendre qu'elle ferait mieux de revenir demain matin, et elle m'a tant supplié, tant prié, et d'un air si respectable, quoique si affligé, que j'ai pris sur moi de la laisser entrer dans votre chambre. Vous l'y trouverez, si elle ne s'est pas envolée par la fenêtre.

Jules allait demander de nouvelles explications, mais un coup de sonnette retentit ; il ne voulut pas se trouver en présence de quelque autre habitant du même hôtel. Sa curiosité était vivement excitée, il monta rapidement l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Mais, à mesure qu'il approchait, il ralentissait le pas. Mille suppositions lui traversaient la tête.

Arrivé près de sa porte, il n'osa plus avancer.

Un moment même, il eut l'idée de redescendre, de quitter l'hôtel et de n'y rentrer que lorsqu'il serait sûr de s'y trouver seul.

— Après tout, dit-il enfin, cette dame ne m'étranglera pas ; voyons ce que c'est.

Et il entra.

Sa lampe était allumée, mais l'abat-jour, très descendu, l'empêchait de bien voir dans la chambre.

A son entrée, une dame en effet se leva du fauteuil où elle était assise, et fit deux pas vers lui, puis elle s'arrêta.

Un sculpteur eût pu la prendre alors pour la statue de la Douleur.

Des larmes coulaient le long de ses joues ;

Elle restait là les bras pendants, la tête légèrement inclinée et la poitrine soulevée par de violentes palpitations.

— Ma mère ! s'écria Jules. Ma mère ! vous, ici,

Et son premier mouvement était de courir vers elle, de l'embrasser ; mais le souvenir de ses fautes, la négligence qu'il avait mise depuis des mois à écrire à sa famille, le retinrent tout à coup, et il resta silencieux, baissant la tête, comme le criminel qui attend la sentence qui va décider de son sort.

C'était bien sa mère, en effet, sa mère qui avait vieilli de dix ans depuis qu'il ne l'avait vue.

— Jules, lui-dit-elle, après l'avoir laissé un moment à cette confusion qui lui montrait que tout n'était pas encore perdu, et que son malheureux fils n'avait pas l'impudence de ses fautes ; Jules, tu veux donc nous faire tous mourir !

Jules remarqua alors que sa mère était en deuil.

— Qu'est-il donc arrivé, dit-il. Mon grand père ? Mon père ?

— Il est donc vrai, reprit la mère ; tu n'ouvrais même plus nos lettres. C'est à ce point que nous t'étions devenus étrangers. Tu n'as donc pas ouvert la lettre que je t'ai écrite il y a un mois ; toutes celles que ta sœur et moi t'avons écrites depuis ce temps ?

Jules n'avait rien à dire.

Ce n'était pas par mépris, par indifférence, qu'il n'avait pas ouvert les lettres venant de sa famille ; mais la conscience de sa mauvaise conduite lui faisait craindre des reproches qu'il ne voulait pas entendre, des conseils qu'il ne voulait pas suivre. Et il n'osait plus lire ces lettres ; elles restaient ensevelies dans le tiroir de sa table de travail.

— Jules, lui dit sa mère, n'as-tu rien reçu de nous ?

— Pardon, ma mère, mais...

— Je ne le vois que trop, Jules, nous ne sommes plus rien pour toi, et je comprends maintenant ton silence. Oh ! je veux le croire encore, si tu avais lu ma lettre, tu serais accouru auprès de nous, tu aurais reçu la dernière bénédiction de ton grand-père, qui t'aimait tant, et à qui ton indifférence a refusé cette suprême consolation.

— Il est mort, ma mère !

— Oui, mort, mort en t'appelant, en disant que son Jules l'oubliait bien. Et, pour le consoler, pour ne pas attirer sur toi la malédiction du vénérable vieillard, nous étions obligés d'inventer mille raisons : que tu n'avais pas reçu notre lettre, que tu t'étais peut-être absenté de Paris pour quelques jours, que tu étais souffrant et qu'un voyage pourrait te rendre sérieusement malade. Que sais-je ? Nous faisions tout ce que nous pouvions pour t'excuser, mais, au fond, nos cœurs étaient navrés. Oh ! ç'a été pour nous une bien grande douleur de perdre ce père vénérable, qui portait si noblement le poids des années ; mais cela n'est rien, non, Jules, cela n'est rien en comparaison de ce que tu nous as fait souffrir.

Jules restait sans parole.

— Et ton père, ah ! dans quel état il est. Tantôt sombre

et faciturne, tantôt irrité, il se consume de douleur. Essayer de parler de toi, c'est impossible. Je l'ai vu, la dernière fois, transporté d'une si violente colère parce que j'avais osé prononcer ton nom, que j'ai dû éviter toute occasion de réveiller ton souvenir. Mais j'ai beau faire, je le vois bien, c'est la pensée de son Jules qui le tue, et je me suis demandé bien souvent s'il ne savait pas sur toi des choses que j'ignorais.

Jules tremblait sous ces paroles dans lesquelles il n'y avait pas de colère, mais l'accent d'une profonde douleur.

— Julienne ? dit-il d'un ton de voix suppliant, comme s'il voulait placer entre lui et la juste indignation de ses parents l'ange de bonté dont le souvenir avait toujours eu le privilège de l'attendrir.

A ce nom, la mère fondit en larmes.

— Julienne, ma Julienne, ah ! Jules, elle n'est plus à nous, et c'est toi qui nous l'as fait perdre.

— Julienne est morte !

En disant ces mots, Jules sentit des larmes couler sur ses joues ; son cœur s'amollissait, sa conduite lui apparaissait de plus en plus odieuse et criminelle.

A ces signes d'une nature qui n'était pas encore pervertie jusqu'au fond, la mère de Jules sentit renaître quelque espoir dans son cœur. Elle se hâta d'ajouter :

— Non Julienne n'est pas morte ; non, Dieu n'a pas rappelé à lui l'ange qui faisait toute notre consolation, mais Julienne n'est plus avec nous. Bien avant la mort de son grand-père, elle m'avait laissé deviner la grande résolution qu'elle a prise. Elle n'avait pas voulu affliger le vieillard.

Le jour même de l'enterrement, elle me prit à part, et elle me dit : « C'est Dieu qui le veut, ma mère, vous ne pouvez pas vous opposer à ma résolution. Je le vois bien à votre douleur : Jules s'égare. Il faut une victime pour expier sa conduite, et une voix me dit que Dieu acceptera le sacrifice, et que si vous lui donnez votre fille il vous rendra votre fils. Ma mère, préparez mon père, et ne vous opposez pas à mon dessein. La vie religieuse n'a rien d'effrayant pour moi. Mais, je le sens bien, ce sera un grand déchirement pour mon cœur de vous quitter. Ce déchirement, nous l'offrirons à Dieu ; il ne pourra refuser de nous rendre Jules. » J'ai combattu. Ton père a d'abord repoussé bien loin l'idée de Julienne. Nous avons consulté, et nous avons cédé. Julienne nous a quittés il y a quelques jours ; elle est dans un hôpital du Midi ; je ne sais si nous la reverrons jamais. Jules, c'est pour toi qu'elle a fait le sacrifice ; c'est pour toi, Jules, que nous avons enfin cessé de faire obstacle à son héroïque dessein.

Jules pleurait ; ce jeune homme qui jurait tout à l'heure de renverser un gouvernement, qui ne rêvait que sang et que ruine, ce jeune homme se sentait comme brisé par cette voix douce et affligée.

Quelle puissance dans une mère qui supplie ! quelle puissance dans les sentiments de la famille et dans les impressions de l'enfance !

Cependant Jules n'osait pas encore se jeter dans les bras de sa mère ; il reculait devant l'aveu généreux et franc de ses fautes.

— Jules, lui dit sa mère, ne me diras-tu rien ?

Pour toute réponse, Jules ouvrit le tiroir de sa table et il

y prit les lettres dont il n'avait pas encore rompu les cachets.

— Ah ! s'écria sa mère, voici l'écriture de ma Julienne ! Jules, Jules, laisse-moi lire cette lettre ; que je voie ces caractères chéris, que j'entende un moment le cher ange aujourd'hui si loin de nous !

Jules tendit la lettre ; sa mère la baisa, elle l'ouvrit et elle lut, non sans s'interrompre plus d'une fois, lorsque les sanglots lui montaient à la gorge, lorsque les larmes l'empêchaient de voir clair :

« Mon bien cher petit Jules, tu sais le malheur qui nous a frappés et dans quelle tristesse nous sommes plongés en ce moment.

« Quoique tu ne nous écrives plus maintenant, je ne veux pas te tenir rigueur, méchant, et je veux t'informer d'une bien grave résolution que je viens de prendre.

« Tu te rappelles ce que je t'ai dit, dans une de mes lettres, de mon goût pour la toilette des sœurs grises. C'est un si beau costume ; eh bien ! je crois que je vais pouvoir bientôt m'en parer. Papa ne dit plus non, maman a presque dit oui.

« Sais-tu, mon cher Jules, que tu es un peu cause de l'empressement que j'y mets ? Tu n'es plus là pour me retenir, tu ne m'écris plus et je m'ennuie.

« Et puis, l'autre jour, en lisant un beau livre que j'avais bien envie de t'envoyer, j'y trouve qu'il y avait une fois une jeune fille qui avait un frère un peu plus âgé qu'elle. Ce frère s'était rendu à Paris. Il paraît que cette ville est très-dangereuse pour les jeunes gens qui n'ont pas de caractère. Le jeune homme fini par se conduire mal ; il se jeta dans tous

les désordres. Sa conduite faisait l'affliction de ses parents, et l'on ne savait plus comment le ramener à une meilleure vie.

« Tout à coup une idée vient à sa sœur. Elle se dit que si elle offrait à Dieu quelque acte de dévouement, elle mettrait le Ciel de son côté, et qu'on pourrait obtenir la conversion qu'on désirait. Elle ne chercha pas longtemps ; ce qui pouvait lui coûter le plus, c'était de quitter ses bons parents. Elle résolut de le faire ; elle obtint la permission de faire son sacrifice. Et le jeune homme, en effet, se convertit. Juge du bonheur de sa famille !

« Eh bien ! mon Jules, cela m'a frappée, frappée si fort, que j'ai cru y voir une inspiration du ciel. Ne ris pas, mon Jules, je parle sérieusement. Non que je te croie aussi méchant que le jeune homme de tout à l'heure. Il est impossible que notre bon Jules ait oublié ce qu'il nous a promis. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne nous écrit plus, c'est qu'il n'est pas venu à la mort de grand-papa, qu'il ne nous a pas même écrit à ce sujet. Enfin, me suis-je dit : papa devient de plus en plus concentré, maman ne cesse de pleurer ; il y a là quelque malheur déjà arrivé ou à craindre. Mon Dieu ! écartez ce malheur, et prenez-moi !

« Mon bon petit frère, cette lettre est probablement la dernière que tu recevras de moi avant que j'entre, je ne sais dans quelle maison, comme postulante. Il est possible qu'on m'envoie un peu loin, avant de m'admettre au noviciat de Paris ; il est possible que je ne te voie pas de bien longtemps, que je ne te voie plus, peut-être. Est-ce que tu n'enverras pas un simple petit mot à ta sœurette ? Allons, frère paresseux, écris donc un mot. Si tu ne m'écris pas, je ne te permettrai pas de me venir voir au couvent.

« Plaisanterie à part, mon cher Jules, je dois te dire que ton silence nous fait bien du mal. Pour moi, je ne sais plus que faire. J'ai prié tous les saints, j'ai prié la sainte Vierge de me rendre mon frère. Sans doute je ne méritais pas d'être exaucée. Mais que nous sommes malheureux !

« Je t'envoie mille baisers, mon cher Jules, et je te supplie, je te conjure de m'écrire quelques mots. Oh ! si tu voyais pleurer notre mère chérie, tu n'y tiendrais plus. Tu n'es pas méchant, tu nous aimes, j'en suis sûre. Voilà pourquoi il m'est impossible de m'expliquer ce qui arrive.

« Adieu, méchant frère qu'on aime tant, quoique tu nous fasse tant pleurer.

« Ta sœur,

« JULIENNE. »

Lorsque la lecture de cette lettre fut achevée, Jules n'y put plus tenir.

Il se jette aux genoux de sa mère :

— Pardon, ma mère, je suis bien coupable.

— Ah ! voilà mon Jules, dit la mère en sanglotant de joie ; mon Jules est retrouvé.

Et elle le relève, elle le presse dans ses bras, elle le couvre de baisers.

— Ma mère, je ne mérite pas tant de tendresse. Si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir. Mon Jules s'est égaré, mon Jules est retrouvé, cela me suffit.

— Hélas ! ma mère, pourrai-je revenir ?

— Que dis-tu ?

— Ah ! j'ai fait d'horribles serments.

— Eh bien ?

— Ne suis-je pas forcé de les tenir ?

— On ne peut-être tenu d'accomplir un crime.

— Mais si je recule, c'est la mort.

Et Jules se mit à expliquer à sa mère quelle était sa situation, et quel rôle il devait jouer dans l'agitation dont elle avait pu remarquer les traces en arrivant à Paris.

— O mon fils, dit la malheureuse femme, ô mon fils, quel abîme !

— Que faire donc, ma mère ?

La mère de Jules leva les yeux vers le ciel, puis elle regarda douloureusement son fils, et elle lui dit :

— Plutôt mourir, mon Jules, plutôt mourir que de commettre un crime.

— Ma mère, je saurai mourir.

Jules paraissait transformé ; il était résolu d'expier par la mort, s'il le fallait, toutes ses fautes passées.

La mère et le fils s'entretenrent doucement le reste de la nuit ; Jules dit tout, sa mère pardonna tout.

Il fut résolu que Jules quitterait Paris aussitôt que cela serait possible ; il fallait à tout prix le soustraire aux dangers qui le menaçaient.

Mais n'était-il pas déjà trop tard ?

XXII

ON ASSASSINE NOS FRÈRES.

La journée du 23 février remet en question tout ce que la veille avait paru résoudre.

Le pouvoir, aussi fier qu'étonné du succès du 22, se crut en état de réprimer toutes les velléités de résistance de la part de l'opposition.

Peut-être eût-il réussi, s'il n'eût commis une faute qui compromit tout.

Il était certainement en droit de compter sur l'armée en cas d'émeute ; il n'aurait pas dû placer la même confiance dans la garde nationale, qui n'était pas ennemie de la dynastie, mais qui détestait le ministère.

Pourquoi ?

Les plus intelligents des soldats citoyens auraient été fort embarrassés de le dire.

Mais on avait laissé mettre en avant de grands mots : Réforme électorale, réforme parlementaire, adjonction des capacités ; et que de *capacités* qui se voyaient déjà arrivées aux postes les plus élevés, grâce à cette bienheureuse adjonction dans laquelle on leur montraient le paradis de la politique !

L'armée seule eût réprimé l'émeute ;

Avec la garde nationale, cela devenait douteux, parce que la garde nationale pouvait se mettre du côté des émeutiers, et qu'alors la troupe hésiterait à tirer sur l'élite de la population parisienne.

Les deux forces devaient ainsi se paralyser et laisser passer la révolution.

C'est ce que le Maudit avait parfaitement prévu, et c'est ce qui arriva.

La garde nationale se réunit au cri de : *Vive la Réforme !*

Le peuple, qui avait été travaillé toute la nuit et que les émissaires des sociétés secrètes poussaient de tous côtés à la résistance, prit le même mot d'ordre, acclama la milice citoyenne dans tous les quartiers où elle se présenta, et *fraternisa* avec elle.

Déjà des barricades s'élevaient dans tous les quartiers populeux, principalement dans ces faubourgs d'où étaient sorties toutes les révolutions précédentes.

L'irritation contre le ministère allait croissant ; si le sang ne coulait pas encore, cela venait de ce que la garde nationale sympathisait avec les constructeurs de barricades, et de ce que la troupe de ligne n'avait pas reçu l'ordre d'agir.

La chambre des députés était réunie au palais Bourbon.

Une députation de la quatrième légion de la garde nationale porta à la chambre une pétition qui demandait la réforme et le renvoi des ministres.

Alors enfin la cour reconnut la gravité de la situation.

La dynastie orléaniste s'appuyait surtout sur la bourgeoisie; elle ne pouvait marcher sans le concours de cette bourgeoisie, et elle la voyait se tourner contre elle.

Les premiers coups de fusil avaient retenti.

On se battait dans les rues.

La foule s'acharnait surtout contre la garde municipale, qui essayait de maintenir l'ordre, et qui ne faisait que son devoir en défendant bravement les postes qui lui avaient été assignés. Mais, depuis longtemps, la presse et la caricature l'avaient dépopularisée; les ennemis du trône avaient eu soin d'en saper les bases avant de l'attaquer ouvertement.

Le roi céda sur le point le plus pressant : il accepta la démission de ses ministres, et chargea M. Molé de former un nouveau ministère (1). M. Molé n'était pas précisément un personnage populaire, mais tout le monde respectait son caractère. D'ailleurs, la retraite du ministère détesté était une grande satisfaction donnée à la haine ou aux préventions publiques; il y avait là une concession de nature à calmer les esprits.

En effet, tout parut d'abord s'arranger.

A mesure que la nouvelle se répandait, les passions s'apaisaient.

(1) Il est inutile de dire que tous ces détails sont historiques.

Bientôt les troupes rentrèrent dans leurs casernes, les ouvriers quittèrent les barricades.

Paris prit un aspect de fête.

La nuit survint.

Tout paraissait encore une fois terminé.

Une magnifique illumination témoignait de la fin des troubles et du contentement de la population.

Mais alors tout recommença.

Le parti républicain ne pouvait voir avec plaisir la tournure que prenaient les événements.

Les affidés du Maudit étaient là, avec les hommes dont ils disposaient.

Ceux-ci se dispersèrent dans les groupes, semant la défiance, disant qu'on trompait le peuple, et qu'on ne cherchait qu'à gagner du temps.

Sur les boulevards, la foule était énorme.

Pendant toute la journée, les gens paisibles n'avaient osé sortir ; le soir, quand on n'entendit plus la fusillade, tous se précipitèrent dehors. On voulait voir les illuminations, on voulait se renseigner sur les divers incidents de la lutte, on voulait assister à la fête.

La joie était générale, et l'on s'inquiétait peu de la présence de quelques bandes armées qui faisaient retentir l'air de chants plus ou moins patriotiques ; on riait même de la tournure de ces singuliers soldats, on répétait leurs refrains ; on n'y faisait pas plus attention qu'aux bandes d'ivrognes qui descendaient le lundi des hauteurs de la Courtille.

Une de ces bandes se trouva arrêtée par un bataillon qui

gardait le ministère des affaires étrangères, alors situé sur le boulevard des Capucines.

Un coup de feu part, — on ne sait encore de quelle main;

Un soldat tombe.

La troupe se croit attaquée;

Elle riposte par une décharge qui renverse cinquante-deux personnes, dont vingt-trois sont tuées.

La plupart de ces victimes étaient des promeneurs inoffensifs.

La bande armée d'où était parti le coup n'avait pas souffert.

Mais aussitôt c'est un tumulte affreux : le râlement des mourants, les cris des blessés, l'indignation de la foule, tout se mêle, tout se confond.

— Nous sommes trahis ! crient les conjurés dispersés dans les groupes.

— Vengeance ! vengeance ! répondent d'autres voix.

Des tombereaux se trouvaient là préparés, par qui ? on l'ignore aussi, mais ils se trouvaient là préparés dans une des rues latérales au boulevard.

Les meneurs chargent les victimes sur ces tombereaux, et ils les promènent par toute la ville en criant :

Vengeance ! on assassine nos frères !

Ces cris lugubres retentissent de toutes parts. La foule abandonne les boulevards ; à la joie de tout à l'heure succède l'inquiétude et une vague terreur.

Les faubourgs arrivent en armes,

Le tocsin sonne,

Les barricades se relèvent ;

Ce n'est plus une émeute, c'est une révolution.

Quand le Maudit apprit ces événements, un éclair de joie brilla dans ses yeux :

— Cela va bien, dit-il aux deux affidés qui viennent le trouver à l'heure convenue. Mais où donc est notre héroïne ? où est notre professeur ? où est le jeune homme ?

— L'héroïne et le professeur ont fait leur devoir, répondit l'un des affidés. J'ai vu cette femme monter sur une barricade, haranguer les ouvriers et leur inspirer un enthousiasme extraordinaire. Quant au professeur, il a travaillé comme il faut le bataillon de la garde nationale qu'il commande. Je n'ai pas revu la femme depuis quatre heures, le professeur ne peut guère quitter son poste à l'heure qu'il est, mais nous pouvons compter qu'il nous aidera vigoureusement demain.

— Très-bien ! Mais le jeune homme ?

— Pour celui-là, nul ne l'a vu. J'ai fait envoyer à son hôtel ; on a répondu qu'il n'y était pas. Je crains, Maître, il faut le dire, je crains quelque trahison de sa part. C'est un esprit encore faible, facile à changer. Il aura eu peur des coups de fusil, ou bien il renonce à l'œuvre. Je me méfie.

— C'est lui faire injure, dit le Maudit. Il a un caractère loyal ; il a juré ; il tiendra sa parole.

— Je le souhaite.

— Il n'est pas étonnant qu'on ne l'ait pas rencontré aujourd'hui, dans un tel tumulte.

— C'est vrai ; mais il aurait dû chercher à rejoindre quelqu'un de nous, et, en tout cas, il devrait être ici pour prendre le mot d'ordre.

En ce moment, le lugubre cortège entrait dans la rue du Maudit.

— Vengeance ! on assassine nos frères, criaient les conducteurs d'un tombereau.

Le Maudit, transporté, se lève ; il ouvre sa fenêtre, et il crie :

— Vengeance ! vengeance ! vous serez vengés.

— Vive la République ! A bas le tyran ! crie une voix du cortège.

— Vive la République ! reprend le Maudit d'une voix formidable.

Ses deux affidés eux-mêmes étaient étonnés de cette exaltation. Ils l'avaient toujours vu maître de lui et d'une excessive prudence.

En refermant sa fenêtre, lorsque le cortège fut passé, il remarqua leur étonnement :

— Ce que je viens de faire vous surprend, dit-il.

— Un peu, Maître.

— Cela prouve que je vois l'heure du triomphe arrivée, désormais la prudence est inutile ; ce qu'il nous faut, maintenant, c'est de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, comme disait l'un des immortels fondateurs de la première république. De l'audace, donc, mes amis. Nous tenons la victoire dans les mains, elle ne nous échappera pas... Tenez, entendez-vous ces cris populaires ? C'est la chute des trônes qu'ils annoncent. Entendez-vous ce tocsin ? C'est le glas funèbre des monarchies, des institutions, des religions, de l'autorité. Ah ! il y a longtemps que j'attends ce jour.

Je l'avais espéré en 1830, j'ai été trompé dans mon espoir.

Depuis, j'ai cru plusieurs fois le revoir, mais le fruit n'était pas mûr ; la jeunesse n'était pas encore assez échauffée, la bourgeoisie était effrayée, les hautes classes sacrifiaient tout à l'ordre.

Aujourd'hui, tout va bien. La jeunesse est avec nous ; le bourgeois imbécile ne voit pas qu'il travaille pour nous, et que, quand il aura tiré les marrons du feu, nous serons là pour les manger. Les hautes classes sont aussi aveuglées. Ceux qui se sont ralliés au nouveau régime, n'ont songé qu'à l'exploiter et ne lui ont pas fait prendre racine dans la nation ; ceux qui le détestent, applaudissent déjà à sa chute ; ils vont nous aider à porter les derniers coups. Ils ne savent guère ce que nous leurs préparons.

Allons, mes amis, vive la république ! Voici le jour de la victoire !

Jamais le Maudit n'avait parlé avec autant de feu. Les deux hommes qui l'entendirent étaient presque effrayés de cette exaltation ; ils hésitaient encore à partager les espérances du Maître ; plus mêlés par les habitudes de leur vie au mouvement social, ils n'osaient croire encore qu'on fût si près du triomphe ; mais ils avaient d'ailleurs une telle confiance dans le Maudit, ils étaient si accoutumés à le croire sur parole, ils le savaient au courant de tant d'intrigues ténébreuses, que peu à peu ils s'exaltèrent à leur tour, et de ces trois poitrines sortit à la fois le cri de :

— *Vive la république !*

Pour eux, ce cri signifiait le renversement de toute au-

torité, de toute distinction sociale, le renversement de la religion, l'abolition de Dieu.

Si les foules qui allaient le répéter eussent pensé comme eux, c'en était fait de la société française. Du malentendu devaient naître bien des déchirements ; mais précisément à cause de ce malentendu, les hommes dont le niveau était le symbole devaient recevoir une terrible leçon.

Cependant l'un des deux affidés dit en manière de réflexion :

— Nous ne voyons toujours pas le jeune homme.

— C'est vrai, dit le Maudit, il importerait de savoir ce qu'il est devenu.

— Je le saurai, reprit l'autre.

— Chargez-vous de cela, ajouta le Maudit, et si vous trouvez un coupable, vous savez ce que vous avez à faire.

— Soyez tranquille, j'ai là, dans la poche de mon paletot, une petite machine qui lui parlera assez haut pour qu'il n'ait jamais envie de trahir.

— C'est bien. Maintenant, plus de temps à perdre. Ne laissons pas refroidir l'enthousiasme populaire. Aux barricades, mes amis, aux barricades ! Si l'un de vous peut pénétrer jusqu'au professeur, qu'il lui dise que tout va bien. Je ne suis pas inquiet de la femme, elle fera son devoir jusqu'au bout ; pour le jeune homme, tout est entendu. Demain, je veux vous voir aux Tuileries ; c'est là que je convoque la prochaine réunion.

— A demain, aux Tuileries, dirent les deux conjurés.

— J'y serai, dit le Maudit.

XXIII

LA CHUTE D'UN TRÔNE.

La nuit du 23 au 24 février 1848 décida de l'avenir de la France.

Il y avait, d'un côté, un vieillard qui s'obstinait à ne pas comprendre la situation, et qui croyait encore qu'il n'aurait pas à porter dans cette vie la responsabilité d'une usurpation ; autour de lui, des conseillers incertains, effarés ; de jeunes princes pleins de courage, mais manquant de direction et d'expérience, manquant surtout d'influence et d'autorité ; deux femmes, l'une jeune encore, et capable de s'élever à l'héroïsme pour assurer la couronne sur la tête de son fils, mais étrangère à la France, étrangère surtout à la religion de la France ; l'autre couronnée de l'auréole des ans et de la vertu, reine par le cœur comme par le nom, et qui se montra plus véritablement roi que le roi son

époux, mais qui reconnaissait sans doute que l'heure de l'expiation approchait. De l'autre côté, on voyait un peuple soulevé, sans trop savoir pourquoi, sans savoir surtout où il allait, où on le menait, peuple fatigué d'un régime sans gloire et sans grandeur, peuple instinctivement révolté contre les abaissements dont on avait fait une condition de la tranquillité publique et de la paix, peuple généreux et aveuglé, capable de tous les héroïsmes et de tous les excès, et qui, n'ayant plus de direction, ne recevant plus que des leçons d'égoïsme, de mollesse et de toutes sortes de vices, allait à l'aventure, sentant qu'il n'était plus dans sa voie et ne sachant plus comment y rentrer.

Et, derrière le peuple, derrière la bourgeoisie, derrière l'aristocratie financière et industrielle qui tenait le haut du pavé, derrière et à côté, partout, dans le palais du roi, dans la chambre des députés, dans l'armée, dans la garde-nationale, dans la bourgeoisie, dans les masses populaires, des hommes, inconnus les uns aux autres, mais obéissant tous au même mot d'ordre, et marchant résolument, à travers les ruines, à travers le sang, au renversement de toute autorité, à la destruction de la religion, à la reconstitution d'une société qu'ils exploitaient à leur tour, tout en criant à l'exploitation, tout en prononçant les mots sonores de *Liberté*, d'*Egalité* et de *Fraternité*.

Le roi tremblait dans son palais ;

Le peuple s'agitait et criait dans les rues ;

Les sociétés secrètes soufflaient le feu, excitaient les esprits, poussaient à la construction des barricades.

Et il y avait un homme, inconnu de tous et qui ne se montrerait qu'après le triomphe complet de ses idées, un

homme dont la volonté pénétrait partout par le moyen de ses affidés et de leurs complices.

Tout partait de la maison fatale où le sang d'un prêtre avait rejailli, un demi-siècle auparavant, sur le berceau du fils de l'assassin, et celui qui était encore sur le trône était lui-même le fils de l'un de ceux dont les intrigues et l'or avaient armé tant de bras homicides !

La Providence n'est pas un vain mot.

Nous n'avons pas à raconter ici toutes les péripéties de ce drame effrayant.

Le roi avait cédé en abandonnant le ministre qui entraînait le mieux dans ses vues et en en acceptant un autre.

Lorsqu'il put croire, le soir du 23, que tout était fini, il se repentit de cette condescendance comme d'une faiblesse.

— J'ai cédé devant l'émeute, disait-il, c'est une abdication morale.

Il devait bientôt voir que cette abdication ne suffirait pas.

A dix heures du soir, des députés demandent à lui parler :

— Non, dit-il, ils pourraient me reprocher ma faiblesse.

Lorsqu'il apprit la sanglante affaire du boulevard des Capucines :

— C'est assez d'hésitations, dit-il encore, il faut sauver la monarchie.

Était-ce bien une monarchie que cette royauté entourée d'institutions républicaines, comme l'avait dit Lafayette en 1830 ? Était-ce même une royauté que cette institution issue des pavés de juillet et qui allait périr sous les pavés de février ?

Quoi qu'il en soit, le roi Louis-Philippe montra alors

une certaine énergie. Un maréchal, illustré dans les guerres d'Afrique, aimé du soldat et incapable de trahir son devoir, fut mis à la tête de l'armée et de la garde nationale.

Le maréchal prend des mesures vigoureuses ; les barricades doivent être enlevées à la baïonnette.

A cinq heures du matin, l'attaque commencera.

Mais, avant cette heure, les hésitations, les incertitudes, les défaillances recommencèrent.

M. Molé, sentant la situation plus forte que lui, résigne son portefeuille.

M. Thiers lui succède et s'adjoint M. Odilon-Barrot, l'un des héros des banquets, l'une des anciennes idoles du peuple.

Cela fait, les hommes d'Etat s'imaginent que tout est fait : ils quittent le roi, et le roi va se coucher.

Quel réveil !

Aux premières lueurs du jour, les Tuileries étaient cernées, la fusillade était engagée, la parole était aux événements.

Les concessions s'accumulent alors.

On révoque la nomination du maréchal dont le nom irritait l'insurrection, mais dont l'énergie et la résolution auraient pu la faire reculer.

M. Odilon Barrot est président du conseil des ministres ; il croit qu'il suffira qu'on apprenne ce grand événement pour que tout s'apaise.

N'est-il pas l'ancien maire de Paris ?

N'est-il pas l'une des célébrités de 1830 ?

N'est-il pas le héros des banquets et l'orateur de la bourgeoisie ?

N'est-il pas le plus ardent promoteur de la Réforme?

Pas *ennemi*, mais *aveugle* !

Les deux ministres, l'orateur disert et adroit, l'orateur aux grands mots et aux phrases sonores, sortent ensemble de chez le roi ; ils montent à cheval, donnent aux troupes l'ordre de ne pas tirer, et s'avancent dans les rues pour annoncer au peuple que tout est pour le mieux, puisqu'ils sont ministres, que tout le monde doit être content, puisqu'ils le sont.

Il était entre sept et huit heures du matin.

Il pleuvait toujours, et un vent de tempête, comme il en souffle aux équinoxes du printemps, mêlait ses sifflements et ses agaçantes raffales au bruit de la fusillade et des acclamations populaires.

Constatant que le feu ne s'arrête pas, l'orateur des banquets dit à l'autre :

— C'est un malentendu.

Il aperçoit, lacérées par la main du peuple, les proclamations qui annoncent son avènement au pouvoir :

— Mais, dit-il, c'est donc une abdication qu'ils veulent ?

— Peut-être une déchéance, ajoute l'autre, qui ne s'abuse plus sur la situation.

— Mais c'est une aberration ! répond le premier.

Et, quittant son collègue, il se rend sur les barricades, persuadé qu'à sa vue les armes tomberont des mains des insurgés.

Il est accueilli par des insultes :

— Le veau froid est-il digéré ? lui crie un gamin de Paris.

Ce n'est plus l'heure des fourchettes,
Ni du veau,

Mais c'est l'heure des baïonnettes,
M'sieur Barrot,

lui chante un grand gaillard pourvu d'une ample poitrine
et d'une formidable voix, et un rire bruyant se commu-
nique des défenseurs de la barricade à la foule qui re-
garde.

— Bis ! bis ! crie la foule.

Et le ministre, qui s'éloigne, entend le refrain que mille
voix répètent en riant.

Alors ses yeux s'ouvrent, l'aveuglement cesse, il voit la
Révolution qu'il a préparée, et qui se retourne contre celle
qu'il a faite dix-huit ans auparavant.

Le flot populaire l'avait poussé au pouvoir ;

Le flot populaire le reprend et le brise sur le rivage.

Que faisait donc l'armée ?

Démoralisée par les ordres et les contr'ordres qui se suc-
cédaient de minute en minute, ne sachant à qui obéir, hé-
sitant à combattre une population dont l'élite, la garde-
nationale, poussait les mêmes cris que les insurgés, elle
restait l'arme au bras, paralysée, impuissante.

— Vive la garde nationale ! criaient les insurgés, et la
garde nationale *fraternisait* avec les défenseurs des barri-
cades.

— Vive la ligne ! criaient ensemble les insurgés et les
gardes nationaux, et les soldats de la ligne, que personne
ne dirigeait plus, ne pouvaient se décider à tirer sur cette
foule qui les acclamait. Dirigés, eux, par d'habiles chefs, les
insurgés, poussant devant eux les femmes et les enfants,

avançaient toujours, entouraient les soldats, et bientôt tous *fraternisaient* ensemble.

Les soldats tournaient en l'air la crosse de leurs fusils, le trône n'avait plus de défenseurs.

Mais il y avait encore des importants, des affairés qui ne faisaient qu'augmenter le trouble et le désordre.

Les députés, les journalistes allaient et venaient de la Chambre aux Tuileries.

Tout le monde donnait son avis ; il n'y avait plus d'autorité.

A neuf heures, l'insurrection avait atteint le guichet de l'Echelle, qui donne dans la rue de Rivoli.

Tout était confusion au château.

Cependant le roi voulut déjeuner à l'heure ordinaire, à dix heures et demie ; mais, à peine la famille royale se mettait-elle à table que, bravant toute étiquette, un député se présente à la porte de la salle, et demande à parler à l'un des princes.

Le roi l'invite à déjeuner :

— Sire, le temps presse.

Le prince que demandait le député, se lève, et le député lui parle à voix basse.

Il n'était que trop clair que les nouvelles devenaient de plus en plus mauvaises.

Tout le monde se lève ; on ne pense plus au repas si soudainement interrompu.

La fusillade ne se ralentissait pas ;

Une troupe furieuse assiégeait, sur la place du Palais-Royal, le poste du Château-d'Eau, défendu par deux com-

pagnies de la ligne et par des gardes municipaux, retranchés derrière des meurtrières crénelées.

Ce fut la seule résistance vraiment sérieuse que rencontra l'insurrection ;

Là, des soldats et ces municipaux que le peuple détestait tant sans raison, surent courageusement mourir pour la défense de l'ordre établi et pour l'accomplissement du devoir.

Sur les boulevards, les soldats rendaient leurs armes.

La reine engage le roi à monter à cheval et à se montrer à la troupe et à la garde nationale, qui se trouvaient sur la place du Carrousel, et qui restaient l'arme au bras, attendant les événements.

Le vieux roi adopte cette idée ; il monte à cheval, il passe en revue les bataillons.

— Vive le roi ! crie la troupe.

— Vive la réforme ! crie la garde nationale.

Le vieux roi comprit : la troupe était fidèle, mais sans enthousiasme ; la garde nationale restait toujours aveugle et passait à l'ennemi.

Il rentra tristement au château.

Là, les mauvaises nouvelles se succédaient avec une foudroyante rapidité.

M. Thiers venait de rentrer découragé ;

M. Odilon Barrot arrivait désespéré ;

Ils avaient vu partout l'insurrection triomphante, la garde nationale démoralisée et fraternisant avec le peuple, et des régiments entiers, mettant la crosse en l'air, regagner silencieusement leurs casernes.

Un journaliste se présente :

— Sire, dit-il, les minutes sont des heures ; le temps presse ; dans une heure, il n'y aura plus de trône, il sera trop tard.

— Que faire ? dit le vieux roi qui ne sait plus quel parti prendre, et qui, après avoir montré tant de fois du sang-froid et un véritable courage, courbe la tête devant la terrible sentence du talion qu'il entend prononcer au fond de sa conscience ; que faire ?

Tous ceux qui sont présents savent bien ce qu'il faut faire, mais personne n'ose prononcer le mot terrible.

Un silence de mort règne dans cette réunion, où se trouvent un roi, une reine, des princes du sang, des hommes d'Etat.

Enfin, l'un des princes, d'une voix émue et triste :

— Sire, dit-il, il faut abdiquer.

Louis-Philippe ne dit rien ; il attend encore.

Le journaliste montre aussitôt une proclamation toute préparée, et qui ne contenait que ces quatre lignes :

Abdication du roi.

Régence de la duchesse d'Orléans.

Dissolution de la Chambre.

Amnistie générale.

Le roi restait dans son fauteuil, silencieux, irrésolu.

Tous respectaient ce silence et cette douleur d'un roi, dont la jeunesse s'était passée dans l'exil, et qui allait être forcé de mendier une demeure et une tombe à l'étranger.

En ce moment, les vitres des Tuileries frémirent ; c'est une fusillade qui éclate dans la direction du Palais-Royal.

Louis-Philippe relève la tête.

— J'abdique, dit-il.

Il prend une plume, et il écrit :

— J'abdique en faveur de mon petit-fils, le comte de Paris ; je désire qu'il soit plus heureux que moi.

Que de pensées devaient en ce moment se presser dans la tête du vieux roi ! Il avait vu déjà deux autres abdications faites en faveur de jeunes princes qui n'avaient pu ceindre la couronne : le fils de Napoléon était mort en exil ; le petit-fils de Charles X était en exil ; qu'arriverait-il du petit-fils de Louis-Philippe ? Pouvait-il espérer que le petit-fils du roi de Juillet occuperait la place du petit-fils du roi qu'il avait tant contribué à renverser ? Comme Charles X, et d'une façon plus humiliante, il allait reprendre le chemin de l'exil : le comte de Paris serait-il plus heureux que le duc de Bordeaux ?

Il était trop tard !

Et le vieux roi put alors se rappeler qu'en frappant le duc d'Orléans sur le chemin de la Révolte, le ciel avait, six ans auparavant, signifié son arrêt.

Cependant un général sort aussitôt du palais ; il se présente à la barricade qui fermait la rue Saint-Honoré, il annonce l'abdication du roi.

— Trop tard ! répond le chef de la barricade.

— Plus de roi ! crient les autres combattants.

Et une voix formidable, suivie aussitôt par mille autres voix, fait entendre le cri de : *Vive la république !*

En même temps une scène affreuse se passait au Château-d'Eau.

Là se trouvait le Maudit avec ses principaux affidés.

Il avait promis, la veille, de se rendre le lendemain aux Tuileries. Renseigné de quart d'heure en quart d'heure sur les progrès de l'insurrection, il avait quitté sa maison de la montagne Sainte-Geneviève vers neuf heures du matin.

Certains signes qu'il faisait abaissaient tous les obstacles devant lui et lui livraient un passage facile à travers les barricades, presque toutes commandées par des hommes affiliés à la société dont il était le chef suprême.

Il passa dans la rue Racine.

L'absence de Jules l'inquiétait et l'irritait.

La porte était ouverte, il jette en passant au concierge ces deux mots :

— Chez M. Jules.

Et il monte directement à la chambre du jeune homme, dont il connaissait le numéro, quoiqu'il n'y fût jamais venu.

Il frappe.

Une femme, à l'air effaré, se présente :

— Monsieur, m'apportez-vous des nouvelles de mon fils ?

— Votre fils, madame ?

— Oui, mon fils, Jules.

Le Maudit comprend tout. Il s'explique l'absence de Jules, puisque sa mère est là, et il ne doute plus guère d'une trahison, ou au moins d'une défection. Pourtant le jeune homme n'est pas là : peut-être il a voulu éviter les obsessions de sa mère, peut-être il est fidèle au pacte infernal. Perdu dans ses conjectures, le Maudit ne répondait pas.

— Ah ! je le pressens, dit la mère, vous n'avez que de

mauvaises nouvelles. Dites, dites, je vous en prie, dites ce que vous savez... Ah ! cette terrible émeute !... Pourquoi a-t-il voulu me quitter ?

— Depuis quand ne l'avez-vous pas vu, madame ?

— Il m'a quitté hier matin. Il devait rentrer presque aussitôt, il n'est pas rentré. Que lui sera-t-il arrivé, mon Dieu !

— Madame, reprit le Maudit, je n'en sais pas plus que vous. Je venais moi-même m'informer de ce qu'il faisait, parce que je devais le voir hier et que je ne l'ai pas vu.

— Seriez-vous....

La pauvre mère s'arrêta.

L'homme qu'elle avait devant elle n'était-il pas l'un de ces hommes pervers qui avaient fait tant de mal à son fils ?

Elle ne dit plus rien, et prit une attitude qui ne permettait pas au Maudit de rester plus longtemps. Le silence subit de cette femme l'éclairait du reste assez : Jules avait parlé, sa mère savait au moins une partie du secret ; donc il avait trahi, il importait de le punir.

Mais il fallait le trouver.

— Je reviendrai, madame, si j'apprends quelque chose, et il quitta la mère de Jules, plus inquiète que jamais et persuadée qu'elle ne reverrait plus son fils.

Le Maudit reprit sa route vers les Tuileries.

On ne sera pas étonné qu'il ne prit pas le chemin le plus direct. Il traversa le Pont-Neuf, s'enfonça vers la pointe Saint-Eustache, entra dans la rue Saint-Honoré, traversa la grande barricade, remonta par l'une des petites rues qui conduisent à la halle aux blés, passa près de la Banque, et

entra dans le Palais-Royal par l'extrémité la plus éloignée des Tuileries.

A chaque barricade, il échangeait des signes et quelques mots de passe.

Il rencontra deux de ses principaux affidés :

— Je crois que Jules a trahi, leur dit-il rapidement ; si vous le rejoignez, pas de grâce !

Apprenant que le poste du Château-d'Eau résistait énergiquement, et que cette résistance, en se prolongeant, pourrait changer la face des affaires, il se rendit dans la cour du Palais-Royal.

Le poste était assiégé à la fois par les barricades qui fermaient les rues adjacentes, et par les insurgés qui tiraient de la cour et des fenêtres du Palais.

Le Maudit reconnut là plusieurs des siens. Quelques mots qu'il leur dit ranimèrent leur fureur, qui commençait à faiblir.

Il était près de midi.

Tout à coup on apprend que les voitures du roi ont été amenées sur la place du Carrousel, et que le peuple y a mis le feu.

Une idée infernale traverse l'esprit du Maudit :

— Aux voitures ! aux voitures ! s'écrie-t-il.

Et il s'élance vers le Carrousel, suivi d'une troupe d'hommes débraillés, ivres de vin et de poudre.

— Allons, mes amis, leur dit-il, attellez-vous, et ramenez-nous cela sur la place du Palais-Royal. Nous allons bien rire.

Ces bêtes féroces ont compris.

— Vive le citoyen ! hurlent-ils, et ils s'attellent aux voi-

tures en flammes, ils les traînent sur la place du Palais-Royal, ils les acculent contre le poste qui se défendait avec un courage digne des soldats français, digne surtout d'un moins horrible sort.

— De l'esprit de vin ! crie encore le Maudit, qui rentre aussitôt dans la cour du Palais et monte à une fenêtre pour jouir de l'affreux spectacle qu'il vient de préparer.

L'esprit de vin est bientôt trouvé. Un tonneau arrive, on le verse sur le foyer ardent, et l'on jette dans ce cratère les meubles du Palais-Royal.

La flamme s'élève et entoure le poste. On continue de se battre à travers les flammes et la fumée ; les défenseurs du poste ne songent pas même à se rendre.

Enfin le feu devient plus fort que le courage, le poste tout entier est en flammes, la fusillade cesse, tout s'écroule, un immense cri de désespoir se fait entendre, auquel répondent d'épouvantables acclamations :

Tout est dévoré, et le Château-d'Eau n'est plus qu'une ruine fumante sous laquelle sont ensevelis les derniers défenseurs du trône et quelques prisonniers qu'ils avaient faits sur le peuple.

Qui eut vu alors l'expression d'inférieure joie qui illumina la figure du Maudit, eût reculé d'horreur :

C'était comme une apparition de Satan.

XXIV

VIVE LE CHRIST !

L'insurrection était maîtresse de presque toutes les mairies et de cinq casernes ; les Tuileries allaient être cernées de tous côtés, il n'y avait pas de temps à perdre.

On ne pouvait songer à s'échapper par le Carrousel ou par les quais ; les voitures venaient d'être incendiées ;

Mais il n'y avait plus à délibérer, il fallait fuir, pour éviter de plus grands malheurs, pour sauver la famille royale, le jeune roi, les serviteurs du château :

Certains rois ne sauraient songer à l'honneur de périr à cheval.

La reine, pâle, immobile, se tourne vers l'un de ces conseillers de la couronne que Louis-Philippe avait pris à la dernière extrémité :

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, vous avez allumé l'incendie, et vous n'avez pas su l'éteindre.

Les *aveugles*, en effet, avaient allumé le feu ; les *ennemis* n'avaient plus eu qu'à l'attiser.

Le ministre détourna la tête et ne répondit rien.

Louis-Philippe changea de costume, embrassa la duchesse d'Orléans, la mère du jeune roi qui ne devait pas régner, et sortit avec la reine, accompagné d'un député de l'opposition, qui allait devenir membre du gouvernement provisoire.

Il prit le souterrain qui conduisait à la terrasse du bord de l'eau, et traversa une haie de troupe de ligne et de gardes nationaux, respectueux mais froids, fiers encore d'être des acteurs aveugles dans le grand drame qui se jouait.

Arrivé au milieu de la place de la Concorde, là où la tête de Louis XVI était tombée sous le couteau d'une autre révolution triomphante, il dit à quelques-uns d'entre eux :

— Vous m'avez appelé il y a dix-sept ans, et je suis venu ; aujourd'hui, vous me renvoyez et je m'en vais ; je n'ai rien à me reprocher.

Croyait-il bien ce qu'il disait ? N'était-ce rien avoir à se reprocher que de n'avoir pas défendu le trône et de s'y être assis à la place de celui qui avait le droit de lui demander le sacrifice de sa vie ? Était-ce n'avoir rien à se reprocher que d'abandonner si facilement son poste au moment du danger et de livrer toute une grande nation à l'anarchie en cédant devant quelques émeutiers ? Mais nous nous taisons, et tout en adorant les décrets de la divine justice, nous laissons passer la royale infortune.

On sait le reste.

Au Cours-la-Reine, Louis-Philippe monta dans une modeste voiture qui s'enfuit aussitôt vers Saint-Cloud. Quelques hommes armés avaient voulu s'opposer à cette fuite.

— Respectons le roi ! dit celui qui le commandait.

— Qu'il parte donc ! reprirent ces hommes ; nous ne sommes pas des assassins.

Ceux-là pouvaient être des hommes abusés ; mais ils valaient mieux que ceux qui suivaient au Château-d'Eau les inspirations du Maudit.

L'ex-roi et la reine ne firent que passer à Saint-Cloud, puis ils prirent le chemin de la Normandie. Louis-Philippe, à la faveur d'un déguisement, erra quelques jours aux environs d'Eu et de Tréport, où tous les ans, il passait des semaines si tranquilles au sein de sa famille, sous les beaux ombrages du parc d'Eu, sur le rivage de cette mer qui lui avait un jour amené la reine d'Angleterre.

Peut-être ses pas le portèrent-ils dans ce bois de Sise, où s'était tramé le complot qui contribuait à sa chute, tramé à quelques pas de sa royale demeure.

Un petit bâtiment vint enfin prendre en cachette celui qui avait été le roi des Français, et l'oubli se fit sur le reste de cette existence si tourmentée, comme le flot se referme sur un navire qui sombre.

Charles X, au moins, avait été conduit jusqu'à Cherbourg avec tous les honneurs de la royauté ; mais la France ne s'inquiéta pas plus de Louis-Philippe que d'un fugitif vulgaire.

Le roi avait à peine quitté le château des Tuileries, que

le peuple s'y précipita : c'était le nouveau souverain qui prenait possession de son palais.

Il n'y eut pas de nouveau combat.

La garde nationale aurait voulu conserver un peu d'ordre, elle fut débordée.

Alors se passèrent des scènes étranges.

Il y avait là des hommes du peuple, en guenilles, le visage noirci par la fumée de la poudre, les mains tachées de sang et de boue ; des blouses et des habits bourgeois, des élèves des écoles, surtout de l'Ecole polytechnique, des jeunes gens appartenant aux classes les plus élevées de la société. Ceux-ci criaient : Vive la république ! Vive la nation ! Ceux-là essayaient de montrer le drapeau blanc, à côté du drapeau tricolore et de quelques apparitions de loques rouges qui rappelaient les plus mauvais jours de la Terreur.

Du reste, il y avait une joie générale qui empêchait les rixes sanglantes :

Tous se réjouissaient de la chute de Louis-Philippe ;

Tous aimaient à y voir la réalisation prochaine de leurs espérances.

Pour le moment, l'union régnait parmi les vainqueurs, les divisions ne devaient éclater qu'au bout de quelques heures.

Il faut le dire aussi : les haines entre les classes étaient bien apaisées ; parmi les ouvriers, beaucoup avaient appris à aimer, à respecter le prêtre ; parmi ces hommes en guenilles, plus d'un avait appris à aimer ces jeunes gens riches qui, au nom de saint Vincent de Paul, étaient tant de fois montés jusqu'à leur mansarde et y avaient déposé,

avec un peu d'or, une abondante provision de douces paroles et de bons conseils.

Ceux qui avaient poussé à la révolution détestaient la religion, mais la masse qu'ils avaient poussée aimait cette religion qui ne se montrait que par des bienfaits et qui, depuis plusieurs années, avait eu à lutter contre les mauvaises dispositions du pouvoir.

En juillet 1830, le prêtre avait dû se cacher.

A travers les barricades de février 1848, le prêtre put passer impunément, se montrer sous le costume ecclésiastique, et porter ostensiblement secours aux blessés et aux mourants.

On criait : Vive la religion !

Et, depuis plus d'un an, aux acclamations de Rome répétant : *Evviva Pio Nono* ! répondaient les acclamations de la France et le cri de : Vive Pie IX !

La popularité du pape et du clergé préservèrent la France en 1848 : le Maudit n'avait pas fait entrer cette considération dans ses calculs, et ce fut la cause de ses déceptions.

Cependant, à côté de la masse honnête, qui fusillait sur-le-champ les voleurs et qui demandait le respect de la propriété et de la religion, il y avait cette écume qui monte à la surface de toutes les révolutions, il y avait ces affidés du Maudit, qui voulaient tout détruire et qui poussaient la foule à multiplier les actes de sauvagerie, afin de lui ôter tout moyen de revenir à l'ordre ancien.

Le Maudit était entré aux Tuileries avec la foule, il avait près de lui René, deux autres affidés et la femme que nous

avons déjà vue chez lui ; il ne manquait que Jules, toujours introuvable, et dont la mort était résolue.

Excités par ces hommes et par cette femme, les affiliés excitent la foule à leur tour, et la dévastation commence. On brise les vases les plus précieux, on met en pièces les glaces, on déchire les rideaux de velours et de soie, on fait tomber les lustres qui se brisent avec fracas.

Les papiers, les vêtements, les meubles volent par les fenêtres, et l'on en fait des feux de joie.

Un chiffonnier s'assoit sur le trône.

— Vive le roi ! crie la foule.

— Ote-toi de là que je m'y mette, crie un charbonnier, et il s'y installe à son tour aux rires de tous ses compagnons.

On crie, on rit, on se bouscule, tous veulent s'asseoir sur le trône, tous veulent dire un bon mot ou lancent quelque grossièreté.

Une décharge retentit.

C'est le buste de Louis-Philippe qui vole en éclats.

Le Maudit, ne pouvant tuer le roi, avait déchargé son fusil sur l'effigie royale.

— Bravo ! bravo ! hurlent ceux qui viennent de s'asseoir sur le trône.

Et c'est comme une rage qui s'empare de tous ces hommes : ils brisent, ils lacèrent, ils fusillent, respectant toutefois quelques portraits, entre autre celui de la reine.

Puis le trône est enlevé.

— A la Bastille ! à la Bastille !

Et le trône traverse les rues, franchit les barricades, parcourt les boulevards, et, près de la colonne élevée en

mémoire des héros de Juillet, le trône est réduit en cendres aux cris mille fois répétés de : Vive la république !

On ne pensait plus guère à la réforme, ni à l'adjonction des capacités.

Pendant qu'un courant se précipitait ainsi vers la place de la Bastille, une autre foule envahissait les Tuileries, et le Maudit restait toujours là.

Dans cette foule, on distinguait un assez grand nombre de jeunes gens à l'air résolu, mais honnête.

Le Maudit reconnaît Jules, qui passe près de lui sans le voir.

Dès ce moment il ne le perdra plus un instant de vue. La sentence est prononcée, mais il veut s'assurer de la culpabilité du condamné ; il le suit, ne s'en laissant séparer que lorsqu'il ne peut résister à la pression de la foule.

Celle-ci est arrivée à la porte de la chapelle du château.

Beaucoup se découvrent en entrant ;

D'autres y pénètrent la tête couverte et en proférant des blasphèmes.

Déjà ils ont saisi le grand crucifix placé au-dessus de l'autel ; ils vont le briser, peut-être.

Une voix s'élève, qui domine toutes les clameurs :

— Frères, c'est le Christ, c'est l'ami du peuple, c'est le Rédempteur de l'humanité.

C'était la voix de Jules ; le Maudit la reconnaît :

— Malédiction ! dit-il.

Et sa main presse le pistolet dont il s'est armé, après s'être débarrassé de son fusil.

— Vive le Christ ! crie la foule électrisée par les généreuses paroles de Jules.

Les jeunes gens se précipitent vers la croix, ils en écartent les hommes à figure patibulaire qui cherchaient à s'en emparer et qui n'opposent aucune résistance, ils la prennent avec respect, la placent sur leurs épaules, et s'avancent la tête découverte hors de la chapelle.

Jules les précédait, criant :

— Place au Christ !

— Vive le Christ ! répétait la foule se découvrant à son tour.

Le Maudit cherchait à fendre cette foule sans y parvenir. Cinq ou six rangs le séparaient de Jules ; impossible de tirer, mais il se promettait bien de lui casser la tête aussitôt qu'il pourrait l'atteindre, et il suivait le cortège, la rage dans le cœur, assistant ainsi au triomphe de Celui dont il ne prononçait jamais le nom qu'en blasphémant à la façon de Voltaire.

Jules était magnifique.

Il portait la tête haute, il avait la figure illuminée d'un généreux enthousiasme, et il parlait avec une telle assurance, sa voix vibrait si claire et si pénétrante, que les jeunes gens le suivaient instinctivement comme un chef reconnu depuis longtemps, et que la foule, entraînée, l'aidait à faire place au cortège en criant :

— Vive le Christ !

Le cortège triomphal traversa ainsi les vastes salles du château, descendit l'escalier royal, prit par la cour des Tuileries et s'engagea sur la place du Carrousel.

Des deux côtés, insurgés et gardes nationaux s'écartaient avec respect, formant la haie, et l'image vénérée du Christ recevait les hommages universels : Tous semblaient sentir

déjà qu'au milieu de l'anarchie renaissante, la religion seule pourrait apaiser les haines, rétablir l'ordre dans les esprits et ramener l'espérance.

Le Maudit suivait toujours.

Le cortège franchit la première porte du Louvre; il s'avancait lentement, arrêté par la foule, de sorte qu'on eût dit une procession paisible marchant avec la solennité d'une pompe religieuse.

Le Maudit calcula le temps qu'il lui faudrait pour arriver à la seconde porte, donnant en face de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, où il devenait évident que Jules voulait faire déposer le crucifix.

Aussitôt, il quitte le cortège, se trouve un peu plus libre une fois qu'il n'est plus dans la foule compacte qui se presse sur le passage, s'échappe par la porte qui donne sur le quai, parcourt rapidement la voie qui court entre le quai et le palais, tourne à gauche, et arrive au porche de l'église, au moment même où le cortège débouchait du Louvre aux cris incessamment poussés de : Vive le Christ ! Vive la religion ?

Lui-même fait ranger la multitude qui commence à s'entasser devant l'église.

Jules s'approchait, toujours en tête et criant :

— Place au Christ !

— *Progrès et niveau*, crie à son tour le Maudit, lorsque le jeune homme n'est plus qu'à quelques pas de lui ; mort au traître !

Un éclair brille, un coup retentit, suivi immédiatement du cri :

— Ma mère !

Et Jules tombe.

Il y eut un moment de tumulte inexprimable. Grâce à ce tumulte et à une vingtaine d'hommes que son cri avait ralliés autour de lui, le Maudit put échapper à l'indignation de la foule. Il y avait eu tant de coups de fusil tirés ce jour là, tant de sang répandu, que le coup de pistolet fut bientôt oublié, et qu'on ne fit aucune recherche :

Il n'y avait plus d'ordre, la justice se taisait, on savait que bien des vengeances particulières avaient pu s'assouvir à la faveur des troubles.

Cependant le Maudit avait eu le temps de voir un homme grand et robuste passer auprès de lui en lui lançant ces mots :

— Encore un crime !

Cet homme, jouant des poings et des coudes, se trouva en quelques secondes auprès de Jules ; il le souleva dans ses bras, et le porta dans une pharmacie voisine, pendant que le cortège entraît dans Saint-Germain-l'Auxerrois et y déposait respectueusement l'image du Sauveur.

Jules n'était qu'évanoui ; à quelques mouvements qu'il fit, on reconnut bientôt qu'il n'avait pas été tué du coup. En attendant le médecin, le pharmacien, aidé surtout de l'inconnu qui avait transporté le jeune homme et qui témoignait toute la sollicitude d'un père, déshabilla le blessé.

Le sang coulait d'une assez large blessure faite au sein gauche. Une fois qu'il eut été épongé ; on put s'apercevoir que la balle n'avait pas pénétré directement ; en examinant la médaille de la Vierge, cette médaille que lui avait donnée Julianne et que Jules avait toujours portée, on reconnut que la balle avait dû d'abord la frapper, ce qui l'avait

fait dévier. Le médecin, qui arriva, sonda la blessure, en étudia la direction :

- Il n'y a, dit-il, aucun organe essentiel d'atteint.
- Dieu soit loué ! dit l'inconnu.
- Je voudrais pourtant retrouver la balle.
- Pensez-vous qu'elle soit restée dans la blessure ?
- Je ne le crois pas, mais, en la voyant, je serais mieux fixé sur la gravité du mal.

Le pharmacien, dès les premiers mots du médecin, s'était mis en devoir de chercher la balle dans les habits du blessé. Il ne la trouva pas, mais il remarqua un second trou fait à l'habit.

— C'est par là qu'elle a dû sortir, dit le médecin. Je puis maintenant en suivre le trajet. Elle est entrée par le trou qui se trouve presque au milieu de la poitrine ; là elle a rencontré la médaille qui l'a fait dévier, elle est entrée un peu au-dessous du sein droit et est ressortie après avoir tracé un long sillon qui, heureusement, n'a pas une grande profondeur. Quelques pansements et une quinzaine de jours de repos remettront le jeune homme, si la balle n'est pas empoisonnée.

— Penseriez-vous ?...

— Il faut penser à tout, dans notre métier, mais je dois dire que ma supposition est tout à fait à l'acquit de ma conscience. Au reste, dès demain, il sera facile d'avoir là-dessus un avis positif. Je reviendrai.

— Ici, docteur ? dit le pharmacien.

— Si cela ne vous gênait pas trop, je voudrais voir demain le blessé avant qu'on l'eût fatigué en le transportant ailleurs.

— Je vous en prie, monsieur, dit l'inconnu.

— C'est une question d'humanité, reprit le pharmacien, vous n'avez pas besoin de me prier.

— Merci pour sa mère !

A ce mot, le blessé ouvrit les yeux.

— Qui parle de ma mère ? Où est-elle ?

— Calmez-vous, se hâta de dire l'inconnu ; votre blessure n'est pas dangereuse, votre mère sera prévenue, mais du calme, du calme, jusqu'à demain ; c'est l'ordre du médecin qui sort à l'instant même.

— C'est qu'elle doit être bien inquiète.

— Je vais la mettre au courant.

— Mais savez-vous où elle demeure ?

— Oui, oui ; mais, de grâce, ne parlez plus, je vous le demande au nom de votre mère.

Un nouvel évanouissement empêcha Jules d'en dire davantage.

L'inconnu en profita pour faire au pharmacien les recommandations les plus vives ; puis, pour éviter de nouvelles émotions au blessé, il se retira.

XXV

LE PROVISOIRE.

Il est facile de renverser ;

Il n'est pas facile de reconstruire.

Pendant que se passaient aux Tuileries et dans les environs les scènes que nous venons de raconter, la Chambre des députés se réunissait.

L'un des deux ministres que nous avons vus à cheval, arriva.

— Vous êtes ministre ? lui crie-t-on.

— La marée monte, monte, répond-il, et il disparaît.

On cherche l'autre, celui qui espérait tout calmer par sa seule présence, on ne le trouve pas.

A une heure s'ouvre la séance publique.

Le banc des ministres est vide,

Les tribunes sont désertes,

Un silence de mort règne dans l'assemblée.

Alors entre une femme, au visage pâle et défait, les yeux pleins de larmes, et qui conduit par la main deux enfants.

C'est la duchesse d'Orléans, avec celui qui devait être roi et avec son frère.

Un député explique la situation :

— Le roi a abdiqué, le comte de Paris est roi, la duchesse est régente.

— Vive le roi ! vive la régente ! crie-t-on au centre.

La droite et la gauche gardent le silence.

Mais voici le roi du jour qui entre.

Peu à peu des combattants armés envahissent la Chambre, la garde nationale entre, une foule nombreuse se précipite sans ordre. La confusion devient inexprimable.

Des députés demandent qu'on respecte la majesté de l'assemblée,

D'autres proposent de nommer un gouvernement provisoire,

D'autres soutiennent la régence ;

Les interpellations, les cris se croisent en tous sens.

La duchesse veut parler, elle ne peut se faire entendre ; chaque fois qu'elle ouvre la bouche le tumulte s'accroît :

— Pas de régence, plus de royauté ! crie la foule qui devient menaçante.

Et à ces cris se mêle celui de « Vive la république ! »

Ledru-Rollin monte à la tribune :

— Il nous faut un gouvernement provisoire, il faut une Convention nationale, dit-il.

Lamartine lui succède, et il fait appel au suffrage universel.

Dans les couloirs et dans les corridors de la Chambre, les coups de fusils répondent aux paroles des orateurs ; les portes des tribunes tombent sous les coups de crosse des fusils, et les tribunes sont envahies à leur tour par une multitude enivrée de l'odeur de la poudre et de l'odeur du combat.

Un homme se penche sur la rampe ; il ajuste le président, qui n'a que le temps de se cacher sous son bureau ;

Un autre ajuste le prince qui accompagne la duchesse, mais un de ses camarades relève le fusil.

Dès lors, la panique est générale : tout fuit et se disperse ; la duchesse est entraînée et, pendant quelque temps, séparée de ses enfants.

Heureusement le sang n'est pas répandu.

Un cri formidable s'élève :

— Vive la république !

Et c'est une série de cris :

— Prenons la place des vendus.

— Plus de Bourbons ! plus de roi !

— Vive le progrès !

— A l'Hôtel-de-Ville !

Au milieu du tumulte, des noms sont mis en avant : on ne les entend pas, on promène au bout de la baïonnette d'un fusil une feuille de papier où ils sont inscrits. Un gouvernement provisoire s'improvise ainsi ; mais il y en a un autre qui s'improvise aussi à l'Hôtel-de-Ville, tandis que des hommes résolus s'installent d'eux-mêmes, qui à l'hôtel des postes, qui à la préfecture de police. Enfin, tout cela s'amalgame, tout cela s'arrange tant bien que mal. Des journalistes, des savants, des députés se trouvent là pêle-

mêle avec des ouvriers et des banquiers, et la France a un gouvernement provisoire.

Elle s'était éveillée monarchique,

Elle se couche républicaine.

Ainsi l'a voulu le peuple de Paris, qui ne savait pas lui-même, la veille, la besogne qu'il allait faire.

Le soir de ce jour mémorable du 24 février 1848, le Maudit se retrouva dans sa maison avec les quatre affidés.

— Eh bien ! mes amis, avons-nous fait de bonne besogne ?

— Pas mauvaise, il semble, répondent-ils.

— Quelqu'un de vous a-t-il rejoint le traître ?

Aucun ne répond.

— J'ai été plus heureux que vous. J'ai revu Jules ; il trahissait visiblement, je l'ai tué.

— Vive Brutus ! crient les quatre affidés.

— Que faisait-il donc ? demanda René.

— Il faisait rendre des hommages à un crucifix qu'on transportait respectueusement de la chapelle des Tuileries à Saint-Germain-l'Auxerrois. Je l'ai tué ; j'ai pu m'échapper à la faveur de notre cri de ralliement, et je me suis trouvé encore assez à temps pour voir bousculer la duchesse d'Orléans dans la Chambre des députés et pour assister à la proclamation du gouvernement provisoire à l'Hôtel-de-Ville.

— Vous auriez dû en faire partie.

— Non, René, non, tu ne comprends pas encore bien le but. Si nous voulons réussir, nous ne devons pas nous montrer. La poire était mûre, elle est tombée ; mais tout n'est pas fini. J'ai vu les respects dont les prêtres étaient entou-

rés; j'ai vu le cortège triomphal de ce Christ qu'ils ont conduit à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ah! mes amis, c'est triste à dire, mais c'est vrai; le prêtre a encore de l'influence, le Christ a encore des adorateurs. Nous venons de remporter une grande victoire, mais cette victoire n'est pas définitive. Et c'est pourquoi nous ne devons pas encore nous faire connaître, c'est pourquoi nous ne devons pas encore prendre la conduite des affaires. Le gouvernement qui vient de s'installer, nous y comptons des amis, nous y avons aussi des ennemis; et je crains que ce ne soient ceux-là qui jouissent de la plus grande popularité.

— Qu'y a-t-il donc à faire? dit René.

— Poursuivre notre œuvre par la presse, par les livres, par l'enseignement.

Grâce à l'anarchie qui va seule régner véritablement, nous pouvons beaucoup.

Les journaux auront toute liberté de répandre les doctrines les plus meurtrières pour les sociétés pourries que nous voulons renverser.

Les livres pourront tout dire, ils pourront prêcher l'athéisme, crier anathème à la propriété, démolir la famille, exciter toutes les passions, satisfaire toutes les aspirations sensuelles.

Les professeurs seront libres.

Et nous aurons des clubs, c'est-à-dire des écoles puissantes de désorganisation; nous aurons des fêtes enivrantes; nous aurons pour nous le dévergondage des mœurs.

D'ailleurs, tout travail va cesser; nous aurons pour nous la misère et la faim.

Les bourgeois ont fait leur œuvre ; ils ont abattu la royauté.

Les prolétaires feront la leur ; ils abattront toute autorité, ils abattront la société.

Alors, ce sera notre tour ; il n'y aura plus de Dieu, plus de roi ; il n'y aura plus que le progrès de l'humanité, que le niveau universel, et nous serons les maîtres du monde.

Je ne verrai pas cela, peut-être, mais j'entreverrai l'aurore de ce beau jour, et je mourrai content.

— Vive Brutus ! crièrent en chœur les amis du Maudit, exaltés par cette éloquence diabolique.

Il reprit :

— Mes amis, nous avons donc à poursuivre notre œuvre par les mêmes moyens. Ce que nous avons gagné aujourd'hui, c'est une plus grande, presque une complète liberté d'action, et c'est immense. René, tu continueras tes études et tu achèveras le Christ. Notre héroïne reprendra sa plume et achèvera la famille. Vous, vous recruterez de nouveaux adeptes ; vous glisserez nos hommes partout ; dans le gouvernement, dans l'assemblée qu'on va convoquer, dans les ministères, dans les préfectures, dans les chaires d'enseignement, partout. Ce que nous devons particulièrement avoir à cœur, c'est d'empêcher l'ordre de renaître, c'est d'entretenir soigneusement l'anarchie, l'anarchie dans les esprits, l'anarchie dans la rue, l'anarchie dans les conseils du gouvernement. Avec cela, le reste viendra, et quand cette société haletante, épuisée, mourante, ne saura plus où se réfugier, nous lui présenterons les plans de notre grande réorganisation sociale : elle les

adoptera comme une dernière planche de salut, et nous serons les maîtres.

Cet esprit infernal connaissait bien l'humanité, et il marchait à son but avec une audacieuse astuce qui l'aurait mené au succès, s'il n'y avait pas, au-dessus des combinaisons du crime et de l'impiété, une puissance qui ne veut pas laisser la victoire définitive au mal, et qui fait tourner les affaires humaines sur ces deux pôles lumineux : la Justice et la Miséricorde.

Ce que le Maudit avait prévu arriva, mais il n'avait pas tout prévu.

La France, surprise, accepta le gouvernement qui lui venait de Paris ; lorsqu'elle apprit que le drapeau rouge avait été repoussé, elle se rassura ; lorsqu'elle apprit que les insurgés avaient respecté la religion et qu'ils l'appelaient même à bénir leurs manifestations républicaines, elle se livra à l'espérance.

Mais cela ne suffisait pas.

On vit bientôt arriver dans les départements, sous le nom de commissaires, de sous-commissaires, etc., des jeunes gens, des inconnus qui excitèrent des troubles, qui semèrent des défiances et des divisions, et qui n'aidèrent pas à la reprise des affaires.

On entendit prêcher au Luxembourg, dans la salle même qu'occupait la Chambre des Pairs, des doctrines de progrès et d'organisation du travail, qui ne faisaient que désorganiser le travail et que retarder la marche de la société.

On vit la propriété traitée ouvertement de vol.

On vit le « droit au travail » conduire à la fainéantise des

milliers d'ouvriers, occupés à jouer dans ce qu'on appelle les ateliers nationaux, et regarder comme une rente qui leur était due la solde journalière qu'on leur accordait pour les empêcher de mourir de faim.

Le désordre naquit de l'oisiveté.

La paresse et la débauche envahirent les ateliers,

Les chefs de sectes travaillèrent les esprits,

Et, trois mois à peine après s'être débarrassé de la royauté, Paris nourrissait une armée de cent mille hommes prêts à suivre les plus grands ennemis de la société.

Plus de travail, plus d'industrie, plus de commerce, plus de confiance, plus de sécurité, plus de lendemain : telle était la triste situation de la plus belle ville du monde.

En compensation, elle avait les clubs, où se débitaient chaque jour les plus monstrueuses absurdités ;

Elle avait des journaux qui glorifiaient les plus hideuses journées et les plus abominables héros de 1793 ;

Elle avait, en un mot, des phrases, des manifestations, des émotions et le plaisir d'apprendre que toute l'Europe était en feu.

La réunion de l'Assemblée nationale ranima les espérances : ce ne fut qu'un fugitif rayon de soleil dans la nuit qui se faisait de plus en plus obscure, et tout le monde commença à pressentir que les coups de fusil seraient seuls capables de dénouer la situation.

Tristes conséquences des révolutions violentes qui ne finissent rien et qui remettent tout en question, sans que l'expérience vienne rendre les multitudes plus sages !

Pendant les derniers jours du mois de février, il y avait

une maison de la rue Racine où régnait une désolation particulière.

Le soir du 24 février, la mère de Jules reçut le billet suivant :

« Madame, votre fils est en sûreté. Il a reçu une légère blessure; le médecin ne demande que quelques jours et du calme; il veut qu'on évite toute émotion. C'est pourquoi, tout en vous écrivant pour vous rassurer sur son compte, je ne crois pas devoir vous dire où il est, et où on le soigne parfaitement. »

— Il est blessé, s'écria la pauvre mère, dangereusement blessé, peut-être! On ne me dit pas tout, on veut me préparer. Mon enfant! mon Jules! Et je ne puis le soigner, je ne sais où il est! Mon Dieu! donnez-moi la force de supporter ce coup.

Le lendemain, nouveau billet :

« Le médecin est satisfait, le blessé a repris connaissance, il a demandé sa mère. »

Puis, quelques jours se passèrent sans aucune nouvelle.

La mère de Jules ne put plus y tenir. Elle se mit à parcourir les hôpitaux, s'informant partout du nom des blessés, demandant si celui de son fils se trouvait inscrit quelque part.

Dans sa course à travers les rues, elle voit des taches de sang qui n'avaient pas encore disparu.

— Est-ce là qu'il est tombé? se disait-elle. Mon fils, où est mon fils? Qui me rendra mon fils?

Ce qui augmentait ses inquiétudes, c'était de ne pas savoir ce qui était advenu de Jules depuis qu'il l'avait quittée jusqu'au moment où il avait été blessé.

S'était-il montré fidèle à ses généreuses résolutions ?

Était-il retombé sous le joug de ses criminels amis ?

Terrible doute qui achevait de briser le cœur de cette mère aussi généreuse que tendre.

Enfin, le 1^{er} mars, une lettre arrive. Elle en reconnaît l'écriture, elle la baise, elle lit :

« Mère bien-aimée, je vais mieux, quoique très-faible encore. Je t'embrasse en te disant que ma conscience est tranquille. »

Cette lettre, ce fut la vie pour la mère de Jules.

— Il vit donc ! J'en suis sûre maintenant, dit-elle en se jetant à genoux pour remercier Dieu.

Le lendemain, un homme se présente devant elle :

— Madame, lui dit-il, IL va décidément mieux ; vous pouvez le voir.

— Oh ! monsieur, quel bonheur vous m'apportez !

— Mais il faudra de la prudence : il ne faut rien ébruiter et il importe d'éviter de trop fortes émotions.

— Où est-il ?

— Je vais, si vous le permettez, vous conduire auprès de lui.

Ils partirent : nous renonçons à décrire cette première entrevue de la mère et du fils.

Elle revint les jours suivants ; chaque jour le médecin permettait un entretien plus long.

Le père de Jules, aussitôt prévenu, arriva à son tour.

On lui apprit tout.

Jules, devenu plus fort, put être transporté dans un hôtel voisin. L'homme qui avait accompagné sa mère, et en qui Jules avait reconnu le personnage mystérieux dont

les diverses apparitions l'avaient si profondément remué, recommanda la plus grande discrétion.

— On croit votre fils mort, dit-il, et de cette croyance dépend sa sûreté. Je connais la main d'où le coup est parti, mais je ne puis la dénoncer. Vous savez que, dans les sociétés secrètes, quiconque trahit est voué à la mort. Il faut que votre fils passe pour mort, ou il restera exposé à d'autres coups.

— Je sais qui m'a frappé, ajouta Jules, et pas plus que vous, je ne dirai son nom.

— Merci, Monsieur ; je vous le demande encore au nom des services que j'ai pu vous rendre.

— Vous m'avez sauvé la vie, je le sais ; mais pourrais-je savoir à qui je la dois ?

L'inconnu révéla alors ce que le lecteur sait déjà en partie : qu'il était le cousin du meurtrier, et qu'un de ses oncles, un prêtre échappé par miracle aux massacres de septembre, lui avait confié la mission de sauver ce cousin, et d'entraver au moins le plus qu'il pourrait ses criminels desseins. Voilà pourquoi il s'était si souvent trouvé sur les pas de Jules, qu'il n'avait pas quitté un instant dans les journées du 23 et du 24, jusqu'au moment où il fut blessé. Il l'avait vu, le 23, entrer dans une église, et en sortir avec un air qui annonçait une ferme détermination de faire son devoir. Il savait que sa mère était arrivée, et, en constatant que, le soir, Jules ne s'était pas rendu avec les autres conjurés chez son cousin, il n'avait plus douté de son retour au bien. Mais ce retour l'exposait à tous les dangers. Il s'était donc promis de le surveiller, de le protéger, et il ne pouvait trop se féliciter de l'avoir fait.

Le père de Jules serra silencieusement la main de l'inconnu.

— Maintenant, continua celui-ci, voici ce qu'il y a à faire, selon moi. Jusqu'à complète guérison, rester dans cet hôtel ; puis retourner en Vendée, sans annoncer le retour de votre fils, qui devra disparaître pendant quelque temps.

— N'est-ce pas un exil perpétuel ? demanda la mère.

— Telle n'est pas ma pensée. Les événements vont se précipiter : d'une façon ou d'une autre, nous arrivons à un dénouement prochain. Ou l'homme que je voudrais sauver changera, ou il périra, car dût-il triompher un moment, son triomphe n'aura pas de lendemain. Alors votre fils sera libre. Jusque là...

— Jusque-là ? interrompit Jules.

— Jusque-là, mon pauvre ami, si vos pensées s'accordaient avec les miennes, il y aurait un grand bien à faire.

— Lequel ? demanda Jules avec une vivacité qui fit sourire l'inconnu et palpiter délicieusement le cœur de ses parents.

— Ce serait peut-être demander plus que vous ne devez, dit l'inconnu.

— Dites, je vous en prie.

— Je crois vous connaître assez maintenant, et je suis sûr que vous ne reculerez devant rien de généreux. Eh bien ! je vous le dis en deux mots : le repentir est glorieux, le retour au bien est admirable, mais il reste l'expiation.

— Et n'a-t-il pas expié ? interrompit la mère en tremblant.

— Pas assez, peut-être, reprit l'inconnu. Jules (permettez-moi de prononcer aussi familièrement votre nom), Jules a généreusement renoncé à l'horrible conspiration

qui se trame, il n'a pas craint d'exposer sa vie : c'est bien, mais le mal qu'il a fait par le journal n'est pas encore réparé ; l'impulsion donnée à plusieurs projets coupables n'est pas arrêtée. Lui qui connaît le mal ne doit-il pas le combattre, et sur le champ même où il a tant contribué à le développer ?

— Continuez, dit Jules.

— Eh bien ! je dirai toute ma pensée. Il est plus facile de rester caché à Paris qu'ailleurs ; que cette barbe disparaisse, que ces cheveux reçoivent une autre coupe, que l'habillement devienne autre, et, avec quelques précautions, surtout avec la persuasion où sont ceux qui connaissent Jules et qui ont juré sa mort, qu'il n'est plus du nombre des vivants, il y a de nombreuses chances d'échapper, et il y a l'assurance de faire du bien.

— Si mes parents y consentent, dit Jules, je resterai.

Le père et la mère restèrent un moment en silence.

Alors le père dit d'une voix solennelle :

— Jules, tu es Vendéen, sois digne de tes pères, et fais ton devoir jusqu'au bout.

Et la mère ajouta, avec des larmes dans la voix :

— Ton père a parlé, Jules, c'est la voix de Dieu.

— Merci, merci ! s'écria Jules avec impétuosité. Je le sens, je dois réparer mes fautes, je dois expier. C'est ce que m'avait dit le prêtre à qui j'ai ouvert mon cœur ; c'est ce que me dit le généreux inconnu qui m'a sauvé ; vous parlez comme lui. Oui, c'est la voix de Dieu, ma mère... Mon père, la Vendée n'aura pas à rougir de votre enfant.

Tous tombèrent à genoux.

— Je vous reverrai bientôt, dit l'inconnu en se relevant.

XXVI

TROIS MOIS APRÈS.

Que le lecteur veuille bien maintenant nous suivre dans la maison fatale de la montagne Sainte-Geneviève.

Nous sommes au 27 juin 1848 ; il est dix heures du soir.

Dans la chambre où nous avons vu se passer tant de lugubres évènements, une veilleuse brûle sur une table de nuit, près du lit.

Dans ce lit est couché un homme à la figure pâle, qui respire péniblement, mais qui paraît profondément endormi. La vie est encore là, et l'on sent qu'elle se retire, fatiguée de lutter contre la mort.

Près de la fenêtre qui donne sur la rue, deux hommes sont assis : l'un jeune encore, l'autre qui va dépasser les li-

mites de l'âge mûr et qui entre dans la vieillesse, mais qui conserve encore toute la vigueur d'un âge moins avancé.

De temps en temps, l'un d'eux se lève ; il s'approche du lit, considère attentivement le moribond, et revient en disant :

— Il dort toujours.

— Pourvu qu'il ne glisse pas de ce sommeil dans la mort ?

— J'espère que non, dit le plus âgé, j'espère qu'il aura le temps de se reconnaître. La dose d'opium qu'il a pris était bien forte, mais, à en juger par ce qui est resté dans la fiole, elle peut n'être pas mortelle ; il se réveillera. En attendant, Jules, dites-moi donc ce que vous avez fait dans ces quatre jours où je n'ai pu vous voir. J'espérais à peine que la personne qui vous cherchait de ma part vous trouverait.

— En effet, dit Jules à l'inconnu qui n'en est plus un pour le lecteur, je venais de rentrer chez moi, après avoir assisté aux derniers moments de l'archevêque.

— Vous y étiez donc ?

— Oui, et je puis dire que j'ai pris une part importante dans ces lugubres événements.

— Le Maudit dormira encore près d'une heure, racontez-moi donc cela.

En ce moment, on entendit dans la rue silencieuse les pas d'une patrouille qui s'avancait péniblement à travers les pavés remis à la hâte à leur place, après avoir servi à dresser une barricade.

— Les fenêtres ouvertes et éclairez ! cria le chef de la patrouille.

Jules s'empressa d'ouvrir la fenêtre ; deux chandelles allumées sur l'appui de la fenêtre répondirent aux exigences de la force publique.

— Tristes nécessités des guerres civiles ! dit celui que nous continuerons d'appeler l'inconnu.

— Ils se rassirent, et Jules commença son récit, de temps en temps interrompu par quelque mouvement du Maudit :

— Je vous ai quitté le 22 au soir, dans la rue Saint-Jacques, le cœur rempli, comme le vôtre, des tristes sentiments que nous donnaient ces mots chantés en cadence par les ouvriers des ateliers nationaux dispersés : « Nous resterons ! Nous resterons ! Pain ou plomb ! »

Je retournai à mon hôtel.

Le lendemain matin, plus moyen de passer ; tout mon quartier était en pleine insurrection. La fusillade avait commencé, j'entendais gronder le canon, et je voyais passer de temps en temps des bataillons de gardes mobiles, chantant avec un enthousiasme qui faisait venir les larmes aux yeux :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie.

C'était navrant.

Ces jeunes gens, presque des enfants, que la discipline militaire avait transformés, étaient le dernier espoir de l'ordre, car il restait bien peu de troupes à Paris ; les troupes et les gardes nationales de la banlieue n'arrivèrent en nombre que le lendemain et même le surlendemain. Les mobiles étaient des enfants de Paris ; un grand nombre

avaient leurs pères et leurs frères dans les rangs des insurgés ; que serait-il arrivé s'ils avaient tourné !

Cette pensée fait frémir.

Pour moi, je ne puis y songer sans horreur, et j'ai contribué, pour ma part, à cette épouvantable boucherie !...

Je ne savais que faire.

Je me hasardai dans la rue : je ne pouvais me ranger parmi les insurgés ; inconnu, j'étais repoussé par les défenseurs de l'ordre.

Je restai forcément dans l'inaction le 23 et le 24. Quelles journées, passées au bruit de la fusillade et du canon ! Quelles nuit, que celles où se faisaient entendre, de cinq minutes en cinq minutes, ces lugubres cris : « Sentinelles, prenez garde à vous ! »

Et, à chaque instant, les plus sinistres nouvelles arrivaient : des représentants du peuple ont été tués, d'autres blessés ; plusieurs généraux ont succombé, un général a été massacré ; l'insurrection s'étend sur les deux tiers de Paris ; des pères de familles périssent, des enfants tombent sous les yeux de leurs pères.

Le 24, mon quartier était revenu aux mains des défenseurs de l'ordre. Je vois des jeunes gens sortir, s'arrachant aux embrassements de leur mère et courant à la défense de la société ; cinq minutes après, ils revenaient, mais l'un d'eux accompagnait tristement un brancard sur lequel on rapportait son frère mortellement blessé.

Enfin, le 25, je parvins jusqu'à la résidence de l'Archevêque.

Là, j'apprends que le prélat veut tenter une suprême démarche pour mettre fin à la guerre civile.

Je le vois sortir à pied, en soutane violette, accompagné de quatre ecclésiastiques et de quelques autres personnes. Je me joins au cortège, et j'ai le bonheur de n'être pas remarqué.

Il se rendait à la présidence de l'Assemblée nationale, où se trouvait le général Cavaignac, chargé, depuis la veille, de la défense de Paris.

Ce fut une marche véritablement triomphale : tous se découvraient avec respect ou présentaient les armes, les tambours battaient aux champs à l'approche du vénérable Pontife, et l'on criait :

Vive la république !

Vive le clergé !

Vive l'Archevêque !

Vive la religion !

Le général Cavaignac reçut parfaitement le Pasteur qui voulait se dévouer pour son troupeau. Il ne lui dissimula pas les dangers qu'il allait courir, et le prélat les connaissait bien ; mais rien ne pouvait le détourner de son généreux dessein.

Monseigneur Affre ne quitta le général que muni d'une dernière proclamation adressée aux insurgés.

Il revint un moment à l'Archevêché, et, vers sept heures du soir, accompagné de deux vicaires généraux dont j'ai retenu les noms, M. Jaquemet et M. Ravinet, il s'achemina par la rue Saint-Antoine vers la place de la Bastille, où l'on se battait encore avec acharnement.

Une formidable barricade défendait l'entrée du faubourg. Dans ces quartiers, les émotions de la lutte conservaient

toute leur vivacité. L'accueil fait au prélat fut plus magnifique encore que dans sa visite au général Cavaignac.

La foule commençait à circuler dans la rue ; il y avait du monde à toutes les fenêtres ; aux portes, des femmes, des jeunes filles, des enfants étaient occupés à étirer du vieux linge et à faire de la charpie pour les blessés ; presque à chaque pas on rencontrait un brancard sur lequel était gisant soit un garde-national, soit un soldat, soit un homme du peuple, le visage en sang et le regard éteint.

— Vive l'Archevêque ! vive l'Archevêque !

A ce cri, tout le monde se rangeait ; beaucoup se précipitaient à genoux ; citoyens et soldats, hommes et femmes bénissaient sa noble résolution, exaltaient son courage.

Et lui, l'air calme, le visage souriant, il bénissait la foule agenouillée, il disait un mot d'espérance aux blessés, il entraînait dans les ambulances pour donner une dernière bénédiction aux mourants.

Quelques-uns lui représentaient qu'il allait s'exposer inutilement, qu'il n'y avait aucun espoir de faire fléchir la fureur des insurgés, qui devenaient d'autant plus féroces et intraitables, qu'ils sentaient la victoire s'échapper de leurs mains.

Il répondait doucement :

« — Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Je le précédais de quelques pas, portant à la main une branche d'arbre, comme un signal de pacification.

Le soleil envoyait sur la barricade ses derniers rayons.

Arrivé au lieu du combat, l'Archevêque pria le colonel qui commandait la troupe d'attaque de suspendre le feu.

Le feu cessa.

Les défenseurs de la barricade firent comme ceux qui l'attaquaient ; le feu s'arrêta presque en même temps des deux côtés.

Des insurgés se montrèrent au haut de la barricade, quelques-uns la crosse du fusil en l'air.

On eut un moment d'espoir : les esprits s'apaisaient, les cœurs allaient se réconcilier.

L'Archevêque s'avança, ayant toujours ses deux grands vicaires à ses côtés.

Je me tenais près de l'un d'eux, ma branche d'arbre à la main ; près de l'autre se trouvait un garde national en uniforme.

A mesure que l'archevêque s'approchait, on voyait des insurgés descendre de la barricade, les uns évidemment touchés de la démarche du Pontife, les autres ayant encore la fureur peinte sur le visage et la menace à la bouche ; il y avait les meneurs et les abusés.

C'était un moment solennel.

Des deux côtés régnait un profond silence.

Tous les regards se tournaient vers l'Archevêque, vers le bon pasteur qui ne craignait pas d'exposer sa vie pour le salut de son troupeau.

Cependant les défenseurs de l'ordre ne purent voir sans crainte le prélat s'avancer ainsi vers des hommes qui, dans la même journée, avaient égorgé des parlementaires. Malgré les recommandations qu'il leur avait faites, ils se rapprochèrent de lui.

Les combattants se trouvèrent à quelques pas les uns les autres.

Des reproches, des menaces furent échangées ; il y eut des voies de faits qui allaient dégénérer en une rixe sanglante. Les ecclésiastiques qui accompagnaient l'Archevêque la prévinrent :

— Au nom de la religion, chers amis, au nom du Pontife qui vient faire cesser l'effusion de votre sang, qui vient vous sauver, vous, vos femmes et vos enfants, mettez fin à ces querelles, traitez-vous en frères.

Ces altercations retardaient la marche de l'Archevêque.

Enfin il atteignit la barricade, et il se disposait à y monter, lorsqu'un coup de fusil part.

Je ne saurais dire de quel côté, ni si ce fut par accident ou avec intention ; il me sembla qu'il était parti d'une fenêtre dominant la barricade.

Quoi qu'il en soit, l'effet en fut désastreux.

— Trahison ! trahison ! s'écrie-t-on des deux côtés.

Et les combattants se séparent, les insurgés couvrent la barricade, la fusillade reprend plus vive que jamais.

L'Archevêque et ceux qui l'accompagnent se trouvent pris entre deux feux.

L'héroïque prélat ne s'en émeut pas.

L'un de ses prêtres a le chapeau percé de trois balles ; ceux qui l'accompagnent sont séparés de lui ; il s'avance seul, il gravit la barricade, il arrive au sommet, en vue des deux camps, comme une céleste apparition qui vient annoncer aux hommes la paix et le pardon.

Les balles sifflent autour de lui et paraissent le respecter.

Il descend vers les insurgés.

Mais, à peine a-t-il fait quelques pas, qu'une balle, partant d'une fenêtre, l'atteint, et il tombe.

Jules en était là de son récit, lorsque le Maudit se retourna dans son lit, et fit entendre ces mots :

— Vengeance ! Victoire ! Il est mort, le Christ est vaincu !

Et, après un moment de silence :

— Malédiction ! Ils le relèvent... ils le soignent... Les lâches !... Ils ne sont pas dignes de la liberté.

Jules et l'inconnu écoutaient en frissonnant. Le Maudit se tut, et, après avoir prononcé encore quelques mots inarticulés, il retomba dans son sommeil de plomb.

Jules reprit son récit :

— Cet homme est effrayant. Il semblerait qu'il m'a entendu, car ses paroles résument ce qui me reste à dire.

Aussitôt que l'Archevêque tomba, les insurgés se précipitèrent vers lui. Ils le prirent dans leurs bras, et le transportèrent à l'hospice des Quinze-Vingts, où il fut déposé chez le curé de Saint-Antoine.

Ces braves gens, je ne crains pas de leur donner ce nom, ces braves gens ne savaient comment témoigner leur douleur de ce qui était arrivé ; j'en ai vu pleurer, et, quand je quittai le presbytère de Saint-Antoine, où j'avais pu pénétrer, j'en vis plusieurs occupés à recueillir des signatures attestant que ce ne sont pas ceux à qui l'Archevêque s'était adressé qui ont tiré sur lui.

Le bruit de la démarche de l'Archevêque, la nouvelle de sa blessure, se répandirent rapidement dans le faubourg insurgé, et y produisirent une émotion inexprimable.

La fusillade cessa.

Il y eut comme une trêve convenue des deux côtés.

L'Archevêque a été sublime d'héroïsme et de simplicité.

Hier, à une heure de l'après-midi, on l'a rapporté à l'archevêché. J'ai été encore assez heureux pour faire partie du cortège. Je ne pouvais me séparer de ce bon Pasteur ; sur son lit de douleur, j'avais pu lui demander sa bénédiction, j'avais pu baiser son anneau ; il me semblait que je ne devais pas l'abandonner avant son dernier soupir.

Sur son passage, ce n'était plus comme la veille, du respect et de l'admiration, c'était de la vénération, c'était déjà presque un culte. On se prosternait pour vénérer le martyr de la charité et du dévouement. Paris n'était plus la ville de l'impiété ou de l'indifférence, c'était une ville tout entière chrétienne qui s'agenouillait devant le saint Pasteur.

De telles scènes en compensent bien d'autres.

Que peuvent des livres comme ceux de René, des machinations comme celles du malheureux qui se meurt là près de nous, contre une pareille démonstration des vertus que notre religion inspire ? Voilà bien la fraternité ; je la cherche en vain parmi ceux que j'ai eu le malheur d'écouter un moment.

L'Archevêque est mort aujourd'hui à quatre heures.

Pas une plainte, pas un regret ; il répétait seulement :

— Puisse mon sang, être le dernier versé !

Et il a pu apprendre, avant d'expirer, que la lutte fratricide était enfin terminée : Dieu a exaucé sa prière.

Le Maudit fit un nouveau mouvement, il prononça quelques paroles inintelligibles, ouvrit les yeux, et demanda :

— Qui est là ?

— Des amis.

— C'est toi, René ?

— Non, Pierre, ce sont de meilleurs amis.

Le moribond fit un soubresaut dans son lit :

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix agitée par la colère.

— Des amis, je le répète, dit l'inconnu.

— Quoi ! c'est vous ! dit le Maudit avec un peu plus de calme, vous ! Pourquoi cette persécution ! Est-ce que vous ne pouvez pas me laisser mourir en paix ?

— J'espère vous sauver, et, si je ne le puis, je veux au moins vous aider à mourir en chrétien.

— En chrétien ? Ah ! en voilà une, par exemple, s'écria le Maudit avec un horrible ricanement. Quelle est cette farce ?

— Pierre ! Pierre ! reprit l'inconnu d'une voix toute mouillée de larmes ; souvenez-vous de votre oncle, souvenez-vous de votre mère, souvenez-vous de votre Dieu.

— Mon Dieu ? Ah ! l'autre jour je lui ai joué un fameux tour. Est-ce que son ministre, comme vous dites, vous autres, est-ce que son ministre ne voulait pas s'aviser de nous tromper et de nous faire déposer les armes ? Je voyais déjà nos braves fléchir. Pif ! voilà la fusillade qui recommence. Pif ! Paf ! cela va bien. Ah ! ah ! ah ! c'était magnifique. Ledit ministre avance toujours ; les imbéciles avaient peur

de tirer sur lui. De ma fenêtre, je vois cela, et... paf ! Patatras, le voilà en bas. Ah ! ah ! ah ! n'était-ce pas un beau coup, ça, hein ?

En ce moment, le Maudit était horrible à voir. Ses prunelles dilatées dardaient des éclairs, sa figure était en feu, il s'agitait convulsivement, et, montrant son poing au ciel, il semblait en menacer Dieu lui-même.

Jules se jeta à genoux.

Le Maudit vit ce mouvement :

— Qui est donc celui-là ? dit-il.

Jules se releva, s'approcha du lit, que la veilleuse éclairait toujours faiblement, pendant que la flamme vacillante des deux chandelles placées sur la fenêtre y jetait de temps en temps des lueurs lugubres ; et, d'une voix émue, il dit :

— Je suis Jules.

— Jules ! Quel Jules ?

— Le Jules que vous connaissez, monsieur ; celui que vous avez failli entraîner dans l'abîme avec vous, et qui vous pardonne, et qui vous supplie de songer à votre âme.

— Jules ! reprit encore le Maudit, et il ferma les yeux comme pour se soustraire à une terrible apparition.

Puis, se livrant de nouveau à son affreux ricanement :

— Ah ! ah ! ah ! la farce est bonne. Jules est bien mort, et j'en sais quelque chose, car je l'ai tué.

— Non, monsieur, reprit Jules, puisqu'il est vivant devant vous.

— Je l'ai tué, vous dis-je.

— La sainte Vierge l'a sauvé ; votre balle a frappé la médaille que je portais, et me voici. Maître, cher Maître, songez à votre âme. Vous voyez que Dieu n'est pas un vain

mot, vous voyez qu'il y a une Providence, et vous avez vu tout un peuple tomber à genoux devant la victime sainte que vous vouliez immoler.

— Oui, oui, j'ai vu cela, dit le Maudit d'une voix sombre ; j'ai vu cela, et c'est pourquoi je ne veux pas vivre davantage.

Jules et l'inconnu essayèrent en vain de calmer l'exaltation du Maudit ; ils déployèrent en vain tout ce qu'une amitié vraie peut donner de tendresse et de persuasion. Au bout de quelque temps, le Maudit ferma les yeux et se tourna du côté du mur, et il se rendormit.

La funeste potion agissait toujours.

Peu à peu la respiration se ralentit, elle devint de plus en plus pénible, c'était presque déjà le râle de la mort.

Jules et l'inconnu priaient.

Tout à coup, le Maudit s'agite de nouveau, et, sans qu'on puisse trop distinguer s'il est éveillé ou s'il rêve, il dit :

— Quelle heure est-il ?

— Il est minuit, répond Jules.

— René est-il là ?

— Non, il n'est pas ici.

— Malheur ! malédiction !

Et, après un silence :

— Où est René ? Où est la femme ?

On entendit des pas dans l'escalier.

— Les voici ! les voici, dit le moribond qui était comme plongé dans un accès de somnambulisme.

Jules et l'inconnu se regardaient terrifiés.

Les pas se rapprochent en effet : un homme et une femme

entrent ; c'étaient bien René et cette femme dont les écrits faisaient tant de mal à cette époque.

La vue de l'inconnu les étonne ; à la faible lueur de la veilleuse et à la flamme vacillante des deux chandelles de la fenêtre, ils ne peuvent reconnaître Jules qui se tient le plus qu'il peut dans l'ombre.

— Maître, nous voici, disent-ils.

Cette fois le Maudit est bien éveillé.

— Je vous attendais, dit-il.

— Que voulez-vous ?

— Vous faire mes dernières recommandations.

— Nous écoutons.

— Mais n'y a-t-il pas d'indiscrets, ici ?

Et son regard à demi éteint cherchait Jules et l'inconnu.

— Pierre, dit celui-ci, suis-je de trop ?

— Pierre ! disent à la fois René et la femme.

— Oui, il me connaît ; il peut rester, mais l'autre...

René et la femme tournent leurs regards vers Jules ; celui-ci se place hardiment en pleine lumière :

— Je le connais aussi, dit-il, et vous, Monsieur, vous ne m'êtes pas inconnu non plus. Je m'appelle Jules.

— Jules ! s'écrie René, qui croit à son tour voir un spectre devant lui.

— Jules, dit la femme, Jules le traître !

— Non, Madame, je ne suis pas un traître. Je l'étais quand j'abandonnais la religion, quand je reniais la foi de mes pères, quand, suivant vos exemples et vos conseils, je travaillais à corrompre la jeunesse et à la priver des croyances qui font sa force et son honneur. Je ne le suis plus, maintenant, je ne veux plus l'être. Les traîtres, ce

sont ceux qui cachent leurs mains lorsqu'ils vont frapper; les traîtres, ce sont ceux qui distillent le poison en le couvrant de fleurs; les traîtres, ce sont ceux qui s'élèvent contre la main qui les a nourris, ceux qui parlent autrement qu'ils ne pensent et qui ne craignent pas de marcher à travers les ruines, à travers le sang, pour arriver à leurs fins. Mais je vous demande pardon de ces dures paroles. Je connais la main qui a voulu me donner la mort: je ne lui en veux pas, je prie celui qui a voulu m'arracher la vie de songer qu'il y en a une autre dans laquelle je voudrais le voir heureux avec moi. Je connais la main qui a tué l'Archevêque; je ne la dénoncerai pas; je ne dénoncerai pas les conspirateurs qui ont provoqué l'épouvantable effusion de sang; mais je les supplie de rentrer en eux-mêmes et de se demander s'il est possible que leur conscience soit tranquille, s'il est possible de penser que c'est là la voie qui conduit l'humanité au bonheur.

Jules se trouvait comme transporté. L'inconnu, d'un signe l'apaisa, puis :

— Nous n'avons plus rien à faire ici, ajouta-t-il en montrant le Maudit; Pierre, adieu !

Le Maudit ne répondit pas.

Jules et l'inconnu sortirent.

— Enfin ! soupira le Maudit.

René et la femme restaient silencieux.

— Mes amis, continua le Maudit, nous sommes vaincus, je le sais, mais il faut nous venger.

— Comment faire ? dit René :

— Continuer de combattre le Christ, reprit le Maudit ;

continuer de combattre la famille, et vous deux, vous pouvez beaucoup.

— Nous serons vaincus encore une fois, dit René. Il en sera du christianisme comme de Jules : au moment où nous croirons l'avoir tué, il sera plein de vie.

— Malédiction ! s'écria le Maudit.

Puis on le vit faire un mouvement extraordinaire, puis il pâlit affreusement, et l'on n'entendit plus que des mots entrecoupés.

— Damnation !... le prêtre... vengeance..... Italie..... Mazzini... Tuer, tuer !...

Puis le silence,

Puis le râle,

Puis un dernier hoquet,

Et il n'y eut plus rien.

Le Maudit avait paru devant Dieu.

René et la femme s'approchèrent.

Ils s'aperçurent alors qu'une large tache de sang traversait la couverture ; ils soulevèrent le drap :

Le Maudit s'était percé d'un coup de poignard au cœur.

René était atterré.

La femme, saisissant le poignard que tenait encore la main crispée du Maudit, s'écria :

— Nous le vengerons !... Oui, la France est trop lâche, la France n'est pas prête. Mais l'Italie, l'Italie !... Là sont les nobles cœurs, là sont les frères et amis, là sont les grands combats..... Nous avons deux chefs, nous n'en avons plus qu'un... Brutus est mort, vive Mazzini ! A bas Mastai ! Et nous verrons qui sera le plus fort.

Elle recouvrit le cadavre du Maudit,

Et elle sortit avec son complice.

Le lendemain, ce fut aux soins pieux de Jules et de l'inconnu que le Maudit dut d'être enseveli et conduit au cimetière, sans pompe, sans autre cortège que celui de ces deux hommes affligés, qui avaient voulu prévenir une dernière catastrophe, et qui ne pouvaient qu'adorer les jugements de Dieu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.	I
I. Prologue.	5
II. Le prêtre proscrit.	15
III. Le Maudit.	27
IV. Choléra	37
V. A la mer.	49
VI. Le bois de Sise.	59
VII. Conspirateurs	69
VIII. En Vendée.	81
IX. A Paris	89
X. Une société qui s'écroule.	99
XI. La lettre de Julienne.	109
XII. Chrétiens et Athées	119
XIII. Tentation.	129
XIV. Le bal Mabilie.	141
XV. Homme ou serpent.	149
XVI. Lettre d'une mère.	159
XVII. Une lettre secrète.	169
XVIII. Les plans du Maudit.	177
XIX. Aveugles et ennemis.	185
XX. L'homme mystérieux.	195
XXI. La mère.	205
XXII. On assassine nos frères	215
XXIII. La chute d'un trône.	225
XXIV. Vive le Christ!	239
XXV. Le provisoire.	251
XXVI. Trois mois après.	265

LIBRAIRIE CATHOLIQUE ET INTERNATIONALE

DE

P. LETHIELLEUX ÉDITEUR

23, rue Cassette, et rue de Mézières, 11

PARIS

On envoie franco contre le prix en un mandat. — Commission. Janvier 1867.

EXTRAIT DU CATALOGUE :

OUVRAGES RECOMMANDÉS POUR LES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, ETC.

PRIX NET DES RELIURES

POUR LES IN-8^o

Toile pleine, riche écusson doré, dorures sur le dos, tranche jaspée. . .	0,80
— — — — — dorée. . .	1,25
1/2 chagrin, plats en toile, tranche jaspée, depuis (en raison de la force). . .	2,00
— — — — — dorée, depuis (—) . . .	2,75

POUR LES IN-12

1/2 toile, plats imprimés, tranche jaspée. . .	0,30
Toile pleine, riche écusson doré, dorures sur le dos, tranche jaspée. . .	0,50
— — — — — dorée. . .	0,75
1/2 chagrin, plat toile, tranche jaspée. . .	1,40
— — — — — dorée. . .	1,75

QUINTON (A.). . . **Aurélia**, ou les Juifs de la Porte Capène.
Ouvrage précédé d'une lettre de M^{sr} DUPAN-
LOUP, évêque d'Orléans. 2 beaux vol. in-18 de
400 pages chacun. 5 fr.

(Plusieurs traductions sont sous presse à l'étranger)

Après une longue et intéressante analyse la FRANCE
CENTRALE conclut ainsi :

« . . . Pour nous, s'il nous fallait, en terminant,
résumer d'une manière saisissante l'impression générale
que nous a laissée l'**Aurélia**, de M. Quinton,
nous la comparerions à une œuvre du même genre
qui a captivé des millions de lecteurs : **Fabiola**,
du cardinal Wiseman ; et nous dirions : l'intérêt du
récit est au moins égal, et l'érudition de beaucoup
supérieure. (La France Centrale).

Blois, le 13 septembre 1866.

... **Aurélia** est comme un nouveau Pompéi qui sortirait
tout-à-coup de terre et viendrait présenter à nos regards
étonnés toutes les particularités d'une civilisation morte
depuis des siècles...

QUINTON (A.). . . . Je ne crains pas de dire que M. Quinton, sous la forme légère d'un roman, vient de donner l'une des plus fortes études dont la Rome des premiers Césars ait été l'objet...

L'AURÉLIA de M. Quinton est certainement une production hors ligne; elle est digne du succès de **FABIOLA**.... J. CHANTREL. (*Le Catholique*).

WISEMAN (le card.). **Fabiola**, ou l'Eglise des Catacombes. Traduction FRANÇAISE, INTÉGRALE et REMARQUABLE, tant pour la fidélité que pour l'élégance, avec PRÉFACE et NOTES de l'auteur, INSCRIPTIONS TUMULAIRES, etc., etc.

4 vol. in-8, grand papier cavalier.	2 »
— in-8, sur carré.	4 50
— gr. in-48 jésus (coll. des <i>Récits</i>).	4 50
— gr. in-48 jésus (<i>compacte</i>).	4 »

* **FABIOLA** Illustré de 20 grands dessins de **FROELICH**, gravés par les meilleurs artistes, et tirés hors texte, sur vélin. Splendide volume très-grand in-8. (*Sous presse*).

RÉCITS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Beaux vol. in-48 jésus (300 pages).	4,50
Reliés en toile riche, écusson spécial et doré, tr. jaspées .	2,25
dorées. .	2,50

La collection comprendra au moins 50 volumes, qui paraîtront à des intervalles très-rapprochés, et offriront le plus sérieux intérêt pour les *Bibliothèques paroissiales et populaires*, les *Distributions de prix* et la *Propagande des bonnes lectures*.

On peut se faire inscrire pour recevoir les volumes par la poste au fur et à mesure de leur mise en vente.

A M. l'abbé **GUENOT**, (auteur de plusieurs volumes de cette collection).

ÉVÊCHÉ

DE COUTANCES

Monsieur l'abbé,

Je vous remercie de vos volumes : j'ai déjà lu **MICHEL SOUDAIS**, & je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt....

Je vais signaler vos ouvrages dans mes *Petits-Séminaires*.

† J. P., EVÊQUE DE COUT. ET D'AVR.

« Nous applaudissons donc de grand cœur aux *Récits de l'Histoire de l'Eglise* publiés par M. Lethielloux.

(*Messenger de la Semaine*, 25 févr. 1865.)

« Je ne saurais trop approuver l'œuvre excellente que font les collaborateurs de la publication, d'offrir ainsi une réunion d'ouvrages moraux et instructifs; je m'associe de toute l'énergie de mes vœux au succès de l'œuvre.

« Je tâcherai de vous faire trouver des amateurs parmi mes confrères qui, comme moi, s'occupent de procurer de bonnes lectures aux jeunes personnes. »
L'ABBÉ G..., VIC. A MARSEILLE.

« . . . N'omettez pas de m'envoyer tous les volumes au fur et à mesure qu'ils paraîtront; car, je désire la *collection complète*. Les 20 volumes déjà parus répondent pour ceux qui doivent venir ensuite. Ces Récits sont très-intéressants, nos jeunes filles les lisent avec plaisir. »
(S^r AGNÈS, pour la supérieure du couvent de l'Immaculée-Conception, Marseille.)

..... Aussi les encouragements et le succès ne lui manqueront pas (à cette collection).

Où trouver des récits plus attachants que dans l'histoire des persécutions, des combats et des triomphes de l'Eglise de Jésus-Christ? Les fictions les plus ingénieuses pâlissent devant ces vives et palpitantes réalités, et l'histoire profane n'approche pas de l'intérêt de cette histoire sacrée.
(*Le Catholique.*)

VOLUMES DÉJÀ PARUS DES *RÉCITS* :

Les titres marqués d'un astérisque (*) sont sous presse et sur le point de paraître (janvier 1867).

GUENOT (G.). . . . **Hanani l'Essénien**, Scènes des temps apostoliques. 4 vol.

Les premiers chrétiens en Judée. — Esséniens, Pharisiens et Sadducéens. — Domination Romaine. — Siège de Jérusalem. — Dispersion de la nation juive. — Le Christianisme succède au Judaïsme.

GUENOT (G.). . . . **Sabinianus** ou les premiers Apôtres de la Gaule. 4 vol.

Le christianisme, d'Antioche et de Rome, s'infiltré dans les Gaules. — Il s'y trouve en présence des Gaulois opprimés et cachant dans l'ombre leurs sombres superstitions et leur culte cruel, et des Romains corrompus et persécuteurs. — Il triomphe peu à peu par la parole et le martyre.

GUENOT (H.). . . . **Felynis** ou les Chrétiens sous Domitien. 4 vol.

Le christianisme, l'esclavage, la tyrannie en présence et à l'œuvre dans Rome. — Révolte des esclaves. — Persécution des chrétiens...

DE BEUGNON (H.). . **Antonia** ou les martyrs de Lyon. 4 vol.

Autour du drame émouvant que tout le monde connaît, se déroule tout le tableau de la domination Romaine, en des intrigues, des ambitions de toute nature, en présence de l'abnégation et du sacrifice chrétiens.

WISEMAN (le card.). **Fabiola** ou l'Eglise des Catacombes. 4 vol.

Traduction NOUVELLE, INTÉGRALE, contenant la PRÉFACE, les NOTES, les INSCRIPTIONS, etc., et remarquable tant par l'élégance que par la fidélité.

- DE GAULE (J.-M.).** . * **Semnô l'Affranchi.** 4 vol.
Constantin et le monde Romain. — Ste-Hélène. — Action universelle du christianisme. — Les évêques. — Triomphes, luttes, etc.
- DE LABADYE (A.).** . **Nysa.** 4 vol.
Julien l'Apostat. — La cour de Lutèce. — La cour de Byzance. — Les Philosophes.
- DE MARICOURT (R.).** **Marcien ou le Magicien d'Antioche.** 4 vol.
La magie unissant ses ténébreuses machinations aux rancunes du paganisme détrôné pour essayer de triompher du christianisme.
- GUENOT (H.).** . . . **Les Colons de Favianes.** 4 vol.
Tableau animé de la vie merveilleuse de saint Séverin. — Un saint n'ayant pour arme que la prière, protégé à lui seul les colonies chrétiennes du Danube contre les assauts des barbares, et arrête leur impatiente avidité jusqu'à l'heure marquée par la Providence pour la grande curée du monde romain.
- HAHN-HAHN (la C^{me}).** * **Eudoxia**, tableau du Ve siècle. 2 v. en 1.
Ce nouvel ouvrage dû au talent si sympathique et si brillant de M^{me} HAHN-HAHN, nous retrace, sous les couleurs les plus vives, le monde du Bas-Empire et la cour de Byzance aux temps de saint JEAN CHRYSOSTOME, l'un des principaux personnages. C'est dire assez que ce travail a sa place marquée d'avance à côté d'AURÉLIA et de FABIOLA.
- GUENOT (C.).** . . . **Les Fils d'Arius.** 4 vol.
Lutte entre le catholicisme et l'arianisme. — Clovis, Clotilde. — St-Remy. — Sidoine Apollinaire. — Le monde gallo-romain et les barbares.
- DE NAVERY (R.).** . **Le Filleul de l'Evêque.** 4 vol.
Brunehaut. — Frédégonde. — Saint Prétextat. — Mérovée. — Grégoire de Tours, etc., etc.
- DES MESLETTES (J.).** **Rodoald ou le dernier prince Lombard.** 4 vol.
La papauté et l'Eglise en lutte, en Italie, contre les appétits Lombards, et agonie de cette race avide et envahissante.
- BRESCIANI (R. P.).** * **Mathilde de Canosse**, traduit librement de l'italien, par Stephen LAMY. 4 vol.
Le Pape saint Grégoire VII et l'empereur Henri IV.
- DE LATREICHE (S.).** **Les légendes de saint François d'Assises**, par ses trois compagnons. (2^e édition). 4 vol.
Ce gracieux volume forme un délicieux pendant aux FIORETTI, ou PETITES FLEURS, si aimées des lecteurs catholiques.
- DE NAVERY (R.).** . * **La Confession de la Reine.** 4 vol.
Saint Jean Népomucène et l'empereur Wenceslas.
- GUENOT (H.).** . . . **L'Ermite du mont des Oliviers.** 4 v.
1^{re} croisade et tous ses grands noms et ses émouvantes péripéties.

- EMERY (M). **Robert de Saverny.** 4 vol.
La 2^e croisade. — Clairvaux et St-Bernard, centre de l'action. — Le monde féodal et le cloître.
- DES JOURNEAUX (J.) **Le Chevalier aux armes vertes.** 4 vol.
Encore les Croisades. — Baudouin. — Saladin. — Richard Cœur de Lion. — L'Orient. — L'Espagne.
- DE BEUGNON (H.). . **Lucia de Mommor.** 4 vol.
Calvin et la Réforme en France et à Genève.
- DE LABADYE (A). . . **Le Baron de Hertz.** 4 vol.
Les anabaptistes à Münster.
- EMERY (M). **Princesse & Esclave.** 4 vol.
S. François Xavier et la bonne nouvelle dans l'Inde.
- DE NAVERY (R.). . . **Le Missionnaire de la Terre Maudite.** 4 vol.
Un missionnaire catholique et un savant chrétien en lutte contre l'horrible franc-maçonnerie du meurtre, ou secte des LAMPONS, dans l'île de JAVA.
- GUENOT (G.). **Michel Soudais ou les Pontons de Rochefort.** 4 vol.
Les Prêtres sous la Terreur.
- DE NAVERY (R). . . **Martyr d'un Secret.** 4 vol.
Jamais on n'a peint plus énergiquement la torture morale que peut subir, dans une situation donnée, un prêtre fidèle au secret de la confession. — Fait historique et tableau de l'Irlande contemporaine.
- POSTEL (M. l'abbé). **Rome, dans sa vie intellectuelle, dans sa vie charitable, dans ses institutions populaires.** 2^e édition. 4 vol.
- Un grand nombre d'autres volumes sont sous presse & en préparation.
-
- LAGARDE (Marcel). **Le Val de la Salm, Histoires et Scènes ardennaises (1^{re} Série.)** Beau vol. in-18 jésus, format des *Récits de l'Histoire de l'Eglise*. 1,50
- **Les Bords de la Salm (2^e Série.)** 1,50
- LAGRANGE (l'abbé). **Les Martyrs d'Orient, d'après ASSEMANI.** In-42. 4,50

RÉCITS CONTEMPORAINS

- CHANTREL (J.). . . **Brutus le Maudit (1792-1848).** Beau vol. in-18 jésus. 2,00
La première idée de l'histoire qu'on va lire. nous est venue en parcourant certaines productions malsaines de ces derniers temps. Un écrivain qui ne se

CHANTREL (J.). . . . nomme pas, a entrepris de livrer en pâture aux mauvaises passions et à l'ignorance des masses, le clergé et les ordres religieux. Pour arriver à son but, aucune calomnie ne lui coûte ; il ne recule devant aucun détail, et pousse au mépris et à la haine, tout en feignant de n'avoir que les vrais intérêts de la religion et de la morale.

Le bon sens public a fait justice de ces misérables productions. Aussi, n'avons-nous nullement le dessein de combattre directement l'écrivain dont il s'agit. Il a parlé de maudits, de prêtres, de religieuses, de moines : nous nous sommes dit qu'il ne serait pas sans utilité de présenter, dans une série de récits, l'action des hommes qui méritent véritablement d'être appelés maudits, et, en regard, la vie de ces prêtres, de ces religieuses, de ces moines qui rendent tant de services à la société... (Extrait de la Préface).

SOUS PRESSE :

CHANTREL (J.). . . . **La Falaise de Mesnil-Val.** 4 vol. 2,00
BRESCIANI (R. P.). . . **Le Juif de Vérone,** traduit de l'italien et abrégé par Stephen LAMY. 4 *seul* volume in-12. 2,00

(D'autres volumes compléteront cette collection.)

HAHN-HAHN (la C^{te}). **Deux Sœurs,** Esquisses contemporaines. 2 beaux vol. in-48 Jésus (*seule traduction française autorisée.*) 5,00

Le zèle avec lequel Georges Sand usé, prêche le naturalisme dans les romans de sa vieillesse est bien sec et bien froid à côté du zèle embrasé avec lequel la comtesse de Hahn-Hahn, dans sa jeunesse renouvelée, prêche la foi chrétienne et la paix qui l'accompagne, cette paix qui surpasse tout sentiment. L'heureuse convertie croit que l'apostolat, sous une forme ou sous une autre est le devoir de quiconque possède la vérité. C'est sous la forme de la poésie et du roman qu'elle se fait missionnaire. C'est pour gagner des âmes qu'elle a écrit *Pérégrin, les Deux Sœurs*, etc. MARC. (*Le Messager de la Semaine.*)

..... De tous les romanciers de l'Allemagne catholique, il n'en est aucun qui possède, au même degré que la comtesse Hahn-Hahn, l'art de peindre la vie du grand monde, de découper dans ce milieu, des figures éminemment poétiques ; sans sortir de la vie réelle, et de les mettre, sans exagération et sans in-vraisemblance, en opposition avec les portraits les plus sombres. Elle a le rare talent de développer graduellement ces caractères ; elle les étudie, les fouille avec le scapel du psychologue ; elle les traduit aux yeux avec les couleurs du peintre.

(*Les Petites Nouvelles*, 14 décembre 1865.)

HAHN-HAHN (la C^{me}). Telle est la trame émouvante et richement accidentée des *Deux Sœurs* ; nous pouvons ajouter, après comparaison de plusieurs chapitres, que la traduction française reproduit suffisamment la perfection littéraire du texte original. A. MURY.

(*Revue Catholique de l'Alsace*, juillet 1865.)

..... **Périgrin**, traduit par Marc VERNON. 2 beaux vol. in-18 jésus (*seule traduction française autorisée*). 5,00

..... Œuvre charmante que ces deux volumes. Deux grandes âmes, l'une que la religion-gouverne, l'autre dont elle s'empare à la fin, brillent constamment d'un éclat suave ou austère ; et l'Irlande nous apparaît, dans la magnanimité de ses dévouements et de son martyre en quelques-uns de ses plus nobles enfants. GUSTAVE ROBERT.

(*Bibliogr. cathol.*, mars 1866.)

— Nous avons dit à nos lectrices combien nous estimons les ouvrages de madame Hahn-Hahn, qui joint à tous les dons de romancier ceux du poète, et justifie la réputation qu'elle a acquise parmi ses compatriotes... L'héroïne de cet ouvrage, Héliade, apparaît comme un ange de lumière au milieu des passions des autres personnages ; l'incrédulité, l'amour de l'argent, la légèreté de ceux qui l'entourent, font resplendir sa foi admirable, sa douceur, sa générosité, sa fermeté ; c'est un idéal chrétien, auquel nous ne ressemblons guère, mais auquel en puisant aux mêmes sources, en s'inspirant des mêmes enseignements, on pourrait enfin emprunter quelques traits. Le récit accidenté conduit le lecteur, du nord de l'Allemagne en Italie, et de l'Irlande en Amérique ; des descriptions charmantes disent que l'auteur a visité jadis ces différentes contrées et a su les voir d'un œil d'artiste et les peindre d'après nature.

Nous recommandons cet ouvrage aux personnes qui aiment que, même dans un roman, une vérité se prouve et se démontre, et qui veulent que le but réel de notre vie y soit indiqué sous les fictions et la trame d'une fable ingénieuse. M. BOURDOX.

(*Journal des Demoiselles*, 1^{er} février 1866.)

..... **Eudoxia**. Tableau du V^e siècle, traduit par Marc VERDON ; 4 très-fort vol. gr. in-18 jésus. *Seule traduction française autorisée, paraîtra dans les premiers mois de 1867.*

Ce nouvel ouvrage dû au talent si sympathique et si brillant de M^{me} HAHN-HAHN, nous retrace, sous les couleurs les plus vives, le monde du Bas-Empire et la cour de Byzance, aux temps de saint JEAN CHRYSOSTOME, l'un des principaux personnages. C'est dire assez que ce travail a sa place marquée d'avance à côté d'AURÉLIA et de FABIOLA.

DE LIVONNIÈRE (M.) **La Chambre des Ombres.** Beau vol. in-12. 2,50

La Chambre des Ombres par M. Marin de Livonnière. A ce nom, mesdemoiselles, votre intérêt est vivement excité. Le titre est mystérieux, et je veux garder le même mystère. L'important est de pouvoir dire que ce roman, comme tous ceux qu'a écrits M. de Livonnière, peut être mis entre vos mains.

JULIE GOURAUD.

(*Journal des jeunes personnes*, septembre 1866.)

En écrivant la *Chambre des Ombres*, M. Marin de Livonnière est sorti de l'époque contemporaine où il a pris ses autres sujets, et il s'est un peu écarté de sa manière ordinaire. Il y a plus d'événements, plus de mouvements, plus de drame dans cet ouvrage que dans les autres livres écrits par la même plume.

..... La pensée de cette composition est profondément morale, comme celle de tous les ouvrages de M. Marin de Livonnière : c'est toujours la lutte du bien contre le mal, de l'habileté honnête contre l'habileté souillée, sans que la supériorité momentanée de la force et de la ruse affaiblisse le respect dû à la vertu...

... Il y a dans la *Chambre des Ombres* des caractères énergiquement ou finement dessinés et développés avec beaucoup d'art.

J'ai prononcé jadis, à son sujet, le nom de Walter Scott, et je ne m'en dédis point.

C'est la même honnêteté, le même amour du sol natal, la même connaissance des lieux et des coutumes, cadre qui complète si bien le tableau.

Puis ce n'est plus seulement le conteur : c'est vraiment le romancier. Les personnages sont bien étudiés, bien conséquents avec eux-mêmes, jusque dans ces inconséquences si naturelles à la pauvre humanité. Il y a une intrigue centrale et un groupe principal autour desquels s'enroulent, pour ainsi parler, les événements accessoires et les personnages secondaires.

Marin de Livonnière était vraiment, et surtout fût devenu de plus en plus, un Walter Scott catholique.

La *Chambre des Ombres*, en particulier, est assurément une des plus attachantes et des plus saines lectures que l'on puisse faire...

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, dans cet agréable récit, de l'élégante simplicité du style, de l'habile concaténation des événements, du naturel et de la vivacité des dialogues, de la constante élévation des sentiments, des situations touchantes, des poétiques descriptions...

DE LIVONNIÈRE (M.) « ... Oh ! que n'avons-nous beaucoup de livres semblables ! » direz-vous quand vous aurez achevé celui-ci.

E. DE MARGERIE.

(*Le Monde*, 18 octobre 1866.)

..... **Un Philosophe.** 4 fort vol. in-12. 2,50
BOURDON (Math.). **Mademoiselle de Neuville** suivie de
 Ide de Chaudfontaines. Joli vol. grand in-18
 jésus. 2,00

De précédents ouvrages auxquels le public a daigné faire un favorable accueil, s'adressaient avant tout aux jeunes filles ; celui-ci, dans les deux principales nouvelles dont il se compose, est destiné aux jeunes femmes : elles pourront peut-être en tirer une leçon.

Nous n'avons d'autre but, en écrivant que d'ap-
 prendre aux âmes affligées, éprouvées, tentées, la
 paix, la joie, la force, qui se trouvent dans la foi et
 dans le devoir : nos livres sont des indications, rien
 de plus. (*Préface de l'auteur.*)

..... **La Femme d'un Officier.** 4 vol. 2,00

Nous pouvons commettre ici l'indiscrétion de dire que,
 dans la pensée de l'auteur, cette étude est la mieux réussie
 qui soit encore sortie de sa plume.

..... **Une Parente pauvre.** In-12. 2,00

..... **Léontine.** In-12. 2,00

..... **La Vie réelle.** In-12. 2,00

..... **Les Béatitudes,** nouvelles. In-12. 4,50

..... **Souv. d'une Institutrice.** In-12. 2,00

..... **La Charité,** légendes. 4,50

..... **Le Droit d'aînesse.** In-12. 2,00

..... **La Charité en actions.** In-18. 1,00. — Charles de
 Blois. In-12. 0,75. — Château (le) d'Avrilly. In-12.
 0,75. — Foyer (le) ; récits. In-12. 0,75. — Planche
 de salut (la). In-12. 0,75. — Prix de la vie (le). In-
 12. 0,75. — Sœurs de Charité (les) en Orient. In-
 12. 0,75. — Chapelle (la) d'Ensiedlers. In-12.
 0,60. — Amis du Ciel (les). In-12. 0,30. — Ange
 du Sommeil (l'). In-12. 0,30. — Clef (la) des Cœurs.
 In-12. 0,30. — Cœurs droits (les). In-12. 0,30. —
 Main droite (la) et la main gauche. In-12. 0,30. —
 Secret (le). In-12. 0,30. — Si j'avais 1000 écus. In-
 12. 0,30. — Trop parler nuit. In-12. 0,30. —
 Charles le Bon, comte de Flandre. In-18. 0,60. —
 Apôtre (l') des Nègres. In-18. 0,30. — Chaque chose
 à sa place. In-18. 0,30. — Chercheurs d'or (les).
 In-18. 0,30. — Deux aveugles (les). In-18. 0,30. —
 L'homme propose et Dieu dispose. In-18. 0,30. —
 Legs d'une mère (le). In-18. 0,30. — Qui vivra
 verra. In-18. 0,30. — Un bienfait n'est jamais
 perdu. In-18. 0,30.

FLEURIOT (Zénaïde).	Marquise & Pêcheur.	4 volume in-18 anglais.	2,00
.....	Sans Nom.	4 vol. in-12.	2,00
.....	Souvenirs d'une Douairière.	3 ^e édit., revue et augmentée. 4 beau volume in-18 an- glais.	2,00
MARCEL (Etienne).	Trois Vœux (les).	4 vol. in-12.	2,00
CROU (Clara).	Journal de deux jeunes Amies.	— 1 ^{re} partie. Agathe , traduit librement de l'al- lemand par M ^{lle} ELISA OTTO. <i>Bienheureux ceux qui ont le cœur pur.</i> Joli vol. in-12.	4,50
CADDEL (Miss).	Agnès l'Aveugle	ou la petite Epouse du Saint-Sacrement. In-12.	4,00
VEUILLOT (Louis).	Le Parfum de Rome.	5 ^e édit. 2 vol. in-8.	12,00
.....	Historiettes & Fantaisies.	In-8. 6,00 In-12. 3,50	

TRÉSOR MORAL DU JEUNE AGE

Gracieuse collection de volumes grand in-12, illustrés de nombreuses gravures, belles couvertures lithographiées, etc.

SCHMID (Ch.)	190 Contes	pour les Enfants. 2 v. en 4.	2,50
ANDRÉ (Ch.)	Ecrin de Parables.	2 vol. en 4.	2,50
NELK (A.)	La Valise du Conteur.	2 v. en 4.	2,50
D'AVELINE (A.)	Les Récits au Coin du Feu.	2 vol. en 4.	2,50
.....	Le Coffret aux Belles Histoires.	2 vol en 4.	2,50
	Le Lis des Eaux.	4 vol.	4,50
	Le Diamant à trois Facettes.	4 vo- lume.	4,50

CAILLET (l'abbé).	Vie des Saints, Martyrologe & Réflexions.	4 beaux vol. in-8.	20,00
--------------------------	--	--------------------	-------

- BERNARD** (l'abbé). **Vie de saint Alphonse de Liguori**, suivie d'*Exercices de piété* tirés de ses œuvres. 4 beau vol. in-48 jésus. 2,50
- AUGUSTIN** (le R. P.) **Vie de la B. Marie Françoise** des Cinq-Plaies, du T. O. de s^t François. 4 beau vol. in-42. 2,00
- VILLEMOT** (l'abbé). **Histoire de sainte Barbe**, vierge et martyre. Beau vol. in-42. 2,00
- P.-F. ECALLE** (l'abbé) **Histoire d'une Ame** ou les quatre dernières années de M^{lle} Charlotte de M^{***}. Beau vol. grand in-48. 0,80
- L'ouvrage est précédé d'une lettre de M^r l'Evêque de Troyes et d'une autre de M^r de Ségur.
Le prix de ce volume sera consacré à la construction de la chapelle des religieuses Franciscaines de Troyes, vouées à l'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement.
- P.-M.-D^{***}** (l'abbé). **Le Bouquet** de la Mission ou de la Retraite. *Declina a malo*. Détournez-vous du mal. Fort vol. in-42. 4,80
- POUGEOIS** (l'abbé Ét.) **Le général De La Moricière**, vie militaire, politique et privée. Ouvrage dédié à son Eminence le cardinal DONNET, Archevêque de Bordeaux. 4 beau vol. grand in-48 jésus (340 pages) *Franco*. 2,00
-
- LA BRUYÈRE**. . . . **Les Caractères**. Nouvelle édition à l'usage des maisons d'éducation. 4 vol. in-48 jésus, broché. 4,60
- reliure 1/2 toile. 2,00
- toile pleine, écusson doré. 2,40
- In-8. 2,50
- Il suffira d'attirer l'attention du lecteur sur cette édition, qui permet de mettre impunément entre les mains de tous un de nos meilleurs auteurs classiques. Le soin qu'on a pris de supprimer les *caractères de Théophraste*, rend cette édition préférable à celle du P. LORQUET, épuisée d'ailleurs depuis longtemps. — (Etudes Religieuses, octobre 1865.) C. S.
- LUIGI-CARLO^{***}**. . . **Grammaire analytique** de langue italienne. Beau vol. in-42, sur papier glacé. broché. . 2,50
cartonné. . 2,75

LES PRIÈRES DE SAINTE GERTRUDE ET DE SAINTE MECHTILDE

Traduites du latin, précédées d'une NOTICE sur la vie de sainte Gertrude,
& suivies d'un recueil de PRIÈRES INDULGENCIÉES,

PAR LE F. PIERRE D'ALCANTARA, T. O. C.

ET REVUES PAR

LE P. APOLLINAIRE, CAPUCIN

Avec approbation de Monseigneur l'Evêque de Versailles

1^o Edition ordinaire. Gr. in-32, broché.

1,00

2^o Edition de luxe. Gr. in-32, papier fort et glacé, broché.

1,50

Lettre de S. G. M^r l'Evêque de Versailles.

MONSIEUR,

Il m'a été fait un rapport très-favorable de votre traduction des Prières de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde. J'accorde bien volontiers l'*imprimatur* à un travail si utile à la piété chrétienne et si bien exécuté.

Agréez, etc.

† PIERRE, évêque de Versailles.

TOUT POUR LE CIEL

OU LES JOIES IMMORTELLES DES BIENHEUREUX

PAR LE R. P. ROBERT

Sous-prieur de l'abbaye du mont Saint-Bernard

Traduit librement de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par M. l'abbé
BRUNE, chanoine de l'Eglise métropolitaine de Rennes

Beau volume grand in-32 Jésus. . . 1,20

LA VIE CHRÉTIENNE DANS LE MONDE

A l'usage des personnes qui veulent sincèrement leur sanctification

PAR M. L'ABBÉ DE BEAUVOYS

Chanoine honoraire d'Angers

Ouvrage approuvé par M^r l'Evêque d'Angers

Un fort vol. grand in-32 raisin. . . 4,00

Wassy. — Imp. Mougin Dallemagne.



111354

DU M
RÉCITS DE L'H

Beaux volumes i

Reliés en toile riche, écusso

Reliés en 1/2 toile, couture solide tranches dorées, 2 fr. 50

La collection comprendra plus de 40 volumes, qui paraîtront à des intervalles très-rapprochés, et offriront le plus sérieux intérêt pour les Bibliothèques paroissiales et populaires, les Distributions de prix et la Propagande des bonnes lectures.

On envoie franco à quiconque joint le prix à sa demande. On peut se faire inscrire pour recevoir les volumes par la poste au fur et à mesure de leur mise en vente.

VOLUMES DÉJÀ PARUS DES RÉCITS :

- Fabiola** ou l'Église des Catacombes, par S. E. le Cardinal WISEMAN. 1 vol.
Hanani l'Essénien, scènes des temps apostoliques, par C. GUENOT. 1 vol.
Sabinianus ou les premiers Apôtres de la Gaule, par C. GUENOT. 1 vol.
Antonia ou les Martyrs de Lyon, par H. DE BEUGNON. 1 vol.
Rodoald ou le dernier Prince Lombard, par J.-N. DES MESLETTES. 1 vol.
Les Légendes de saint François d'Assises par ses trois compagnons, publiées par l'abbé S. DE LATREICHE. (2^{me} édition.) 1 vol.
Les Fils d'Arius, par C. GUENOT. 1 vol.
Les Colons de Favianes, par Henri GUENOT. 1 vol.
Robert de Saverny, par M. ÉMERY. 1 vol.
L'Ermite du Mont des Oliviers, par Henri GUENOT. 1 vol.
Michel Soudais, par C. GUENOT. 1 vol.
Nysa, par Albert DE LABADY. 1 vol.
Felynis ou les Chrétiens sous Domitien, par Henri GUENOT. 1 vol.
Le Missionnaire de la Terre Maudite, par Raoul DE NAVERY. 1 vol.
Le Filleul de l'Évêque, par le même. 1 vol.
Marcien, par le vicomte R. DE MARICOURT. 1 vol.
Le Chevalier aux Armes vertes, par J.-M. DES JOURNEAUX. 1 vol.
Princesse et Esclave, par M. ÉMERY. 1 vol.
Le Baron de Hertz, par Albert DE LABADY. 1 vol.
Lucia de Mommor, par H. DE BEUGNON. 1 vol.
Martyr d'un Secret, par Raoul DE NAVERY. 1 vol.
Semnò l'affranchi, par DE GAULLE. 1 vol.

Plusieurs autres volumes sont sous presse

Outre l'édition ci-dessus à 1 fr. 50

DEUX AUTRES ÉDITIONS DE

FABIOLA

Ont paru à la même librairie :

L'UNE, in-8°, sur beau papier glacé, à 2 fr. »

L'AUTRE, in-12 compacte, à 1 fr. »

Les trois sont complètes, avec notes, inscriptions, etc., etc.

AURÉLIA ou Les Juifs de la Porte Capène, par A. QUINTON. 2 vol., précédés d'une lettre de M^r DUPANLOUP. 5 »

Pérégrin, par la comtesse IDA HAHN-HAHN; trad. par Marc VERDON. 2 vol. in-18. 5 »

Deux Sœurs, esquisses contemporaines, par la comtesse IDA HAHN-HAHN. 2 vol. in-18 5 »

La Chambre des Ombres, par MARIN DE LIVONNIÈRE. In-18 jésus 2 50

Mademoiselle de Neuville, par Mathilde BOURDON. In-18 jésus. 2 »

Brutus le Maudit, par J. CHANTREL (*Récits contemporains*). In-18 jésus 2 »

BIBLIOTEKA KORNICKA

111354